This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

143

Digitized by Google

PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

TOME XII.

PRÉCIS
DES
ÉVÉNEMENS MILITAIRES,
OU
ESSAIS HISTORIQUES
SUR LES CAMPAGNES DE 1799 à 1814,

Avec Cartes et Plans;

PAR M. LE COMTE MATHIEU DUMAS,
LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI.

CAMPAGNE DE 1805.

TOME II.

A PARIS,

Chez TREUTTEL et WÜRTZ, Libraires, rue de Bourbon, n° 17;
A *Strasbourg*, et à *Londres*, même Maison de Commerce.

A HAMBOURG,

Chez PERTHÈS et BESSER, Libraires.

1822.

PRÉCIS

DES

ÉVÉNEMENS MILITAIRES.

CAMPAGNE DE 1805.

CHAPITRE III.

Situation respective des escadres aux îles du Vent. — *L'amiral Villeneuve fait voile pour l'Europe. — Lord Nelson le suit. — Départ de l'île d'*Aix *d'une escadre sous les ordres du contre-amiral Lallemand. — Camps de* Boulogne, *organisation, concentration de l'armée. — Ralliement des flottilles française et batave. — Combats de l'amiral Verhuel au cap* Grinès. — *L'empereur Napoléon arrive à* Boulogne. —*Grandes manœuvres.—Dispositif d'embarquement. — Combat naval à la hauteur du cap* Finistère, *entre la flotte sous les*

ordres de l'amiral Villeneuve, et la flotte anglaise commandée par l'amiral Calder. — Réunion au Ferrol *des escadres française et espagnole.*

Après avoir narré succinctement le voyage de l'empereur Napoléon en Italie, remarquable épisode dans l'histoire de cette campagne, hâtons-nous de le rattacher à l'action principale; reportons les regards de nos lecteurs sur la position où se trouvait, dans les mers des *Antilles*, la flotte combinée sous les ordres de l'amiral Villeneuve, et l'escadre de lord Nelson qui l'y avait suivie : celui-ci ayant, comme nous l'avons dit plus haut, mouillé à la baie de *Carlisle* (île Barbade) le 4 juin, fut informé que la flotte combinée, arrivée à *la Martinique* depuis le 14 mai, n'avait encore rien entrepris, si ce n'était la prise du *Diamant*, rocher escarpé séparé de la côte à la distance d'environ six cents toises, et qui, fortement occupé par les Anglais, interrompait les communications de divers quartiers de l'île, et nuisait beaucoup à la

navigation du commerce. Ce poste d'observation était, pour la colonie, une insulte continuelle; et l'amiral Villeneuve l'éprouva lui-même lorsqu'à son arrivée, rangeant la côte pour entrer dans la baie du cul-de-sac royal, il essuya le feu de la batterie du *Diamant*. Le général Ernouf, alors capitaine-général des possessions françaises aux îles du *Vent*, avait depuis long-temps formé le projet de chasser les Anglais de ce rocher; mais ce coup de main ne pouvait être tenté que sous la protection des bâtimens de guerre d'un assez fort échantillon pour ne pas redouter le feu des pièces de gros calibre dont se trouvait armée la batterie construite au pied du rocher. Le capitaine Cosmao, chargé de cette attaque avec deux vaisseaux et une frégate, aborda brusquement cette batterie, et la canonna si vivement que les Anglais ne purent s'y maintenir; ils se retirèrent dans une batterie placée au haut du roc, espèce de réduit où ils se défendirent opiniâtrément pendant trois jours contre le détachement des troupes coloniales que le capitaine

Cosmao avait fait débarquer après avoir éteint le feu de la batterie inférieure : enfin, ils capitulèrent honorablement, et furent immédiatement transportés à *la Barbade*.

L'arrivée de l'amiral Nelson causa autant de joie aux habitans des îles anglaises que l'apparition aussi inattendue de la flotte combinée y avait répandu de terreur. Malgré l'infériorité de force, la certitude d'être secourus et le nom de Nelson relevèrent le courage et la confiance. On s'étonnait cependant de l'immobilité de l'amiral Villeneuve; on l'attribuait tantôt à la mésintelligence des amiraux des deux nations, tantôt à la fièvre jaune dont on disait que les équipages étaient infectés. L'amiral Nelson, tout en se félicitant d'avoir atteint son but, avant que les alliés eussent rien entrepris, ne pouvait se rendre raison des motifs de leur inaction. Informé au moment de son arrivée à *la Barbade* (le 4 juin), que l'amiral s'était détaché avec son escadre pour une expédition secrète, il s'arrêta à la conjecture très-vraisemblable que l'objet de cette expédition était

celui que le gouvernement espagnol avait le plus à cœur, la reprise de l'île de *la Trinité*. Il ne s'arrêta donc à la baie de *Carlisle* que vingt-quatre heures pour refaire l'eau de son escadre, et mit sous voile le 5 juin, après avoir pris à bord de ses vaisseaux deux mille hommes de troupes de débarquement : il fut deux jours après devant *la Trinité*; mais n'y trouvant aucune nouvelle de l'ennemi, il vira de bord, et se dirigea sur l'île de *la Grenade*. Ce fut là seulement qu'il apprit que les escadres française et espagnole, de nouveau réunies, et au nombre de dix-sept vaisseaux de ligne, avaient quitté *la Martinique* le 28 mai, faisant voile vers le Nord.

Préoccupé de cette pensée que le but d'une expédition si considérable ne pouvait être que la conquête de l'une des plus riches colonies anglaises, Nelson, d'après la direction de la flotte, ne douta pas que l'île d'*Antigoa* ne fût attaquée; il força de voiles pour s'y rendre, et fut encore plus étonné qu'il ne l'avait été dans ses précédentes recherches, en apprenant que Villeneuve n'a-

vait point paru devant *Antigoa*, et que probablement, selon les informations les plus sûres, la flotte combinée avait fait voile pour retourner en Europe. Lord Nelson, désespérant de la joindre, et ne croyant pas, comme le disaient les colons délivrés du danger, que dix-huit vaisseaux eussent honteusement pris chasse devant lui, qui n'en avait que onze, pour éviter un engagement, soupçonna une autre combinaison sans pouvoir la pénétrer. Il se hâta de prévenir, par des avisos, et son gouvernement et les amiraux commandant les croisières sur les côtes d'Europe, du retour de l'escadre combinée; il débarqua à *Antigoa* les troupes qu'il avait prises à *la Barbade*, et ayant remis à la voile, il fit route pour *Gibraltar*, où il mouilla le 19 juillet sans avoir rencontré une seule voile de l'ennemi; il avait en soixante-dix jours, depuis son départ de la baie de *Tétouan*, traversé deux fois l'Océan, et visité presque toutes les îles du *Vent*; et si l'on retranche de ce court espace de temps celui qu'il dut employer à refaire son eau et ses provisions,

à réparer des vaisseaux fatigués par une longue navigation, on ne trouvera aucun autre exemple d'une telle activité.

L'amiral Villeneuve, parti de la rade du fort royal de *la Martinique*, le 28 mai, s'éleva d'abord au vent pour faire ensuite route à l'est : dans le même temps que Nelson se dirigeait sur *la Trinité*, Villeneuve rencontra, à la hauteur de *la Barbade*, un convoi de quinze bâtimens marchands richement chargés, sortis d'*Antigoa*, et faisant retour en Europe; il s'en empara, ainsi que d'un corsaire de 14 canons : cette prise, d'une valeur de cinq millions, ne fut pas la seule bonne fortune de l'amiral français. Le 23 juin, se trouvant à la hauteur des Açores, il captura un autre corsaire de cinquante hommes d'équipage, avec la prise qu'il avait faite d'un navire espagnol venant de *Lima*, très-richement chargé. Ce corsaire, armé de 14 canons, se défendit vigoureusement contre la frégate française qui le chassait, et fut enlevé à l'abordage.

Le contre-amiral Magon, parti le 1er mai

de la rade de l'île d'*Aix* avec deux vaisseaux de 74, avait joint l'amiral Villeneuve, et lui avait porté les dernières instructions de l'empereur pour l'atterrage de la flotte combinée, qui se trouvait ainsi forte de vingt vaisseaux. Elle devait, en débloquant le *Ferrol*, rallier l'escadre française de cinq vaisseaux sous les ordres du contre-amiral Gourdon, et l'escadre espagnole de dix vaisseaux sous les ordres de l'amiral Grandellana : une troisième escadre de cinq vaisseaux sous les ordres du contre-amiral Lallemand (c'était la même que Missiessy avait ramenée des *Antilles*), était prête à sortir de *Rochefort*; c'était avec cette masse de quarante vaisseaux que Villeneuve, chassant des parages de *Brest* la flotte anglaise de lord Cornwallis, devait nécessairement ouvrir le passage aux vingt-un vaisseaux de l'amiral Gantheaume, et former à l'entrée de la Manche la flotte gallo-espagnole de soixante-un vaisseaux de ligne. Dans ce nombre se seraient trouvés six vaisseaux à trois ponts, neuf de 80, et quarante-trois de 74 canons. Les troupes de dé-

barquement sous les ordres du général Lauriston, et les troupes espagnoles embarquées au *Ferrol* et à *la Corogne*, auraient formé, avec les garnisons des vaisseaux, un corps d'environ quinze cents hommes, qui devait se joindre à l'armée impériale aussitôt que les deux mille deux cent quatre-vingt-treize bâtimens de flottille auraient, sous la protection de la grande armée navale, effectué la descente en Angleterre.

Tel était le plan dont l'exécution était enfin si prochaine, et telle est, dans cette profonde combinaison, la part qu'il est juste de faire au génie et à la prévoyance de l'empereur Napoléon : nous allons montrer quelle part y prit la fortune, lorsque tous les mouvemens préparatoires, les divers appareillages, les réunions dérobées à la connaissance de l'ennemi, avaient jusqu'alors réussi, et que tout semblait lui promettre un plein succès.

Nous avons fait remarquer que lord Nelson, qui était encore à *Antigoa* le 15 juin, ayant passé le détroit de *Gibraltar* le 19

juillet, avait été singulièrement favorisé par les vents; il avait dépassé la flotte combinée, qui, partie de *la Martinique* le 28 mai, avait dix-huit jours d'avance. La navigation de l'amiral Villeneuve fut très-lente; il fut retardé par l'inégalité de marche des vaisseaux de son escadre, et de ceux de l'escadre espagnole. Il était le 23 juin à la hauteur des *Açores*, et vingt-cinq jours après cette époque il n'avait point encore eu connaissance du cap *Finistère*. Nelson, qui dans ses courtes relâches n'avait pu s'approvisionner suffisamment, manquait d'eau et de vivres, et fut obligé d'en aller faire à la côte d'Afrique; il mouilla à cet effet à la baie de *Tétouan* le 22 juillet (le jour même de la rencontre de l'amiral Calder et de l'amiral Villeneuve, dont nous parlerons plus bas). Il quitta ce mouillage le 26, repassa le détroit, et se présenta devant le port de *Cadix*, où il supposait que la flotte combinée serait rentrée: ne l'y trouvant point, et persuadé qu'elle atterrerait sur le cap *Saint-Vincent*, il s'y rendit; il croisa ensuite au large des côtes de

Portugal, traversa la baie de *Biscaye* sans rencontrer un seul bâtiment qui pût lui donner la moindre nouvelle. Avec une infatigable persévérance, cet illustre amiral poussa sa course et ses vaines recherches jusques à la côte nord-ouest de l'Irlande; enfin, s'arrêtant à la supposition qui lui avait paru d'abord la moins vraisemblable, il détacha de son escadre les neuf vaisseaux qui pouvaient encore quelque temps tenir la mer, et les dirigea sur *Brest* pour renforcer la flotte du blocus. Il rentra à Portsmouth avec deux vaisseaux, *le Victory* et *le Superbe*, qu'on peut dire qu'il avait entièrement usés dans cette longue croisière. L'accueil que Nelson reçut à son retour à Londres fut certainement un plus beau triomphe que ceux qui suivirent ses victoires; les véritables causes du manque de succès frappèrent tous les esprits, et jamais les services d'un illustre citoyen ne furent mieux appréciés, ni mieux récompensés par la reconnaissance publique.

Si l'on prend la peine de suivre, sur une carte de la mer Atlantique, la navigation et

la station des escadres des deux partis, telles que nous venons de les indiquer, on reconnaîtra que dans le courant du mois de juillet 1805, on touchait au moment de la crise qui devait amener un dénouement. Les forces navales de Napoléon tendaient à se concentrer; les deux tiers de ces forces, quoique observées dans les ports de *Brest* et du *Ferrol*, où elles étaient dans le meilleur état et fraîchement approvisionnées, n'étaient bloquées qu'en apparence, puisque la flotte combinée qui était en mer était assez forte pour les dégager. Tout au contraire, les forces navales de l'Angleterre, fatiguées par de pénibles croisières, étaient réparties sur quatre points principaux, savoir : 1°. le canal de la Manche pour surveiller le grand armement de *Boulogne*; 2°. les parages de *Brest* et de *Rochefort*; 3°. le cap *Finistère* pour le *Ferrol* et *la Corogne*; 4°. le cap *Saint-Vincent* pour *Cadix*. Le gouvernement anglais ne pouvant pénétrer le véritable dessein de l'ennemi, n'osait rallier et concentrer ses escadres sur le point le plus menacé.

Napoléon, de retour à *Saint-Cloud*, comptait les jours, les heures de la navigation de Villeneuve, et différait son départ pour *Boulogne*, dans l'espoir de n'y reparaître qu'avec la certitude qu'aucun nouvel obstacle n'arrêterait l'exécution de son plan. Informé que les Anglais avaient levé leur croisière devant l'île d'*Aix*, il fit donner ordre au capitaine Lallemand d'appareiller avec l'escadre sous ses ordres, de cinq vaisseaux, dont un à trois ponts, *le Majestueux*, trois frégates de 40, et deux bricks. Cette escadre, très-forte, très-légère, parce que les bâtimens qui la composaient étaient tous excellens voiliers, était destinée à former la première avant-garde de la grande armée combinée; elle devait d'abord gagner la haute mer, se porter sur le cap *Lézard*, et s'y réunir à la flotte de *Brest*, si elle était déjà en mer. Dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'amiral Gantheaume n'avait pu sortir, le contre-amiral Lallemand devait, en croisant au large, à l'ouvert du golfe de *Biscaye*, traverser la route de l'amiral Villeneuve, et s'il ne le ren-

contrait pas avant son atterrage, il devait le plus tôt possible relâcher à *Vigo*, et y recevoir des ordres pour se rallier à la flotte combinée. Cette mission très-hasardeuse, puisqu'il fallait manœuvrer au milieu des escadres ennemies, n'exigeait pas moins de prudence que d'audace : elle ne pouvait être confiée à un officier plus capable de la remplir. L'empereur espérait que cette escadre, en joignant la flotte de l'amiral Villeneuve, lui donnerait une telle supériorité, qu'il n'y aurait plus de chance probable contre la réunion des quarante vaisseaux qui devaient débloquer *Brest;* c'était sa dernière réserve; il l'avait gardée pour le moment décisif. On voit, par son ordre du 20 juillet, l'importance qu'il attachait à cette expédition.

Cependant, n'ayant encore le 26 juillet aucune nouvelle de la flotte combinée, Napoléon présuma que Villeneuve sachant qu'il était poursuivi par Nelson, et craignant de le trouver réuni avec les croisières de *Rochefort* et du *Ferrol*, à la hauteur du cap *Finistère*, pouvait avoir changé sa route, et

être entré à *Cadix;* il se hâta de changer éventuellement ses premières dispositions, toutes relatives à la réunion du *Ferrol :* ces dispositions sont renfermées dans les deux lettres adressées de *Saint-Cloud* au ministre de la marine, les 26 et 27 juillet : il écrivait lui-même à Lallemand, par un officier d'état-major expédié à *Vigo*, et par le vaisseau le *Régulus* qui devait rencontrer l'escadre à une hauteur convenue. Il ajoutait ensuite au ministre : « Quand ces deux expéditions se-
« ront faites, vous expédierez un troisième
« courrier à mon commissaire Leroi (à
« *Cadix*) homme sage et prudent; vous lui
« direz, dans votre dépêche, que je ne doute
« pas que l'amiral Villeneuve ne retourne
« à *Cadix* avant la fin de ce mois; que mon
« intention est qu'il y trouve un mois de
« vivres pour toute son escadre, et qu'il ne
« doit pas rester à *Cadix* plus de cinq jours
« pour continuer sa mission avec les vais-
« seaux espagnols qui se trouveront prêts.
« Vous ferez connaître également à M. Leroi,
« que je viens d'ordonner de lui expédier

« des lettres de change.... Vous lui donnerez
« également connaissance de l'ordre que j'ai
« donné à l'escadre de Lallemand ; vous y
« joindrez une lettre que M. Leroi remettra
« au capitaine Lallemand, s'il arrive à *Cadix*
« avec son escadre entière et sans combat.
« Dans le cas où il y arriverait après un
« combat, je me réserve de juger la manière
« dont il se sera comporté. Cette lettre an-
« noncera au capitaine Lallemand que je l'ai
« promu au grade de contre-amiral, et qu'il
« doit en arborer sur-le-champ le pavillon.
« Vous enverrez également à M. Leroi la
« lettre ci-jointe pour l'amiral Villeneuve :
« vous ferez connaître à cet amiral que dans
« peu de jours je lui enverrai des instruc-
« tions plus détaillées ; mais que c'est pour le
« cas où il arriverait avant le moment où je
« l'attends ; et si ce cas arrivait, vous ferez
« connaître à M. Leroi que je compte sur
« son zèle pour que les vivres soient four-
« nis, n'importe par qui, et que l'amiral
« soit à même de continuer sa mission : vous
« recommanderez à ce commissaire de faire

« le tout le plus secrètement possible, et de « ne faire aucune démarche qui puisse di- « rectement ou indirectement donner aucun « soupçon sur ce qui va arriver.... Vous vien- « drez ce soir à *Saint-Cloud*, et vous m'ap- « porterez les instructions que vous avez « données au capitaine Lallemand. Alors je « vous remettrai mes nouveaux ordres pour « l'escadre de *Brest* et pour celle de Ville- « neuve. »

Des ordres correspondans à ces dispositions furent en même temps adressés au contre-amiral Gourdon, au *Ferrol*, pour que si à l'époque fixe du 8 août, il n'avait pas connaissance de l'amiral Villeneuve, il réunît son escadre à celle de Lallemand, et se rendît à *Cadix* avec ces onze vaisseaux; mouvement que l'éloignement de la croisière anglaise rendait facile.

L'amiral Calder surveillait à la fois les ports de *la Corogne*, du *Ferrol* et de *Vigo*; mais pour rallier l'escadre, qui jusqu'alors avait observé la rade de l'île d'*Aix*, et réunir ainsi seize vaisseaux, il croisait au large,

hors de vue de la côte d'Espagne, et cherchait à couper la route de l'amiral Villeneuve. Ce mouvement de concentration des croisières anglaises s'exécuta sur de nouveaux ordres de l'amirauté, expédiés d'après les avis donnés par l'amiral Nelson, du retour de la flotte combinée dans les mers d'Europe. On se rappelle qu'en partant des îles du *Vent*, pour revenir à *Gibraltar*, cet amiral dépêcha sur toutes les directions les meilleurs voiliers de ses bâtimens légers; cette prévoyance fit changer toutes les dispositions, et sauva peut-être son pays! Le brick *le Curieux* arriva à *Londres* le 9 juillet, et remit à l'amirauté l'importante dépêche de lord Nelson, le vingt-cinquième jour depuis son départ d'*Antigoa*.

L'empereur Napoléon, ignorant cette circonstance, fit cette fois une supposition erronée qu'il est essentiel de faire remarquer; il écrivait de *Saint-Cloud* le 8 thermidor (27 juin 1805):

« L'escadre anglaise devant *Rochefort* a « disparu le 23 messidor (12 juillet). Ce

« n'est que le 20 messidor (9 juillet) que le « brick *le Curieux* est arrivé en Angleterre. « L'amirauté n'a pu se décider dans les vingt-« quatre heures sur les mouvemens de ses « escadres. Dans ce cas, il n'est pas probable « que l'ordre à l'escadre devant *Rochefort* « soit arrivé en trois jours. Je mets donc en « fait que cette escadre a levé sa croisière par « des ordres antérieurs à l'arrivée du *Curieux* « à *Londres*. Le 26 messidor (15 juillet), « cette escadre a fait sa jonction avec celle « du *Ferrol;* et dans les journées des 26 et « 27 messidor au plus tard, ces quatorze « vaisseaux sont partis par des ordres donnés « antérieurement à l'arrivée du *Curieux*. « Quelles nouvelles avaient les Anglais avant « l'arrivée de ce brick? que les Français « étaient à *la Martinique;* que Nelson n'avait « que neuf vaisseaux : qu'ont-ils dû faire? « *Je ne serais pas étonné qu'ils y eussent* « *envoyé une autre escadre pour fortifier celle* « *de l'amiral Nelson*, et avoir une supério-« rité propre, non-seulement à garantir « toutes leurs possessions d'Amérique, mais

« encore à détruire notre escadre, et que ce « soient les quatorze vaisseaux du *Ferrol* « qu'ils eussent fait partir pour l'Amérique. « Ils ont emmené avec eux, bricks, frégates, « corvettes, soit pour se tenir en garde, soit « pour chercher l'escadre combinée..... Si « cela était, la première chose à faire serait « que l'amiral Gourdon en prévînt le capi- « taine Lallemand, pour que celui-ci entrât « au *Ferrol*. Je désire que dans la jour- « née, etc. » (*Voyez* aux Pièces justificatives.)

Nous invitons nos lecteurs à arrêter un instant leur attention sur les dates et sur la position des escadres à cette époque; nous les avons soigneusement vérifiées en comparant les correspondances et les rapports opposés. Nous mettons beaucoup d'importance à cette réunion, parce qu'elle démontre évidemment que le hasard seul, et la célérité de la marche de quelques avisos, préservèrent l'Angleterre de la réussite du plan d'invasion, c'est-à-dire du rassemblement d'une force navale qui assurait le débarquement

de cent vingt mille hommes à trois marches de *Londres*.

N'est-ce pas en effet un événement extraordinaire, une chance entre mille qu'une flotte de vingt vaisseaux naviguant de conserve, mais sans convoi, partant des îles du *Vent* pour revenir en Europe, ayant dix-huit jours d'avance (du 28 mai au 16 juin), ait été dépassée de huit jours par des avisos partis des mêmes parages le 16 juin, et arrivés sur les côtes d'Europe le 11 juillet? Sans le coup de vent qui les y porta, les amiraux anglais n'eussent pas été prévenus du retour de cette flotte combinée, retour si peu vraisemblable que Nelson lui-même, qui était aux *Antilles*, se refusait à le croire, et n'en fut certain qu'après la prise du convoi d'*Antigoa*. Il est indubitable que si la fortune n'eût si bien servi la prévoyance du libérateur de l'Angleterre, les deux escadres qui bloquaient *Rochefort* et le *Ferrol*, au lieu de se rallier sur le cap *Finistère*, sous le pavillon de l'amiral Calder, auraient été successivement surprises à leurs sta-

tions et forcées de prendre chasse devant des forces très-supérieures, et de laisser un libre cours à l'opération de l'amiral Villeneuve, allant, sans obstacle, avec trente-cinq vaisseaux débloquer la flotte de *Brest*.

La double erreur de Napoléon fut de croire impossible la prompte transmission des ordres de l'amirauté à l'arrivée du brick *le Curieux*, et d'avoir douté que des avis directs, et même des ordres, eussent été expédiés par Nelson à tous les commandans de stations sur les côtes de l'Océan. Eh! qui savait mieux que le général Bonaparte que, dans les circonstances décisives, quand il y va de la gloire des armes et du salut de la patrie, le succès justifie assez un général d'avoir excédé ses pouvoirs; et que, dans une circonstance imprévue, le plus hardi est souvent le plus sage?

Enfin, le secret de l'opération était connu; l'empereur ne pouvait plus en diriger l'exécution, le sort en était jeté; si la fortune lui avait ravi la certitude du succès de la réunion de toutes ses forces navales, et la dispersion

de celles de l'ennemi, il avait du moins l'assurance d'une grande supériorité; presque toutes les chances lui devaient être favorables; il ne s'occupa plus que des moyens d'en profiter. Il partit pour *Boulogne* dans la nuit du 2 août, après avoir fait expédier à l'amiral Gantheaume l'ordre de tenir la flotte de *Brest* dans la rade de *Bertheaume*, prête à appareiller.

Nous nous sommes gardés d'interrompre cette narration des mouvemens des escadres, pour ne pas nuire à sa clarté, et pour rendre plus distinctes dans l'esprit du lecteur, malgré leur coïncidence à la même époque, cette partie que nous pourrions appeler la grande guerre de mer, et celles des côtes de la Manche : nous y revenons avec Napoléon. Dussions-nous encourir le reproche de suspendre et de refroidir l'intérêt, presque au moment du dénouement, par des détails d'un autre genre, nous ne devons point les négliger, non-seulement parce que nous les avons annoncés, mais parce qu'ils n'ont pas moins d'importance que les premiers, et

qu'ils sont le complément de l'histoire des apprêts de la descente en Angleterre : nous achèverons ainsi de prouver qu'il n'y avait rien de chimérique dans cette audacieuse entreprise.

Les troupes françaises destinées à l'expédition furent d'abord organisées, comme nous l'avons dit, en corps d'armée sous la dénomination de *camp de Bruges, camp de Saint-Omer, camp de Montreuil,* et réserve. Quoiqu'on eût conservé cette première dénomination, les trois camps avaient été établis le plus près possible du rivage, dans les dunes et sur les falaises, à *Ostende*, à *Dunkerque,* à *Boulogne* et à *Étaples*. Nous avons déja fait connaître l'emplacement de ces divers camps, et de celui d'*Utrecht,* en y joignant les plans particuliers de chacun, et la carte générale où l'on voit leurs positions respectives. Il nous suffit donc de rappeler ces premières indications pour y rattacher ce dont nous croyons utile de conserver le souvenir.

C'est avec raison qu'on a considéré ces

camps comme le moyen le plus efficace qu'un chef de gouvernement pût employer pour former son armée; et qu'on a dit que ce fût, sous tous les rapports, la meilleure et la plus forte école de guerre qu'il fût possible de concevoir. Puisque nous recherchons, dans les écrits des anciens et dans les notes de leurs commentateurs, la description des camps des Romains, et que nous désirons de connaître les travaux, la discipline, le genre de vie de ces terribles légions, pourquoi la plus parfaite imitation qui en ait été faite par les modernes n'offrirait-elle pas le même intérêt? César, dans son immortel ouvrage, ne dédaigna pas de conserver ces détails : essayons d'imiter aussi sa précision.

Les camps de Napoléon furent tracés suivant les règles et les divisions ordinaires, et composés de baraques uniformément construites d'après les modèles donnés; on y employa divers matériaux, suivant que le pays pouvait les fournir. A *Ostende*, des bois légers, de la paille et des roseaux; à *Vimereux*

et à *Boulogne*, des charpentes plus fortes, que l'on coupait dans la forêt de *Guines*, et qu'on soutenait avec des murs en pierre sèche; en d'autres endroits, avec de la terre et une espèce de *torchis*. Ces baraques étaient des habitations très-saines; les lits de camp, formés avec des claies, étaient élevés de deux pieds au-dessus du terrain, et la paille de couchage s'y conservait sans être trop triturée : la plus grande propreté régnait dans ces baraques; l'arrangement de l'équipement et des effets du soldat était aussi parfait que dans les plus belles casernes : l'entretien et la bonne tenue de ces camps exigeaient des soins continuels dans les courts intervalles entre les devoirs du service. Ni l'officier ni le soldat ne restaient oisifs; on les voyait travailler avec gaîté, tantôt pour aplanir au loin le terrain, et former de vastes esplanades en avant du front de bandière, raser de hautes dunes de sable, remblayer des bas-fonds, assainir des marécages; tantôt à élever ou réparer les nombreuses batteries et les autres ouvrages de défense de la côte. Les

divers corps rivalisaient d'ardeur, et tâchaient de se surpasser par la solidité et la netteté de ces ouvrages, comme pour l'embellissement de leurs camps; ils y créèrent des jardins, fécondèrent les sables arides, et changèrent presque partout l'aspect et la nature du terrain.

Satisfait de son sort, ayant une bonne et saine nourriture, sans cesse occupé, souvent amusé par l'intéressant spectacle de la navigation et des combats de mer, le soldat sentait à peine le joug d'une sévère discipline; il était docile et plein de volonté, on n'entendait ni plainte ni murmure, les querelles étaient rares; l'esprit de corps prenait chaque jour plus de force, non-seulement dans les régimens, mais encore dans les divisions et dans les corps d'armée. C'est à cette époque et dans ces mêmes camps que le système d'organisation des divisions (système le plus rapproché de celui des légions romaines que puisse admettre la différence des armes et de la manière de combattre) fut porté à sa perfection : elles étaient composées d'élé-

mens tout semblables; les généraux qui les commandaient, et dont elles portaient le nom, indépendamment du numéro qui indiquait leur place dans l'ordre de bataille, étaient toujours présens, ils en étaient les seuls inspecteurs, tous les détails d'administration leur étaient soumis; ils n'avaient de rapports immédiats qu'avec le général en chef, qui ne quittait jamais son quartier-général, et ne dépassait pas les limites assignées à son corps d'armée; les généraux commandant les brigades sous les ordres des généraux de division, campaient avec leurs troupes, et exerçaient, à l'égard des colonels, une surveillance aussi active, aussi continue que ceux à laquelle ils étaient eux-mêmes soumis : chaque division avait son état-major particulier auquel l'état-major du corps d'armée transmettait les ordres du général en chef. Le service extérieur des postes, patrouilles, détachemens, et celui de police intérieure des camps, se faisaient avec une extrême rigidité, et comme en présence de l'ennemi : il résultait de cette homogénéité,

de la fixité des corps dans les mêmes divisions, et des commandemens par les mêmes généraux et officiers supérieurs, l'ensemble, l'uniformité et l'accord qui peuvent seuls porter un corps d'armée au degré de force et de mobilité le plus désirable, et le rendre propre à tout ce qu'on veut entreprendre.

Il nous paraîtrait superflu de faire remarquer ici l'avantage de ces camps stationnaires, véritables camps romains (*castra stataria*), pour l'instruction des troupes. On conçoit quels progrès durent faire en deux années, et dans une telle situation, des hommes aussi intelligens que le sont les Français. L'officier, le sous-officier et le soldat n'ayant sous les yeux que des apprêts de guerre de terre et de mer, aucune autre distraction que les exercices militaires, s'y livraient avec ardeur; on apercevait dans toutes les classes, dans tous les grades, la même émulation; les conscrits étaient promptement instruits par cet enseignement mutuel, et se hâtaient d'égaler les vieux soldats par leur adresse à manier leurs armes, et à les surpasser par leur agilité; les officiers qui

avaient appris, en faisant la guerre, toutes les pratiques du métier, sentaient le besoin de s'éclairer par la théorie.

Après un an d'école dans ces camps, les troupes manœuvraient avec la plus grande précision, mais surtout avec beaucoup d'aisance et de liberté. On sait que les ordonnances de manœuvres à l'usage de l'armée française furent servilement calquées sur celles de l'armée prussienne : après divers essais, après de vaines discussions polémiques sur l'ordre mince et l'ordre profond, on conserva ce qu'il y avait d'excellent dans la tactique du grand Frédéric, l'unité de principe. On s'attachait à en régler l'application depuis les évolutions d'un bataillon ou d'un escadron, jusqu'à celles des lignes les plus étendues; en simplifiant les moyens, on atteignit le but, c'est-à-dire la facilité et la célérité des mouvemens. L'expérience de la guerre a prouvé que l'ordonnance des troupes françaises, telle qu'elle fut rédigée peu de temps avant la révolution, est non-seulement la meilleure connue, mais encore

qu'elle est la plus appropriée au caractère national; elle suffit à tout sans astreindre à une scrupuleuse exactitude dans les détails d'exécution; elle assure les résultats des manœuvres, et donne des moyens de prévenir les *inversions* et toute espèce de confusion. Dans la suite non interrompue des campagnes de toute saison, depuis la première déclaration de guerre, en 1792, jusqu'à la paix de *Lunéville*, l'instruction théorique fut, à quelques exceptions près, très-négligée; et cependant la pratique habituelle, on pourrait dire la simple tradition de cette ordonnance, suffit alors aux troupes françaises pour maintenir les principes et leur résultat essentiel; elles surent vaincre, en bataille rangée, les troupes les plus manœuvrières de l'Europe.

Néanmoins, il est juste de dire que cette tradition des bons principes était due à la forte instruction des sous-officiers de l'ancienne armée, devenus officiers au commencement de la guerre; et comme la plupart d'entre eux avaient été depuis élevés à des grades supérieurs, et que les écoles militaires

n'avaient encore fourni qu'un petit nombre de sujets, l'instruction s'était affaiblie; elle était du moins très-inégale dans les divers corps; il était urgent de la rétablir. Bonaparte, dont l'esprit juste avait saisi tout l'avantage de la tactique française, n'y introduisit aucune innovation : on ne saurait donner ce nom à diverses applications de manœuvres qu'il rendit plus usuelles et plus promptes, telles que les changemens de front et de direction en masse, les déploiemens, les feux de bataillon en avançant, et la formation des carrés contre les charges de cavalerie. Ces applications des moyens donnés par l'ordonnance furent prescrites par une instruction particulière; il n'y eut point d'autres changemens.

Pendant son séjour à *Milan*, l'empereur Napoléon avait arrêté de nouvelles dispositions pour l'organisation de l'armée des côtes de la Manche. Le camp de *Saint-Omer*, depuis dix-huit mois rassemblé à *Boulogne* sous les ordres du maréchal Soult, prit la dénomination de corps du centre; le camp de

Bruges, sous les ordres du maréchal Davoust, celle de corps de droite; et le camp de *Montreuil*, sous les ordres du maréchal Ney, celle de corps de gauche. D'après un état de situation que nous avons pris à l'époque la plus rapprochée de cette nouvelle organisation, et comme un terme moyen, pour faire connaître la force de l'armée, on voit que, sans y comprendre la garde impériale qui devait faire partie de la réserve, et qui ne fournissait au camp que des détachemens pour la garde des quartiers de l'empereur et pour ses escortes;

	combattans.
Le camp de *Saint-Omer* (centre) était au complet, de	30,627
Le camp de *Bruges* (droite)	23,727
Le camp de *Montreuil* (gauche)	20,527
La réserve	38,801
	113,682
En y ajoutant les officiers hors ligne et d'état-major...	735
	114,417
Les non combattans étaient au nombre de	8,498
Ainsi le nombre total des individus à embarquer était de	122,915

Il y avait { 1,023 chevaux d'officiers, 6,065 chevaux de troupe, 7,566 chevx. d'artillerie, } à embarquer, 14,654 ch

Nous résumons seulement ici la récapitulation générale de l'état de situation qui se trouve aux Pièces justificatives de ce volume; cet état présente le détail des combattans et des non combattans par corps d'armée; on y observe la différence du complet au présent sous les armes; elle est de huit mille sept cent soixante-quatorze hommes; mais cette différence est au moins compensée par le nombre de conscrits qui furent envoyés des dépôts pendant l'été de 1805.

Voilà pour les individus dont se composait la grande expédition qui devait partir de la rade de *Boulogne;* mais pour avoir une idée exacte de la masse de forces que Napoléon aurait réunies sur la côte d'Angleterre, après le rallîement de l'armée navale combinée, il faut se rappeler que le général Marmont, qui commandait le camp d'*Utrecht,* devait faire embarquer au *Texel* et à *Helvoët-Sluis* à peu près douze mille hommes; le général Lauriston n'avait pas moins de neuf à dix mille hommes, français ou espagnols, sur les vaisseaux de la flotte combinée, sous

les ordres de l'amiral Villeneuve; et l'amiral Gantheaume, sortant de *Brest* avec vingt-un vaisseaux, devait aussi prendre à bord autant de troupes de débarquement qu'ils en pourraient contenir sans être trop encombrés pour le combat.

Il n'y a donc point d'exagération à dire que le personnel de l'armée était de cent cinquante à cent soixante mille hommes, sans compter la garde, et indépendamment des équipages de la flotte et des flottilles.

Le matériel d'artillerie était immense, tant pour l'artillerie de campagne que pour les parcs de chaque corps d'armée, et le grand parc comprenant l'équipage de siége. Les approvisionnemens, en raison du nombre des bouches à feu et des divers calibres, ainsi que les munitions pour l'infanterie, étaient fort au-delà des proportions ordinaires calculées pour la consommation d'une campagne.

Il en était de même pour les différentes parties d'administration, et spécialement pour celle des hôpitaux. Enfin, on avait rassemblé des vivres pour trois mois, et confectionné

près de deux millions de rations de biscuit.

Les états et tableaux qui furent dressés de la répartition par escadrille et par espèce de bâtiment, de tout le personnel de l'armée, et de l'arrimage de tout le matériel, sont autant de modèles d'ordre de clarté et de prévoyance : rien de plus curieux, rien de plus instructif que le tableau général d'embarquement, qui fixe la place de chaque individu, et celle du moindre objet matériel ; la nomenclature seule est digne de l'attention des militaires ; c'est une espèce de dictionnaire encyclopédique de tout ce qui est nécessaire à une grande armée dans une telle expédition. Si quelque historien de l'antiquité nous eût transmis un semblable détail, nous le regarderions comme un monument précieux ; et nous n'avons été détournés de joindre ce tableau au recueil des Pièces justificatives, dont nous avons fait choix, que parce qu'il l'aurait rendu volumineux : nous avons pensé qu'il suffisait de figurer quelques exemples d'embarquement et d'arrimage, et nous y avons joint un état très-

concis *des flottilles française et hollandaise, servant à faire connaître le nombre de chaque espèce de bâtiment existant dans chacun des ports de réunion, au* 1er *thermidor an* XIII (20 *juillet* 1805), *et le nombre d'hommes et de chevaux qu'ils peuvent porter.*

On voit par cet état qu'il y avait à cette époque dans les ports de réunion et prêts à mettre en mer, savoir :

	hommes.	chevaux.
1,339 bâtimens de guerre pouvant porter	130,638	2,219
954 bâtim. de transport pouvant porter	30,577	6,840
2,293 bâtimens.	161,215	9,059

Les treize cents bâtimens de guerre de diverses espèces, dont nous avons déja fait connaître la force relative et la construction, étaient armés de plus de trois mille bouches à feu, dont à peu près neuf cents de fort calibre au-dessus de douze, sans y comprendre l'artillerie de l'armée.

Nous croyons avoir donné à nos lecteurs, par ces résultats sommaires, une idée exacte de ce formidable armement, qui tout entier à cette époque était prêt à mettre en mer; mais

quoique empressés de dire quel fut, à la fin de cette longue campagne d'observation, le dénoûment attendu par toute l'Europe comme l'arrêt de ses destinées, nous ne devons pas passer sous silence les événemens et les faits d'armes qui précédèrent la concentration de l'armée et des deux flottilles au point d'embarquement.

L'un des principaux événemens que nous regretterions d'avoir omis, fut la mort de l'amiral Bruix, l'un des officiers de marine les plus distingués par ses talens, par son noble caractère, et par un esprit supérieur; c'était une âme de feu dans un corps débile : il succomba après s'être livré avec trop d'ardeur au travail qu'exigeait l'organisation très-compliquée de la flottille dont le commandement en chef lui avait été confié. Il mourut à Paris le 19 mars 1805 : sa mémoire fut honorée par de magnifiques obsèques, et surtout par les justes regrets de tous les militaires français des services de terre et de mer. Il fut remplacé par l'amiral Lacrosse, qui déjà commandait en son absence la ma-

rine de la Manche, et qui n'avait pas moins de zèle et d'activité que son prédécesseur.

Malgré la vigilance des Anglais, les divisions de la flottille française parties des ports inférieurs continuaient à se rallier à travers le feu des croisières. Les capitaines Hamelin et Collet se distinguèrent dans ces engagemens contre des forces supérieures; le dernier avec ses chaloupes canonnières (bâtimens de première espèce), enleva à quatre lieues au large de *Granville* deux corvettes anglaises; une troisième ayant touché sur un banc près de *Gravelines* y fut incendiée; les combats sur la rade de *Boulogne* devenaient plus fréquens et plus vifs, parce que, en dépit de leur peu de succès, les Anglais voyant s'accroître de jour en jour le nombre de bâtimens serrés dans le nouveau bassin, et les lignes d'embossage s'étendre et s'avancer au-delà de la portée des batteries, s'obstinaient à attaquer avec d'autant plus d'audace. Cet échange de boulets presque à chaque marée, était tout à l'avantage des Français, parce qu'il aguerrissait les marins et

les soldats, et accoutumait ceux-ci à combattre sur mer avec autant de confiance que sur terre.

Mais l'événement le plus remarquable de toute cette campagne, fut le double combat de la flottille batave, sous les ordres de l'amiral Verhuel, le 17 et le 18 juillet, contre toute la croisière anglaise réunie pour empêcher le trajet de cette flottille de la rade de *Dunkerque* au port d'*Ambleteuse* près de *Boulogne*.

Nos lecteurs se rappelant que la flottille batave était entièrement destinée à l'embarquement du corps de troupes, sous les ordres du maréchal Davoust, qui formait l'aile droite de l'armée, peuvent juger combien il importait à l'ennemi d'empêcher ce mouvement de concentration. L'amiral Verhuel, qui avait réussi à conduire sa flottille de *Flessingue* à *Ostende*, en combattant vaillamment contre des forces très-supérieures, et malgré les efforts de sir Sidney Smith, avait cette fois une tâche encore plus difficile à remplir; il avait peu à peu fait filer d'*Ostende* à

la rade de *Dunkerque* la plus grande partie de ses bâtimens, et principalement ses chaloupes canonnières, quoique observé de près par des frégates mouillées à l'est de la rade, et par des bricks qui communiquaient avec le reste de l'escadre anglaise du canal. L'amiral tenta plusieurs fois d'appareiller. Le maréchal Davoust, qui avait porté son quartier-général à *Dunkerque*, s'était embarqué avec l'amiral; mais les vents furent constamment contraires pendant deux mois, et dans cet intervalle le corps d'armée de l'aile droite reçut ordre de lever les camps baraqués d'*Ostende* et de *Dunkerque*, et de les rétablir aux dunes d'*Ambleteuse*.

Enfin, le 17 juillet, les vents ayant passé au nord-est, l'amiral Verhuel mit à la voile de la rade de *Dunkerque* avec quatre prames et trente-deux chaloupes canonnières, donnant l'ordre de faire appareiller une première et ensuite une seconde division de bateaux canonniers et de transport, à mesure qu'on les aurait engagés avec l'ennemi et poursuivant sa route.

Le premier engagement eut lieu à la hauteur de *Gravelines;* quinze bâtimens ennemis, dont six à trois mâts, frégates ou corvettes, attaquèrent l'avant-garde ou le centre; mais leur feu ne ralentissant pas la marche, et ne dérangeant pas le bon ordre de la flottille, ils se portèrent tous ensemble sur l'arrière-garde où la prame *la Ville de Genève* soutint un feu très-violent. Les quinze bâtimens anglais furent contraints, par le feu bien nourri de la flottille, et l'effet des pièces de fort calibre, de tenir le large, et la flottille mouilla à onze heures du soir à la rade de *Calais*.

Le lendemain l'amiral Verhuel, pour mieux cacher à l'ennemi les mouvemens des divisions qui devaient partir de *Dunkerque*, négligea de profiter de la marée, et feignant de protéger l'échouage de deux canonnières, resta au mouillage. Il y fut attaqué dès le matin, avec aussi peu d'effet que la veille, par dix-neuf bâtimens, dont deux vaisseaux de ligne, onze frégates et six bricks; l'ennemi reprit le large en mettant

le cap à l'ouest. Dans ce moment même l'amiral Lacrosse opéra une utile diversion, en faisant appareiller de *Boulogne* et porter vers l'est, du côté de *Vimereux*, une division de chaloupes canonnières, tandis qu'une division de péniches, sortie du port de *Vimereux*, se portait sur le cap *Grinès*.

Vers les trois heures de ce même jour 18 juillet, la mer étant basse, et la ligne anglaise renforcée des bâtimens sortis de la rade des *Dunes*, commençant à gagner le vent, l'amiral Verhuel fit le signal d'appareiller; le maréchal Davoust avait fait renforcer et pourvoir abondamment de munitions toutes les batteries de la côte entre *Calais* et *Ambleteuse*; le cap *Grinès* était hérissé de cinquante-cinq bouches à feu, dont six mortiers placés sur la plate-forme la plus élevée : le général d'artillerie, Lariboissière, commandait lui-même ce poste important. La croisière anglaise devait faire son plus grand effort sur ce promontoire pour barrer le passage de la flottille. Le général Sorbier commandant l'artillerie du corps d'armée,

suivait, avec une forte division d'artillerie légère et des obusiers à longue portée, le mouvement de la flottille; manœuvre qu'il avait déjà exécutée avec succès dans le premier trajet de *Flessingue* à *Ostende*. Après s'être assuré par lui-même de l'exécution de ses ordres pour la meilleure défense possible, tant fixe que mobile, le maréchal alla au-devant de la flottille, et s'embarqua à bord de l'amiral.

Arrivé à la hauteur du cap *Blanès*, la flottille fut attaquée d'abord par quinze bâtimens; le nombre s'en accrut jusqu'à quarante-cinq, dont deux vaisseaux de ligne, quatre frégates, deux bombardes; le reste, corvettes et bricks. L'ennemi ayant laissé une forte division en panne, et un peu au vent du cap *Grinès*, ne tira d'abord qu'à grande portée; l'amiral Verhuel ayant formé sa ligne de bataille, à la tête de laquelle il était de sa personne, avec le maréchal Davoust, et trois prames faisant l'arrière-garde, doubla, en bon ordre, et sans répondre au feu de l'ennemi, le premier cap (le cap *Blanès*),

dont les batteries et surtout les mortiers, quoiqu'à grande distance, firent un feu très-vif et très-utile. Aussitôt que la flottille fut par le travers de la tour de *Wissant*, où l'enfoncement de la côte ne lui offrait aucune protection, les deux divisions ennemies portèrent sur la tête de la flottille, et commencèrent, à portée de mitraille, une attaque très-sérieuse; une frégate et un brick serrant la terre s'engagèrent de très-près; le feu de la flottille fut bien nourri, l'ordre de bataille maintenu, malgré les avaries, et la route continuée pour doubler le cap *Grinès*, dont on s'approchait en combattant des deux parts avec acharnement. Dès que la batterie de droite du *Haut-Grinès* se trouva à bonne portée, elle ouvrit un feu si vif et si bien dirigé, que les bâtimens ennemis qui avaient serré la terre se hâtèrent de rallier leur ligne.

Le passage sous le cap *Grinès* fut chaud et brillant; tous les bâtimens ennemis se portèrent en même temps sur le cap, en croisant leur feu sur la flottille; deux vaisseaux de ligne et une frégate s'approchèrent du cap à

portée de mousqueterie; on entendait les houras des équipages; ils furent repoussés par les batteries. La flottille doubla le cap sous un berceau de feu, et sans autre accident que l'échouage de trois chaloupes canonnières, qui, prenant trop au large, et portant sur l'ennemi, touchèrent sur les accores du banc.

Le combat continua au-delà du cap *Grinès*, l'ennemi prolongeant la côte et canonnant vivement à portée de mitraille : la flotille batave mouilla à sept heures du soir entre les tours d'*Endreselles* et d'*Ambleteuse*; mais le combat y dura encore pendant une heure et demie. Les ennemis, qui s'étaient ralliés et qui paraissaient tenir le vent, arrivèrent tous à la fois sur la ligne d'embossage pour tenter un dernier effort. Toutes les batteries de la côte entre la tour d'*Endreselles* et le port de *Vimereux*, se trouvant à portée de tirer, la ligne anglaise ne put soutenir plus long-temps un feu si redoutable; elle se laissa dériver, et fit voile pour rentrer à la rade des *Dunes*. On apprit, par les rapports à l'amirauté, que la majeure partie des escadres

stationnées dans ces parages, avait beaucoup souffert. Le capitaine Owen, commandant la frégate *l'Immortalité*, fit admirer son audace et sa persévérance sous le feu des batteries de la rade.

L'amiral Verhuel s'acquit beaucoup de gloire dans cette journée. Le maréchal Davoust, pour ainsi dire volontaire sous son pavillon, voulut, en présence de l'armée, essayer lui-même sous le feu d'un ennemi supérieur ce nouveau genre de combat; témoin oculaire des belles manœuvres et de l'intrépide résolution de l'amiral, il en fit un rapport circonstancié que l'empereur rendit public; le succès fut complet, et le but de ce mouvement parfaitement rempli par l'arrivée de quatre-vingts bâtimens de transport, qui, sortis du port de *Dunkerque* au moment où l'amiral Verhuel appareillait de la rade de *Calais*, arrivèrent le lendemain sur la rade d'*Ambleteuse*, sans qu'aucun des bâtimens ennemis pût s'opposer à leur passage. Ces bâtimens se trouvaient affalés sous le vent, parce que la manœuvre de l'amiral

Lacrosse, avec une forte division de la flottille française, avait retenu devant la rade de *Boulogne* tous ceux qui n'avaient pas pris part à l'engagement : cet amiral compta deux fois dans le cours de la journée, en vue de *Boulogne*, quatre-vingt-dix voiles de guerre ennemies, et le même nombre fut aussi aperçu du haut du cap *Grinès*.

Pendant ce mouvement de concentration des deux flottilles et des trois corps d'armée, le maréchal Berthier, ministre de la guerre, qui avait devancé l'empereur à son retour d'Italie, continuait l'inspection générale dont il avait été chargé ; il visita tous les postes de la côte, et vit en détail tous les corps de cette belle armée, maintenant rassemblée dans un espace de trois à quatre lieues, entre *Ambleteuse* et *Étaples*, et tellement disposée, par rapport aux divisions des flottilles, que toutes les troupes pouvaient être embarquées dans l'intervalle d'une marée à l'autre.

L'empereur Napoléon, arrivé à *Boulogne* le 3 août, passa dès le lendemain une revue générale de toute l'infanterie des trois corps

d'armée, à peu près quatre-vingt mille hommes rangés en bataille sur une seule ligne le long de la plage. Satisfait de ce déploiement de forces sous les yeux des éclaireurs de l'ennemi, il ne le fut pas moins du bon état des bâtimens de la flottille, dont il fit l'inspection les jours suivans avec le ministre de la marine. Il organisa le corps d'avant-garde sous les ordres du maréchal Lannes, avec des grenadiers détachés des régimens qui ne faisaient pas partie de l'armée expéditionnaire, formés en douze bataillons sous l'un des chefs les plus dignes de les commander, le général Oudinot. Il appela près de lui plusieurs de ses ministres, des généraux distingués qui n'avaient point encore de destination connue; son beau-frère le prince Murat, qui devait commander la cavalerie; le maréchal Augereau, le général Dessolles, le général Lacuée, directeur de la conscription. Touchant au moment de la crise, il tendait tous les ressorts de cette vaste machine, et, se montrant plein de satisfaction et d'espérance, il cachait son anxiété sur la réunion

de son armée navale, et sa préoccupation de l'imminence de la guerre continentale. Jamais il ne déploya plus d'activité au dehors, plus d'ardeur au travail du cabinet. Il fit successivement manœuvrer devant lui chacune des divisions des trois corps d'armée, et plus fréquemment celles du corps du centre, où le maréchal Soult avait su profiter d'un terrain découvert, ondulé, et plus propre que ceux des autres camps aux grandes manœuvres d'infanterie. Il fit faire divers essais d'embarquement et de débarquement, afin que, chacun connaissant son poste et sa place, il n'y eût ni confusion ni perte de temps au moment où le signal serait donné.

Ce fut au milieu de ces derniers apprêts, et le quatrième jour après son arrivée à *Boulogne*, que Napoléon reçut, par un premier rapport de l'amiral Villeneuve, la nouvelle du combat naval entre la flotte combinée revenant des *Antilles*, forte de vingt vaisseaux, et la flotte anglaise sous les ordres de l'amiral Calder, forte de quinze vaisseaux, trois frégates, et quelques moindres bâti-

mens croisant au large et à la hauteur du cap *Finistère*, ainsi que nous l'avons dit plus haut.

Le 22 juillet, trois jours seulement après l'arrivée de l'escadre de Nelson à *Gibraltar*, sir Robert Calder, qui cherchait à couper la route de la flotte combinée, la découvrit vers midi ayant le cap à l'est, à peu près à cinquante milles de la *Corogne*. Il forma sur-le-champ sa ligne de bataille dans l'ordre le plus serré, et fit signal de porter sur la flotte. L'amiral Villeneuve, dès qu'il eut connaissance des vingt-une voiles ennemies, forma l'escadre française sur la ligne de bataille, bas bord amures; l'amiral Gravina fit aussitôt, à l'escadre espagnole, le signal de prendre la tête de la ligne, et lui-même se mit à la tête de la flotte combinée : les deux lignes opposées gouvernant l'une sur l'autre, l'amiral Calder, en atteignant l'arrière-garde de la flotte combinée, fit serrer le vent, et tenta de couper la ligne des alliés pour mettre cette arrière-garde entre deux feux. L'amiral Villeneuve, dès que l'ennemi fut par son tra-

vers, fit le signal de virer par la contre-marche, et conserva l'avantage du vent; l'amiral Gravina l'exécuta avec beaucoup de résolution, et fut suivi par tous les vaisseaux de la flotte combinée. Les Anglais ayant fait la même manœuvre, le combat s'engagea vivement et successivement sur toute la ligne; mais la brume, qui de temps à autre s'était un peu éclaircie, devint tout à coup si épaisse que chaque vaisseau ne distinguait qu'à peine son matelot de l'avant : on se canonna ainsi à demi-portée pendant quatre heures, tirant réciproquement à la lueur du feu, sans qu'aucun des deux amiraux pût juger de la position respective des vaisseaux, s'assurer s'ils se maintenaient en ligne, et faire les signaux convenables. Deux vaisseaux espagnols, *le Ferme* et *le Saint-Raphael*, furent tellement dégréés que, ne pouvant plus tenir le vent, ils dérivèrent dans la ligne anglaise, et tombèrent au pouvoir de l'ennemi après avoir fait une belle résistance, et beaucoup de mal aux vaisseaux qui les coupaient du reste de la flotte.

Ce ne fut qu'à la fin du combat, dans un court moment d'éclaircie, que l'amiral Villeneuve put apercevoir l'un de ces deux vaisseaux espagnols ainsi affalés, et près de lui deux vaisseaux anglais démâtés et fort dégréés, faisant l'un et l'autre vent arrière : la brume la plus épaisse couvrait encore l'avant-garde et l'arrière-garde, et ôtait la faculté de faire aucun mouvement. L'amiral Calder laissa arriver pour assurer la prise des deux vaisseaux espagnols, rallier son escadre et se retirer du combat.

Pendant la nuit les deux escadres restèrent en présence, les feux allumés, et faisant des signaux de conserve. Les Anglais continuèrent de s'éloigner, restant cependant en vue : l'amiral Villeneuve ayant rallié la flotte combinée, réduite à dix-huit vaisseaux, garda l'avantage du vent, et manœuvra les 23 et 24 juillet pour forcer l'ennemi à un nouvel engagement que celui-ci évita constamment. Le 26, ne l'apercevant plus, il fit voile pour le *Ferrol;* il lutta deux jours contre les vents de nord-est et la grosse mer, et

se détermina à relâcher à la rade de *Vigo* pour débarquer les blessés et les malades; il en appareilla deux jours après, laissant à *Vigo* trois vaisseaux, dont deux espagnols si mauvais voiliers que, loin de rien ajouter à sa force, ils ne pouvaient que gêner et retarder ses mouvemens : enfin, cette flotte combinée, qui n'était plus que de quinze vaisseaux, atteignit au point de sa destination, et mouilla à la *Corogne* le 2 août. La croisière anglaise, qui avait reparu au nombre de treize vaisseaux, reprit le large à son approche, et l'amiral Villeneuve réunit sous son pavillon l'escadre française de six vaisseaux, sous les ordres du contre-amiral Gourdon, et l'escadre espagnole de dix vaisseaux, sous les ordres de l'amiral Grandellana; cette réunion forma la nouvelle flotte combinée de trente-un vaisseaux de ligne et cinq frégates.

Dans cette rencontre entre les amiraux Calder et Villeneuve, quoique l'avantage du nombre fût du côté de la flotte combinée, où l'on comptait cinq vaisseaux de plus que

dans l'escadre anglaise, celle-ci était certainement d'une force au moins égale : il s'y trouvait trois vaisseaux à trois ponts, tandis que les alliés n'en avaient aucun de ce rang. Il faut ajouter à cet avantage, très-considérable dans une ligne de bataille de quinze voiles, celui de l'ensemble et de la précision des manœuvres, avec des vaisseaux dont la construction, la voilure, l'arrimage, la marche, étaient en tout presque semblables; dont les équipages, officiers et matelots, étaient de la même nation, formés à la même école, animés du même esprit, tandis qu'il y a toujours sous ces divers rapports, dans les escadres combinées de forces navales de deux nations, malgré leur parfaite intelligence, des différences notables dont les inconvéniens ne peuvent être prévenus. Ainsi deux vaisseaux espagnols, mauvais marcheurs, ne purent suivre leur brave amiral Gravina, qui se distingua par son intrépidité à la tête de la ligne des alliés, comme faisait du côté des Anglais l'amiral Gardner conduisant leur avant-garde. Le capitaine Cosmao du vaisseau

français *le Pluton*, fit de vains efforts pour couvrir et sauver, en se mettant entre lui et l'ennemi, l'un de ces vaisseaux espagnols (*le Ferme*), démâté dès le commencement de l'action : il le perdit bientôt de vue. Bien que les amiraux des deux partis eussent l'un et l'autre (car ils se rendirent mutuellement cette justice dans leurs rapports officiels) très-habilement manœuvré, le hasard fit tout le reste, quand une brume épaisse enveloppa à la fois les deux lignes et livra les trophées, les deux vaisseaux espagnols, à l'amiral Calder. Celui-ci eut aussi deux vaisseaux entièrement désemparés, et plusieurs autres ne purent réparer leurs avaries à la mer, et dûrent quelques jours après entrer à *Plymouth*.

Malgré l'avantage apparent qu'avait remporté l'amiral Calder, son gouvernement ne fut point satisfait qu'il n'eût pas empêché la réunion des escadres alliées ; sa conduite fut examinée, et, à la suite d'une enquête juridique, il fut censuré par l'amirauté. De son côté, l'empereur Napoléon, malgré les circonstances du combat que nous venons d'ex-

poser, blâma, avec raison, l'amiral Villeneuve d'avoir manqué de prévoyance dans ses dispositions avant le combat, et n'admit aucune excuse pour la perte de deux vaisseaux avec une force numérique d'un quart supérieure à celle de l'ennemi ; il regretta surtout que la flotte combinée n'eût pu atterrer sur le *Ferrol* sans avoir à combattre ; des jours précieux étaient perdus, l'alarme était donnée, les escadres ennemies étaient en mouvement et cherchaient à se réunir. Toutefois, quoique déjà trop tard, Villeneuve avait atteint le but, et Napoléon, dans un article de son journal officiel, posa ainsi la question du gain de la bataille que chacun des deux partis revendiquait :

« L'escadre combinée voulait aller au *Ferrol* ou à *la Corogne*, et sir Robert Calder « voulait l'en empêcher ; c'était là le problème que le combat devait résoudre : l'a« t-il été à l'avantage de sir Robert, ou l'ami« ral Villeneuve a-t-il rempli sa mission ? « La solution de cette question sera celle de « la victoire. »

Il n'y avait plus de surprise possible, le plan était à découvert; mais la jonction du *Ferrol* étant effectuée, l'empereur persista dans sa résolution de faire débloquer le port de *Brest*, et ralliant à ces deux masses l'escadre du contre-amiral Lallemand, de faire entrer tout à la fois dans la Manche soixante vaisseaux de ligne. Voici les ordres qu'il donnait le 11 et le 12 août au ministre de la marine.... « Envoyez dans la journée un « courrier extraordinaire au *Ferrol;* faites « part des nouvelles de *Londres* au vice-« amiral Villeneuve; dites-lui que j'espère « qu'il aura continué sa mission, et qu'il « serait trop déshonorant pour les escadres « impériales qu'une échauffourée de trois « heures et un engagement avec quatorze « vaisseaux fissent manquer de si grands « projets; que l'escadre ennemie est affaiblie « de deux vaisseaux, et que, d'après son « propre aveu, il paraît qu'il a beaucoup « souffert. Écrivez aussi au prince de la Paix, « pour lui faire connaître que j'ai appris « avec peine la perte de deux vaisseaux espa-

« gnols ; qu'il paraît que l'escadre anglaise a
« beaucoup souffert ; que deux vaisseaux
« ennemis sont arrivés, coulant bas, à *Ply-*
« *mouth ;* qu'il ne faut pas se décourager ;
« qu'il faut persister fortement dans ses pro-
« jets ; que je compte sur la ferme résolu-
« tion du roi d'Espagne, et qu'il donnera
« des ordres pour que l'escadre du *Ferrol,*
« étant jointe à mes escadres, elles suivent
« avec activité leur destination.... Lauriston
« m'écrit que l'on continuera ; que les ca-
« pitaines et les matelots sont parfaits ; que
« Villeneuve, qui du reste a du talent, met
« trop de temps à se décider ; que s'il avait
« fait la manœuvre que vous dites, il aurait
« sauvé les bâtimens espagnols, pris les bâ-
« timens anglais démâtés, et que le succès
« aurait été complet. Que Gravina, au con-
« traire, n'est que génie et décision au com-
« bat. Si Villeneuve avait eu ces qualités,
« l'affaire eût été la plus belle possible.....
« Les Anglais croient Villeneuve à *Cadix,* ou
« même au *Texel.* Toutefois Calder proteste
« que si l'escadre combinée va au *Ferrol,* il

« l'attaquera et la détruira. Voilà où nous en « sommes. L'arrivée de Villeneuve à *la Co-* « *rogne* fera tomber ces gasconnades, et, aux « yeux de l'Europe, nous donnera l'air de « la victoire. »

Le combat du cap *Finistère*, peu important si l'on ne considère que l'action en elle-même, pouvait avoir une toute autre issue, et l'on conçoit le dépit de Napoléon : la manière dont il l'exprimait ne laisse aucun doute qu'il ne fût plus que jamais résolu d'attaquer l'Angleterre avant la fin du mois d'août, avec toutes ses forces de terre et de mer.

« Témoignez à l'amiral Villeneuve (dépê- « che du 25 thermidor, 13 août 1805) mon « mécontentement de ce qu'il perd un temps « aussi important; mandez-lui que Lalle- « mand, ayant paru sur les côtes d'Irlande, « a attiré un détachement de l'escadre an- « glaise sur lui; que les treize vaisseaux de « l'amiral Calder ont été très-maltraités; que « j'espère qu'aussitôt que les vents lui auront « permis de sortir, il l'aura fait, et qu'il

« manœuvrera pour faire sa jonction avec « Lallemand, soit à l'un ou à l'autre des « points de rendez-vous. Avec dix-huit vais- « seaux de guerre français et douze espa- « gnols se laissera-t-il bloquer par treize et « même par vingt vaisseaux anglais? Dans « tout état de cause, mon intention est que « s'il a moins de vingt-trois vaisseaux enne- « mis devant lui, ayant sous ses ordres dix- « huit vaisseaux français et au moins dix « espagnols, il attaque les Anglais..... Ville- « neuve devant chasser l'ennemi de devant « le *Ferrol*, les Anglais sont menacés par- « tout. Ils ont des vaisseaux au *Ferrol*, ils « en ont à *Carthagène*, ils en ont aux *An-* « *tilles*, et Nelson eût-il rejoint Calder, ils « n'auraient pas plus de vingt vaisseaux de « ligne. Enfin, qu'on épargne au pavillon la « honte d'être bloqué au *Ferrol* par une es- « cadre inférieure. Les matelots sont braves, « les capitaines animés, les garnisons nom- « breuses, il ne faut pas se laisser périr « d'inaction et de découragement. »

On voit que, malgré ces contrariétés, l'em-

pereur Napoléon espérait que les Anglais n'auraient pas le temps de réparer leur imprévoyance, et l'on doit reconnaître qu'il lui restait encore plus de chances favorables qu'il n'en devait craindre pour l'accomplissement de son entreprise.

CHAPITRE IV.

L'amiral Cornwallis réunit les escadres anglaises devant Brest. — *Il détache Calder.* — *Gantheaume appareille de la rade de* Brest, *s'engage et se retire.* — *Villeneuve avec la flotte combinée sort du* Ferrol, *entre à* Cadix. — *Collingwood passe le détroit.* — *Croisière de Lallemand.* — *Dernier engagement devant* Boulogne. — *Nelson reprend le commandement dans la Méditerranée.* — *Mouvement des troupes autrichiennes.* — *Fausse négociation et déclaration de la Russie.* — *Accession de l'Autriche à la coalition.* — *Napoléon met les armées françaises sur le pied de guerre.* — *Formation et marche de l'armée autrichienne et de l'armée russe.*

L'APPARITION successive des escadres française et espagnole dans les Indes orientales avait porté des coups si sensibles au com-

merce anglais, que le prompt retour de lord Nelson, chassant en apparence devant lui des forces supérieures, et la nouvelle de l'avantage remporté par l'amiral Calder, relevèrent les espérances, et firent d'abord éclater à *Londres* des transports de joie : mais lorsqu'on y apprit le véritable résultat des derniers événemens, ces chants de triomphe se changèrent en murmures : on n'attendait pas moins que l'entière destruction de la flotte combinée, et la prise de deux vieux vaisseaux espagnols ne pouvait balancer la fâcheuse certitude de la réunion des forces de l'ennemi au *Ferrol*, dans la position la plus favorable à ses vues. La sortie de l'escadre de *Rochefort* rendit les alarmes plus vives; un bon vent de sud pouvait en quatre jours amener à l'ouvert de la Manche quarante vaisseaux en bon état et fraîchement ravitaillés. La position de lord Cornwallis devenait critique. Sir Robert Calder l'avait rallié avec onze vaisseaux; les quatre autres, maltraités dans le combat du *Finistère*, avaient dû rentrer à *Plymouth*. Ce renfort,

les vaisseaux de l'escadre de Nelson qui avaient encore pu tenir la mer, ceux que le contre-amiral Stirling amena des eaux de *Rochefort*, portèrent à quarante vaisseaux la flotte anglaise stationnée devant *Brest*. Si l'amiral Cornwallis continuait de croiser avec toute sa flotte à la vue de la rade, il devait d'abord y être attaqué par des forces égales; et pendant le combat, l'amiral Gantheaume débloqué sortait avec vingt vaisseaux pour y prendre part et en décider l'issue : prenait-il le parti de s'éloigner de la côte pour manœuvrer plus librement à l'approche de la flotte combinée, alors Villeneuve pouvait s'interposer entre la flotte anglaise et la rade, et Gantheaume appareillant sans obstacle, l'armée navale alliée attaquait avec des forces trop supérieures (soixante vaisseaux contre quarante) pour que le succès restât incertain.

Dans cette situation, Cornwallis se décida à détacher de nouveau Calder avec vingt vaisseaux, pour observer, à la hauteur du cap *Finistère*, les mouvemens de la flotte

combinée, la retenir au mouillage du *Ferrol*, ou la suivre et l'attaquer, en coupant sa route, selon la faveur des vents et des circonstances. Cette forte escadre quitta la station de *Brest* le 17 août, et fit voile au sud. Lord Cornwallis, avec le reste de sa flotte, tint la croisière et resserra le blocus.

Pendant la relâche de l'amiral Villeneuve au *Ferrol*, l'empereur Napoléon jugeant bien que l'activité des amiraux anglais ne manquerait pas de tirer parti de la moindre hésitation et du moindre retard, pressait, excitait, menaçait. « Avec trente vaisseaux, « disait-il à son ministre, le 2 thermidor « (14 août), mes amiraux ne doivent pas en « craindre vingt-quatre anglais, sans quoi « il faudrait renoncer à avoir une marine. « Quand il y aurait quelque événement où « je devrais perdre un vaisseau, ce serait un « événement auquel je devrais m'attendre. « Je dois témoigner plus de confiance en mon « armée navale; elle aurait droit de se plain- « dre que je l'avilis, si j'en agissais autre- « ment.... Si l'amiral Villeneuve reste les 13,

« 14, 15 et 16 au *Ferrol*, je ne me plaindrai « pas; mais s'il y reste un jour de plus, ayant « le vent favorable, et seulement vingt-quatre « vaisseaux anglais devant lui.... Il me fau- « drait des hommes d'un mérite supérieur. « Ne sera-t-il donc pas possible de trouver dans « la marine un homme entreprenant, qui « voie de sang-froid et comme il faut voir, « soit dans le combat, soit dans les différentes « combinaisons des escadres? Je vous répète « que je n'entends pas que trente vaisseaux « français soient bloqués au *Ferrol* par moins « de vingt-quatre vaisseaux anglais; et une « fois Villeneuve réuni à Lallemand, je n'en- « tends pas que l'escadre combinée soit blo- « quée par moins de vingt-neuf vaisseaux « anglais..... Le peu d'énergie de mes « amiraux laisse échapper les chances que « m'offre la fortune, et annulle la campagne « actuelle. »

Le général Lauriston, qui n'avait quitté l'amiral Villeneuve depuis son départ de *Toulon*, que pour se rendre à *la Guadeloupe*, afin d'y conférer avec le capitaine général

Ernouf, commandait en chef toutes les troupes embarquées sur la flotte combinée : il rendait compte directement à l'empereur, expédiait fréquemment des courriers; et cependant Napoléon, dans son camp de *Boulogne*, était plus promptement informé par sa correspondance secrète avec *Londres*; il apprit ainsi, le 20 août, que Villeneuve avait réuni le 11 août vingt-neuf vaisseaux, et se disposait à appareiller. Il donna sur-le-champ, dans les termes suivans, l'ordre que le ministre de la marine fit passer à *Brest* par les télégraphes :

« C'est actuellement à Gantheaume à réunir « toutes ses forces, à mouiller à *Bertheaume* « pour se trouver au combat de *Brest*, si ce « n'est le premier jour, au moins le second. » Il ajoutait ce peu de mots très-remarquables : « Je ne sais quelle sera l'issue de tout ceci; « mais vous voyez que, malgré tant de mau- « vais jeux et de circonstances défavorables, « la nature du plan est foncièrement telle- « ment bonne que nous avons tous les avan- « tages. »

La flotte française de *Brest*, commandée par l'amiral Gantheaume, forte de vingt-un vaisseaux de ligne, dont trois à trois ponts, appareilla en effet de la grande rade le 21 août, sortit tout entière du goulet, et mouilla, en ordre de bataille, dans la rade de *Bertheaume:* l'escadre légère seulement, sous les ordres du contre-amiral Villaumez, eut ordre de se porter en avant, vers la pointe *Saint-Matthieu*, pour reconnaître l'ennemi et chasser ses vedettes : celles du contre-amiral observèrent vingt voiles de guerre, et rentrèrent le soir au mouillage.

Le lendemain l'amiral Cornwallis ayant formé sa ligne au nombre de vingt-six voiles, dont quatorze vaisseaux de ligne, parmi lesquels on comptait six vaisseaux à trois ponts, l'amiral Gantheaume fit le signal à son escadre légère d'appareiller et de porter sur la ligne anglaise pour la reconnaître de près. L'un des trois vaisseaux de cette escadre, *l'Alexandre*, avec une frégate, s'avança jusqu'à la hauteur de la pointe *Saint-Matthieu*. Alors l'amiral Cornwallis montant *l'Hibernia* de 110 canons, se détacha de sa

ligne avec deux autres vaisseaux, et chassa en avant, toutes voiles dehors, dans l'intention évidente d'engager une affaire d'avant-garde. *L'Alexandre* fut rappelé, et vira de bord pour reprendre son poste; les vaisseaux anglais continuant à courir le même bord, et gagnant sur la marche de *l'Alexandre*, se trouvèrent à bonne portée avant qu'il eût rejoint les deux autres vaisseaux de l'escadre légère. Il ouvrit le premier son feu, et essuya celui de trois vaisseaux ennemis; ceux-ci cherchant à le démâter s'avancèrent jusqu'à la portée des batteries de la côte, et s'exposèrent au tir des bombes et des boulets creux. L'amiral Cornwallis reçut une forte contusion d'un éclat. N'ayant pu engager une action générale que la situation respective des forces navales leur faisait rechercher, les Anglais virèrent de bord, et regagnèrent le large: l'amiral Gantheaume avait mieux rempli son but en les retenant devant lui par cette démonstration, et les empêchant d'aller au-devant de la flotte combinée qu'il croyait être bien près d'arriver dans ces eaux.

Elle en était, au contraire, bien éloignée:

l'amiral Villeneuve ayant réuni sous son pavillon, comme nous l'avons dit plus haut, l'escadre française du contre-amiral Gourdon et les escadres espagnoles des amiraux Gravina et Grandellana, mouilla le 10 août avec trente-quatre vaisseaux à la baie d'*Arros* près du *Ferrol*. Il mit à la voile le 13 par un bon vent d'est, n'ayant en vue aucune force ennemie; il fit d'abord route au nord-ouest, et changeant tout à coup de direction, il mit le cap au sud, longea hors de vue la côte de Portugal, attéra six jours après sur le cap *Saint-Vincent*, où il s'empara de quelques bâtimens marchands, et entra à *Cadix* le 21 août, le jour même qu'il était attendu à *Brest*. L'amiral Collingwood, stationné devant *Cadix* avec quatre vaisseaux de ligne et d'autres bâtimens de moindre grandeur, y fut presque surpris, et n'eut que le temps de se retirer sous *Gibraltar*. Il reprit deux jours après sa croisière, et dépêcha un aviso pour informer lord Cornwallis de cet événement inattendu. L'amiral Calder reçut la même information par le vaisseau *l'Isis*, qui avait

observé l'appareillage de la flotte combinée, et avait suivi sa navigation pendant six jours, jusques à la vue du cap *Saint-Vincent;* il la suivit lui-même, et quelques jours après, réuni à l'escadre de Collingwood, il bloqua avec vingt-trois vaisseaux le port de *Cadix,* et cette flotte formidable, dont la vraie destination eût mis l'Angleterre dans un danger presque inévitable après ces différentes réunions; ainsi quarante-trois vaisseaux de ligne français ou espagnols parmi lesquels cinq à trois ponts, six de 80, vingt-trois de 74, et huit frégates, se trouvèrent paralysés à l'extrémité de la péninsule. Les douze mille hommes qui étaient à bord des vaisseaux furent débarqués, et la mission du général Lauriston qui les commandait, et qui avait espéré que le premier rivage sur lequel il prendrait terre avec ses troupes serait le territoire anglais, se trouva malgré lui terminée.

Pendant que ces forces navales s'amoncelaient inutilement sur le point le plus éloigné du théâtre des opérations, le contre-amiral Lallemand montant le vaisseau à trois ponts,

le Majestueux, avec quatre vaisseaux de 74, trois frégates et quelques bâtimens légers, croisait au large, à l'ouvert de la Manche et du golfe de *Biscaye;* cet armement, échappé à la vigilance des Anglais et dont la destination resta inconnue, inquiéta beaucoup leur commerce; ils craignaient que la flotte marchande des Indes occidentales, partie de *la Jamaïque* le 4 juillet avec une faible escorte, ne fût rencontrée par cette escadre. Lallemand avait reçu l'ordre de se tenir à telle hauteur jusques à l'époque fixée, afin de pouvoir, au premier avis, se réunir à la flotte combinée aussitôt que l'escadre de *Brest* aurait été débloquée, et s'il n'en recevait pas la nouvelle certaine avant le 12 août, de se rendre à *Vigo* sur la côte d'Espagne pour se réunir à l'amiral Villeneuve. Le contre-amiral exécuta ponctuellement ses ordres, fit plusieurs prises, n'eut connaissance d'aucune force supérieure, quoiqu'il se trouvât très-près de l'escadre de Calder, et conformément à ses intentions, vint mouiller à *Vigo* le 16 août, deux jours après le départ de Ville-

neuve; celui-ci, prévenu du rendez-vous d'un renfort si important, commit la faute grave de ne laisser à *Vigo* aucune information sur le parti qu'il prenait de conduire la flotte combinée à *Cadix*, compromettant ainsi par sa négligence le sort de cette belle escadre. Le contre-amiral Lallemand, n'ayant pas trouvé à *Vigo* de nouvelles instructions, se hâta de reprendre la mer pour continuer sa croisière, l'une des plus habilement conduites et des plus fructueuses que l'on puisse citer; comme il la prolongea, malgré la rigueur de la saison, jusqu'au 24 décembre, nous en consignons le résultat, au lieu de le rappeler plus tard, au milieu des récits de plus grands événemens. Cet officier-général tint constamment son escadre sous voile pendant cent quarante-huit jours; il prit à l'ennemi un vaisseau de guerre, trois corvettes, et quarante-deux bâtimens marchands : on évalua à plus de huit millions le dommage qu'il causa au commerce anglais. Après avoir consommé ses vivres, il rentra à *Rochefort* le 24 décembre, et y débarqua douze cents prisonniers.

Quoique de tels succès soient rares et qu'on les attribue au hasard, il est pourtant certain que les officiers de marine les plus entreprenans et les plus actifs ne sauraient être utilement employés qu'à ces croisières; et l'on peut remarquer que les amiraux célèbres ont presque tous, dans ces sortes d'expéditions isolées et indépendantes, établi leur réputation, acquis une grande expérience de la mer et l'habitude du commandement. Cette réflexion nous conduit à rappeler ici les deux combats du capitaine Baudin, commandant *la Topaze*, frégate de 40 canons, en croisière, et ayant avec lui deux corvettes et un brick; le premier combat eut lieu aux Indes occidentales, peu de jours après le départ de l'amiral Villeneuve, contre la frégate anglaise *la Blanche*, qui, après une résistance désespérée, fut forcée d'amener son pavillon et coula bas peu d'instans après. Si le brave capitaine anglais fut accablé par des forces supérieures, le capitaine Baudin ne les trouva pas moins inégales au second combat qu'il fut contraint d'engager seul contre

un vaisseau anglais, en atterrant sur la côte d'Espagne à la hauteur du cap *Ortegal*, le 17 août. Arrêté par un calme, il combattit bord à bord pendant plus d'une heure à portée de fusil, et fut assez heureux pour recevoir le premier la brise qui l'éloigna du vaisseau.

Il y eut à peu près à la même époque, le 12 août, devant la rade de *Boulogne*, entre la croisière anglaise qui s'était considérablement renforcée, et une escadrille de la flottille française, un engagement plus vif que ceux qui avaient eu lieu précédemment. Dans l'attente de l'apparition de sa grande armée navale, Napoléon voulait qu'on osât se commettre plus avant; les équipages et les troupes s'étaient aguerris à ce genre de combat, et, ne recherchant plus la protection des batteries de terre, demandaient à aborder l'ennemi. L'amiral Lacrosse fit appareiller vers midi une division de cinq prames, trente chaloupes canonnières, et quarante péniches armées d'obusiers à longue portée : cette escadrille, commandée par le capitaine de vaisseau Moras, se porta sur l'ennemi jus-

ques à plus de deux lieues en mer : à la vue d'un mouvement aussi décidé, les Anglais formèrent leur ligne, composée d'un vaisseau de guerre, deux frégates et trente bâtimens de moindre grandeur, corvettes et bricks ; ils manœuvrèrent pour gagner le vent et couper la ligne française ; ils menacèrent de la traverser avec leurs plus gros bâtimens : mais voyant qu'à leur approche l'ordre n'était pas troublé, que le feu était servi avec une étonnante vivacité, et qu'ayant pris les mêmes armures, les canonnières, à portée de mitraille, serraient au feu pour tenter l'abordage, ils ne persistèrent pas plus long-temps, et se retirèrent. Ce dernier essai accrut la confiance des matelots et des soldats acteurs ou témoins de cette attaque. L'escadrille continua de chasser jusqu'à près de trois lieues au large, à peu près à mi-canal. L'alarme fut générale sur la côte d'Angleterre ; plusieurs vaisseaux et frégates appareillèrent pour venir soutenir la croisière, et vers le soir, plus de soixante voiles de guerre étaient en vue.

La nouvelle de l'entrée de la flotte combinée dans le port de *Cadix* ne tarda pas à se répandre ; elle fut apportée en Angleterre par la frégate *l'Euryalus*, que l'amiral Collingwood détacha de sa croisière sur le cap *Saint-Vincent* pour en informer l'amirauté : jamais un si grand et si heureux changement ne fut plus inattendu ; c'était plus qu'une victoire. L'Angleterre, délivrée du plus imminent danger, triomphait sans avoir combattu, et la nation tout entière passait tout à coup de la terreur de l'invasion à la plus parfaite sécurité : cependant les forces navales alliées rassemblées à *Cadix*, où elles allaient se réparer, laissaient encore au gouvernement britannique de graves inquiétudes ; c'était au moins une puissante diversion, et dans les mains d'un si redoutable ennemi que Napoléon, un moyen de se rendre maître de la Méditerranée ; d'y porter des coups funestes à la puissance anglaise, et de reprendre des projets qu'il n'avait jamais abandonnés. L'amiral Calder, auquel on reprochait injustement de n'avoir pas empêché

la jonction au *Ferrol*, et même la sortie de la flotte combinée, avait perdu la confiance du gouvernement et de l'armée navale. Tous les regards, toutes les espérances se tournèrent vers Nelson, qui lui seul, disait-on, avait sauvé les colonies, et déconcerté les plans de l'ennemi; le commandement général des escadres rassemblées devant *Cadix*, et de toutes les forces anglaises dans la Méditerranée, lui fut confié avec des pouvoirs plus étendus qu'on n'en eût précédemment donné à aucun amiral. Lord Nelson, montant son ancien vaisseau *le Victory*, réparé depuis son retour, partit de *Spithead* le 5 septembre pour remplir cette importante mission.

Dans l'enchaînement nécessaire des faits, immédiatement relatifs à l'ensemble des opérations, nous n'avons pu placer divers combats particuliers parmi lesquels nous regretterions de ne pas rappeler la brillante action du capitaine Reynaud, commandant la frégate française, *la Ville de Milan*. Après un combat opiniâtre de deux heures et demie,

il prit à l'abordage la frégate anglaise, *la Cléopâtre*. Ce brave capitaine fut tué vers la fin du combat, et son lieutenant Guillet fut grièvement blessé à l'abordage; *la Ville de Milan* et sa prise, l'une et l'autre démâtées et naviguant difficilement, dirigèrent leur route sur les îles *Canaries;* elles furent rencontrées par un vaisseau et une frégate ennemis, pour lesquels ce fut une facile proie, puisque ces deux bâtimens dégréés ne pouvaient ni manœuvrer, ni résister à une force aussi supérieure.

Nous ne devons pas omettre non plus l'attaque infructueuse des Anglais contre l'île de *Curaçao,* l'une des plus importantes possessions hollandaises dans les *Antilles*. Le commodore Murrai commandait cette expédition. Un corps d'environ douze cents hommes opéra un débarquement dans la partie de l'ouest dès le 29 avril, et successivement sur d'autres points, multipliant les attaques et jetant l'alarme par le ravage et l'incendie des habitations : le gouverneur, qui n'avait dans le fort qu'une faible garnison de

quatre à cinq cents hommes, ménagea ses moyens de défense, fit une guerre de poste très-active, et après trois mois de petits combats, presque journaliers, il saisit une circonstance favorable. Les Anglais, ayant débarqué dans la baie de *Caraques*, s'étaient emparés d'une hauteur qui dominait le fort; ils y établissaient une batterie : le gouverneur les attaqua vigoureusement le 20 juillet avec tout ce qui lui restait d'hommes en état de combattre; ils furent culbutés, forcés de se rembarquer, et de renoncer à leur entreprise.

Nous avons achevé de dire tout ce qui se passa à la mer jusqu'à la fin du mois d'août 1805, époque mémorable depuis laquelle l'Angleterre, débarrassée du soin de sa propre défense, reprit l'offensive sur tous les points, entraîna dans sa politique tous les cabinets des souverains, et, prodiguant l'or, déversa sur l'Europe les calamités de la guerre que, sans un tel changement de fortune, elle aurait peut-être seule supportée. Hâtons-nous de ramener nos lecteurs au lieu

de la scène où se balancèrent de si grands intérêts, au camp impérial de Napoléon.

Ce fut au milieu des fêtes militaires, par lesquelles l'armée célébrait l'anniversaire de son jour de naissance, que l'empereur reçut la nouvelle de l'appareillage de la flotte combinée du *Ferrol*, et peu de jours après il eut, par les rapports anglais, la certitude qu'elle était entrée à *Cadix*. Sa fureur s'exhala contre l'amiral Villeneuve; c'était, disait-il, une trahison. Cette accusation était aussi injuste que l'opinion qu'il exprimait sur le caractère de ce brave et malheureux amiral; mais sa conduite était inexplicable. Avant de partir du *Ferrol*, il avait annoncé qu'il allait à *Brest*; il l'avait même écrit au contre-amiral Lallemand qui était attendu à *Vigo*, et avec lequel sa jonction était certaine : et cependant trois jours après, étant encore aux atterrages du *Ferrol*, il renonça au ralliement de cette belle escadre, qui eût porté sa force à quarante vaisseaux, et au lieu d'aller débloquer *Brest*, il se décida à faire route pour *Cadix*.

Il ne donna même point avis de sa nouvelle résolution à l'amiral Lallemand, qui resta compromis au milieu des escadres ennemies, et ne dut son salut qu'à la prestesse de ses mouvemens, et à sa constance à tenir sa croisière en haute mer. Napoléon, ne voulant admettre aucune excuse, ordonna au ministre de la marine de lui faire un rapport sur les opérations de Villeneuve, et dicta lui-même les griefs qui devaient être le sujet de l'enquête; nous les avons extraits d'une dépêche que nous n'avons pu joindre aux Pièces justificatives.

« 1°. Il n'a pas débarqué à *la Martinique* « et à *la Guadeloupe* le 67e régiment, et les « troupes que l'amiral Magon avait à bord. « 2°. Il a exposé ces colonies en ne renvoyant « que par quatre frégates douze cents hom- « mes de l'élite des garnisons. 3°. Il s'est mal « comporté dans le combat du 23 juillet, « en ne réattaquant pas une escadre dégréée « qui avait deux vaisseaux à la traine. 4°. Ar- « rivé au *Ferrol*, il a laissé la mer à l'amiral « Calder, quand il attendait une escadre de

« cinq vaisseaux, et n'a point croisé devant « le *Ferrol* jusqu'à l'arrivée de cette escadre. « 5°. Il a été instruit que l'escadre voyait « des vaisseaux ennemis mener la frégate *la* « *Didon* à la remorque, et il n'a point fait « chasser ces vaisseaux pour dégager la fré- « gate. 6°. Il est parti du *Ferrol* le 14 août, « et au lieu de venir sur *Brest,* il s'est dirigé « sur *Cadix,* violant ainsi ses instructions « positives. 7°. Enfin, il a su que l'escadre « de Lallemand devait venir à *Vigo* prendre « des ordres, et il a appareillé du *Ferrol* « sans donner de nouveaux ordres à cet offi- « cier, lui ayant au contraire fait remettre « des instructions tout opposées qui com- « promettaient cette escadre, puisqu'elle « avait ordre de se rendre à *Brest,* tandis « que lui Villeneuve allait à *Cadix.* »

Après de semblables témoignages, on ne saurait douter que Napoléon ne fût déterminé à effectuer ce qu'on a trop légèrement appelé sa *prétendue expédition contre l'Angleterre :* rien de plus réel, ni dont le succès fût plus vraisemblable : c'est et ce

sera toujours une assez grande question politique et militaire pour qu'on nous pardonne de nous y arrêter encore quelques instans. Nous croyons avoir démontré, par les faits établis sur les documens les plus authentiques, et sur les rapports officiels, que la combinaison des opérations maritimes était si juste, qu'elle ne laissait à la fortune, en faveur de l'Angleterre, que la seule chance d'une faute aussi grave que celle commise par le commandant de la flotte combinée. Dans toute autre supposition que sa rentrée à *Cadix*, les alliés restaient maîtres de la mer, et les escadres anglaises n'étant plus à temps de se réunir, étaient contraintes de regagner leurs ports, ou de combattre séparément contre des forces très-supérieures. Bonaparte avait raison, quand il exprimait ainsi ses regrets dans sa dépêche du 28 août. « L'escadre de Nelson « fait partie de celle de Calder ; mais Nelson « et son vaisseau amiral n'y sont pas : quelle « chance a manqué à Villeneuve ! Il pou- « vait, en arrivant sur *Brest* par le large,

« jouer aux barres avec l'escadre de Calder,
« et venir tomber sur Cornwallis, ou bien,
« avec ses trente vaisseaux, battre les vingt
« Anglais, et acquérir une prépondérance
« décidée. Voilà cependant ces Anglais dont
« on vante tant les manœuvres et les com-
« binaisons ! »

Le général Lloyd (et c'est une autorité qui ne sera pas récusée), dans son *Mémoire politique et militaire sur l'invasion et la défense de la Grande-Bretagne*, admet la possibilité du débarquement d'une armée de quarante mille hommes si l'ennemi est maître de la mer, et s'il peut assurer sa libre communication avec la côte de France, pour alimenter cette armée aussi long-temps que devra durer l'invasion. Lloyd a raisonné, dans diverses suppositions, selon le but qu'il prête à l'ennemi; il ne conçoit de dessein raisonnable que celui d'opérer dans la partie occidentale du royaume, de s'emparer de l'un des grands ports pour en faire un dépôt, et de s'avancer ensuite de position en position vers la capitale. C'est à cette agression

méthodique qu'il oppose son système défensif dont il développe les principes, en les appliquant aux localités. C'est du grand arsenal de *Brest* qu'il fait partir la flotte et l'armée de débarquement. Il n'avait pas imaginé qu'on pût jamais rassembler, au point le plus rapproché de la côte d'Angleterre, deux mille cinq cents bâtimens, armés de plus de six mille pièces de canon, et y embarquer cent mille hommes, une artillerie formidable et des vivres pour trois mois; et que, sans embarrasser la flotte d'un convoi de six cents bâtimens de transport, on la laisserait agir librement, et n'user de sa supériorité une fois acquise que pour couvrir la courte navigation du trajet de cette énorme flottille. Le projet audacieux, que Lloyd blâme comme insensé, de porter la guerre par les comtés de *Kent* et de *Sussex* au sein de la capitale, était précisément celui de Napoléon; il voulait que sa flotte, comme autrefois celle des Hollandais, entrât dans la Tamise pendant que le gros de son armée marcherait droit à *Londres*. Dans ce projet, non

de conquête, mais de bataille décisive sur le sol ennemi, de ravage et de destruction de tant de richesses; Napoléon n'avait d'autre but que d'humilier l'Angleterre et de dicter la paix et l'affranchissement des mers; et ce but, il a pu l'atteindre.

On a dit que la diversion opérée par la guerre continentale aurait, dans tous les cas, forcé l'empereur Napoléon de renoncer à l'expédition; nous ne le pensons pas. Les relations diplomatiques à cette époque, et les dispositions militaires de l'Autriche et de la Russie, prouvent que s'il eût obtenu, comme il devait s'en flatter, la supériorité de forces navales, il lui restait assez de temps pour ramener sur le continent son armée victorieuse. Le coup porté au cœur de l'Angleterre eût frappé de stupeur tous les cabinets de l'Europe, et aurait vraisemblablement empêché la coalition en tarissant le Pactole des subsides : Pitt ne détourna pas seul l'orage prêt à fondre sur sa patrie; son habileté, sa persévérance ne l'eussent pas conjuré si la fortune n'y avait eu autant de part que sa pré-

voyance; elle passa du camp impérial à la rive opposée.

Pressé par l'imminence du danger, le gouvernement anglais avait redoublé d'efforts et de sacrifices pour déterminer les grandes puissances continentales à se déclarer contre la France; il avait trouvé en Russie des dispositions favorables à ses vues. L'empereur Alexandre s'était déjà lié à la cause de l'Angleterre par un traité signé en son nom par M. de Novosiltzoff, à *Pétersbourg*, le 11 avril 1805. Dans le préambule de cet acte, les parties contractantes considérant que « l'état de « souffrance où se trouvait l'Europe exigeait « un prompt remède, convenaient de se « concerter sur les moyens les plus efficaces « de mettre un terme aux envahissemens « du gouvernement français, sans attendre « qu'ils eussent pris une plus grande exten- « sion : elles s'obligeaient à travailler d'ac- « cord à la formation d'une ligue générale des « états de l'Europe, qui, indépendamment « des secours à fournir par sa majesté Britan- « nique, mettrait en campagne une force

« effective de cinq cent mille hommes, pour « engager ou forcer le gouvernement fran- « çais à rétablir la paix et la balance de l'Eu- « rope ». Les puissances coalisées annonce- raient que leurs efforts avaient pour objet, 1°. l'évacuation du territoire hanovrien et du nord de l'Allemagne; 2°. l'indépendance des républiques de Hollande et de Suisse; 3°. le rétablissement du roi de Sardaigne en Piémont, avec une aussi grande augmenta- tion de territoire que les circonstances pour- raient le permettre; 4°. la sécurité future du royaume de Naples et l'entière évacua- tion de l'Italie, en y comprenant l'île d'*Elbe*; 5°. l'établissement d'un tel ordre de choses en Europe, qu'il pût garantir la sûreté et l'indépendance des différens états, et oppo- ser une solide barrière aux usurpations futures.

Sa majesté Britannique s'engageait à con- tribuer aux efforts communs par l'emploi de toutes ses forces de terre et de mer, à fournir des vaisseaux pour le transport des troupes selon le plan général d'opérations, et, en

outre, à aider les différentes puissances par des subsides proportionnés aux forces respectives qu'elles emploieraient pour soutenir la cause commune.

Enfin, dans le cas où la ligue serait formée, la Russie et l'Angleterre s'engageaient mutuellement à ne faire de paix particulière avec la France, que du consentement de toutes les autres puissances.

Ce traité fut d'abord tenu secret; trois mois s'écoulèrent sans que les instances des cabinets de *Londres* et de *Pétersbourg* pussent déterminer la cour de *Vienne* à déclarer son adhésion. La Suède seule s'étant expliquée ouvertement, et la Prusse persistant invariablement dans son système de neutralité, le parti que prendrait l'Autriche était décisif: cette dernière puissance, qui devait porter les premiers coups et supporter la plus forte part du fardeau, était retenue par de graves considérations. Les plaies de l'Allemagne saignaient encore; les peuples souhaitaient ardemment le maintien de la paix; les princes possessionnés, les états du second

ordre dont on avait si facilement abandonné les intérêts, n'avaient rien à attendre du renouvellement de la guerre; elle n'était désirée que par le parti de la haute aristocratie, qui, d'accord avec les ministres anglais et russes, dominait les conseils de l'empereur; il convenait à la sage lenteur de ce cabinet de se borner à des démonstrations, de profiter des circonstances et de la menace d'une formidable coalition pour obliger le gouvernement français à faire des concessions; enfin, de n'avoir recours aux armes que dans le cas où le but ne pourrait être atteint par la voie des négociations.

La Russie ne voulant et ne pouvant agir hostilement que lorsque la cour de *Vienne* aurait formellement accédé à la coalition, feignit d'entrer dans ses vues, et, pendant qu'elle armait dans tous ses ports sur les deux mers, recrutait ses troupes, organisait une armée sur les frontières de Pologne; elle se présenta, par l'intermédiaire de la cour de *Berlin*, comme puissance médiatrice entre la France et l'Angleterre. Le chambellan

de l'empereur Alexandre, M. de Novosiltzoff, récemment arrivé de *Londres*, fut envoyé à *Berlin* avec de pleins pouvoirs; il eut ordre de profiter de l'intervention offerte par le roi de Prusse, pour demander des passeports au gouvernement français : il n'était toutefois autorisé à les accepter et à se rendre à *Paris* que sous la condition « qu'il « traiterait immédiatement avec le chef du « gouvernement français sans reconnaître « le nouveau titre qu'il s'était donné, et que « Bonaparte assurerait positivement qu'il « était animé du même désir de paix gé- « nérale, qu'il avait paru vouloir manifes- « ter dans sa lettre au roi d'Angleterre. » Napoléon fit sans délai expédier les passeports, en y ajoutant de nouvelles assurances de son désir sincère du rétablissement de la paix entre la France et l'Angleterre, et de l'affermissement de la paix générale; il avait évité de s'expliquer sur la condition de traiter directement avec lui, sans pour cela reconnaître son titre, et l'on devait présumer que cette forme inusitée, dont le cabinet

britannique avait lui-même blâmé l'emploi, n'apporterait aucun retard à l'ouverture de la négociation. M. de Novosiltzoff accepta les passeports qu'il avait demandés; mais de nouveaux ordres de sa cour lui défendirent d'en faire usage. Le motif allégué pour ce contre-ordre et le rappel de ce négociateur, fut l'incorporation du pays de *Gênes* à l'empire français. Avant de quitter *Berlin*, M. de Novosiltzoff remit, le 10 juillet, au ministre d'état baron de Hardenberg, une note dans laquelle la réunion de la république ligurienne était présentée comme une violation des traités les plus solennels. Cette note renfermait cette déclaration positive; « qu'il « était impossible de croire que Bonaparte, « en expédiant les passeports qui étaient « accompagnés des assurances les plus paci- « fiques, eût sérieusement pensé de s'y con- « former, puisque dans le temps qui devait « s'écouler entre l'expédition des passeports « et l'arrivée du négociateur à *Paris*, il hâ- « tait des mesures qui, loin de faciliter le « rétablissement de la paix, étaient de na-

« ture à en détruire le principe. » La remise des passeports de M. de Novosiltzoff ainsi motivée, découvrit l'intime alliance de la Russie avec l'Angleterre. Le gouvernement français répondit à cet acte diplomatique par la publication de réflexions, espèce de manifeste qui ne laissa plus aucun espoir de prévenir l'explosion de la guerre continentale. Quelques passages de cette pièce importante feront mieux connaître que nos propres observations, comment Napoléon repoussait alors les prétentions de la Russie à s'initier dans les affaires de la France. On voit, dans ces virulentes récriminations, sa fierté blessée, et son indignation s'emportant jusqu'aux injures; mais on y reconnaît aussi la fermeté de sa politique, et l'habileté du ministre chargé à cette époque des relations extérieures de l'empire français.

« .... Qu'ont en effet de commun la France « et la Russie? (disait l'auteur de cet article « du journal officiel.) Indépendantes l'une « de l'autre, elles sont respectivement nulles « pour se faire du mal, et toutes puissantes

« pour se faire du bien. Si l'empereur des « Français exerce une grande influence en « Italie, l'empereur de Russie exerce une « influence plus grande encore sur la Porte- « Ottomane et sur la Perse. L'une a une in- « fluence circonscrite qui ne s'étend point « au-delà des discussions relatives à ses limi- « tes, et n'augmente pas sa force d'une ma- « nière majeure; l'autre, au contraire, exerce « son influence sur deux puissances du pre- « mier ordre qui furent long-temps au même « rang politique que la France et la Russie, « et qui dominent sur les Arabies, la mer « Caspienne et la mer Noire. Si le cabinet de « Russie prétend avoir le droit de fixer les « limites où la France doit s'arrêter, il est « sans doute aussi disposé à permettre que « l'empereur des Français lui prescrive les « limites dans lesquelles il doit se renfer- « mer..... On a partagé la Pologne; il a fallu « que la France eût la Belgique et la rive du « Rhin : on s'est emparé de la Crimée, du « Caucase, de l'embouchure du Phase, etc.; « il faut que la France ait un équivalent en

« Europe : l'intérêt de sa propre conservation « l'exige. *Veut-on un congrès général de « l'Europe?* Eh bien ! que chaque puissance « mette à la disposition de ce congrès ce « qu'elle a envahi depuis cinquante ans ; « qu'on rétablisse la Pologne, qu'on rende « *Venise* au sénat, *la Trinité* à l'Espagne, « *Ceylan* à la Hollande, la Crimée à la Porte ; « qu'on renonce au Phase et au Bosphore ; « qu'on restitue le Caucase et la Géorgie ; « qu'on laisse la Perse respirer après tant de « malheurs ; que l'empire des Marattes et de « Mysore soit rétabli, ou ne soit plus l'ex- « clusive propriété de l'Angleterre : la France « alors pourra rentrer dans ses anciennes « limites..... Il est à la mode d'accuser l'am- « bition de la France : si cependant elle avait « voulu conserver ses conquêtes, la moitié « de l'Autriche, les états de *Venise*, le « royaume de Naples, la Suisse, la Hollande, « seraient encore en son pouvoir. Les limites « de la France sont, en réalité, l'Adige et le « Rhin : a-t-elle passé l'Adige? a-t-elle passé « le Rhin? Si elle ne prit pas pour limite la

« Salsa et la Drave, y fut-elle contrainte par « la force des armes? ou fut-elle déterminée « par une noble modération?.... La politique « des puissances du Nord fut toujours d'ex- « citer des guerres dont elles n'avaient rien « à redouter. C'est ainsi que Catherine fit « battre pendant plusieurs années la Prusse « et l'Autriche, en annonçant des secours « qui n'empêchèrent pas les armées fran- « çaises d'arriver aux portes de *Vienne*. C'est « ainsi que le dernier empereur de Russie « perpétua les calamités de la guerre, en « promettant des secours qui n'arrivèrent « qu'au moment où l'Autriche avait obtenu « des succès sans eux, qui se retirèrent aux « premiers revers, et laissèrent, au milieu « d'une campagne, leurs alliées supporter « seuls le fardeau qu'ils avaient promis de « partager. »

Pendant que la Russie, par cette fausse négociation et le rappel de son plénipotentiaire, faisait éclater aux yeux de l'Europe ses intentions hostiles, elle redoublait d'efforts près la cour de *Vienne* pour la décider,

mais celle-ci ne se laissa pas si promptement entraîner : sa partialité, son intelligence avec les ennemis de la France, étaient manifestes, et cependant elle protestait hautement de son désir de maintenir la paix entre les deux empires, et motivait, sous divers prétextes, les préparatifs dont elle ne pouvait plus dissimuler le développement. Déjà le général Chasteler, occupant le Tyrol italien avec un corps de quinze mille hommes, faisait armer les places, rétablir les postes fortifiés, et organisait l'excellente milice de ce pays. Les garnisons de l'état de *Venise* avaient été renforcées par des régimens hongrois. Un grand nombre de paysans travaillaient sans relâche à fermer tous les passages. De semblables dispositions défensives dans l'Autriche supérieure couvraient les mouvemens des troupes, dont les cantonnemens se rapprochaient de plus en plus de la frontière bavaroise. Les mesures de police intérieure à l'égard des voyageurs français correspondaient à cet état de choses. Un membre de l'institut de France, M. Prony, inspec-

teur-général des ponts-et-chaussées, et un officier supérieur italien qui l'accompagnait, furent arrêtés à *Venise* : leurs papiers furent saisis, et leurs personnes mises sous la surveillance d'un officier de police.

L'empereur Napoléon ressentit vivement cette violation du droit des gens, et ne la laissa pas impunie : deux sujets autrichiens furent, par représailles, arrêtés à Paris, et M. de Talleyrand adressa à l'ambassadeur d'Autriche, le comte Philippe de Cobentzel, une note dans laquelle il lui déclarait que « ce « que les sujets autrichiens rencontreraient « en France de facilités ou d'obstacles, serait « fidèlement calculé sur un système de pro- « cédés dont la cour de *Vienne* aurait fixé « la mesure ». Le ministre français saisissait cette occasion de se plaindre de l'établissement d'un cordon de postes sur l'Adige, des mouvemens de troupes et des armemens faits sur tous les points des possessions de la maison d'Autriche; il énumérait les griefs, et terminait sa note par cette déclaration positive :

« S. M. l'empereur des Français veut la paix

« avec S. M. l'empereur d'Allemagne et d'Au-
« triche; mais une paix loyale, évidente, en-
« tière, une paix que des mouvemens de
« troupes, la formation de camps hostiles,
« des insultes faites à ses sujets, et des en-
« traves mises à leur commerce, ne rendent
« pas plus fâcheuse, et pire mille fois que la
« guerre ne le pourrait être; une paix telle en-
« fin que l'empereur, pendant que ses forces
« sont occupées sur l'Océan, ne soit pas obligé,
« par des préparatifs de la maison d'Autriche,
« à croire ce que disent les Anglais, qu'elle
« est entrée dans une coalition, puisque, dans
« tous les temps, une semblable conduite,
« dans des circonstances pareilles, ne serait
« point susceptible d'une autre interpréta-
« tion. »

Quoique cette guerre continentale fût inévitable, puisque les deux grandes puissances militaires, la Russie et l'Autriche, la souhaitaient, et que l'Angleterre en payait les frais, les circonstances particulières dans lesquelles se trouvaient la France et l'Autriche en éloignèrent assez l'explosion pour que l'Angle-

terre, ainsi que nous croyons l'avoir démontré, fût compromise et trop tard secourue. L'empereur Napoléon, qui voulait mener à fin son expédition maritime, ne s'en laissa point détourner par des menaces et de simples démonstrations, tant qu'il lui resta quelque chance de supériorité de forces navales dans la Manche; et comme l'entrée de l'Allemagne inférieure (théâtre de guerre où la diversion si nécessaire aux Anglais eût été plus prompte et plus efficace) se trouvait fermée à l'armée russe par la neutralité de la Prusse, la question de la paix ou de la guerre dépendait des dernières résolutions de l'empereur d'Autriche. Toutes les formes, toutes les déceptions diplomatiques furent employées à *Vienne* et à *Paris* pour prolonger les explications : de l'un et de l'autre côté on ne voulait que gagner du temps pour s'assurer l'avantage d'une formidable agression.

Pour répondre aux récriminations du gouvernement français, la cour de *Vienne*, prenant le rôle que venait d'abandonner la Russie en rappelant M. de Novosiltzoff, se présenta

comme médiatrice, et feignit d'insister près des cours de *Pétersbourg* et des *Tuileries* pour l'ouverture d'une nouvelle négociation : elle fit remettre, le 6 août, à leur ambassadeur à *Vienne*, une déclaration dans le sens le plus pacifique.

« ..... C'est avec bien du regret, disait le « ministre autrichien, que l'empereur vient « d'être informé que la mission de M. de No- « vosiltzoff est arrêtée par les nouveaux chan- « gemens concernant le sort des républiques « de *Gênes* et de *Lucques;* trouvant de son « côté dans ces changemens des motifs d'au- « tant plus urgens de désirer la plus prompte « ouverture des voies de conciliation, et ne « pouvant abandonner l'espoir qu'elle avait « fondé jusqu'ici sur les dispositions modé- « rées annoncées et confirmées solennelle- « ment par le souverain de la France, la cour « de *Vienne* s'empresse d'offrir ses bons offi- « ces, afin que l'attente générale placée dans « les intentions conciliantes de toutes les « puissances intéressées, ne soit pas de nou- « veau frustrée. En conséquence, elle invite

« les cours de *Pétersbourg* et des *Tuileries* à « ce que la négociation qui était sur le point « de s'ouvrir soit renouée immédiatement, « étant prête à concourir par ses soins les plus « zélés à cette fin désirable, etc..... »

Le jour même que cette déclaration paraissait à *Vienne*, M. de Talleyrand adressait au comte Louis de Cobentzel un Mémoire dans lequel il examinait les motifs qui pouvaient porter l'empereur d'Allemagne et d'Autriche à rompre la paix, et les raisons qui devaient l'engager à la maintenir. Ce Mémoire, fort de raisonnement et de style, comme tout ce qu'a produit la plume éloquente de ce ministre, est une des pièces historiques les plus propres à faire discerner les véritables intérêts des deux puissances, et la valeur des griefs qui étaient l'objet ostensible de ces vaines discussions. Le ministre français se plaignait de la manière dont le plénipotentiaire russe, M. de Vintzingerodt, était accueilli à *Vienne* : « Il « n'avait pu, disait-il, y être envoyé que « dans des vues sur la nature desquelles la « mission toute hostile qu'il venait de rem-

« plir à *Berlin*, et les écarts récens de la « Russie, ne permettaient pas de se méprendre..... Sa Majesté, ajoutait-il, ne peut se « persuader encore que la maison d'Autriche « consente à sacrifier aujourd'hui son repos « à des craintes chimériques, ou à des espérances tout au moins incertaines..... « Dans la partie de ses possessions où la maison d'Autriche réunit ses forces, elle ne « peut être attaquée que par la France, et la « France, engagée dans une guerre maritime « où presque tous ses moyens sont employés, « ayant ses forces à trois cents lieues de l'Autriche, campées sur les bords de l'Océan, « a un intérêt bien sensible à rester en paix « avec les puissances du continent, et ne peut « pas même être soupçonnée de vouloir leur « faire la guerre. Pour l'exécution d'un tel « dessein, il faudrait qu'elle levât ses camps, « et qu'elle portât l'immense matériel de son « armée des côtes sur le Rhin et au-delà des « Alpes..... » On verra bientôt qu'à l'heure même où le ministre de Napoléon appuyait son argumentation d'une supposition qu'il

présentait comme invraisemblable et exagérée, l'empereur en faisait la base du nouveau plan de campagne qu'il avait conçu. Citons auparavant encore un passage de ce beau Mémoire que nous regrettons de n'avoir pas joint aux Pièces justificatives de ce volume, déjà peut-être trop nombreuses.

« Allons au fond de la question : l'Autriche « veut-elle prendre les armes dans la vue « d'abaisser le pouvoir de la France? Si c'est « là son dessein, je vous demande, M. le « Comte, d'examiner si une telle entreprise, « dût-elle réussir, serait conforme aux vrais « intérêts de l'Autriche; si elle doit toujours « considérer la France comme une rivale, « parce qu'elle le fut autrefois, parce qu'elle « l'est même aujourd'hui; et si ce n'est pas « d'un côté bien différent que viendront les « dangers qui peuvent menacer et l'Autriche « et l'Europe..... Le jour n'est pas éloigné « peut-être où l'Autriche et la France réunies « auront à combattre non-seulement pour « leur propre indépendance, mais encore « pour la préservation de l'Europe et des

« principes même de la civilisation. Dans « toute guerre entre la Russie et l'Autriche « d'une part, et la France de l'autre, l'Au- « triche, quelque nom qu'elle veuille pren- « dre, sera toujours partie principale; le far- « deau sera tout entier pour elle : abandonnée « peut-être par un allié dont elle a éprouvé « l'inconstance et les caprices, elle restera « exposée aux coups de la fortune. . . . .

« Que demande la France à l'Autriche? Ce « ne sont ni des efforts ni des sacrifices. L'em- « pereur désire le repos du continent; il est « même prêt à faire la paix avec l'Angleterre « quand celle-ci voudra revenir au traité « d'*Amiens*. Mais dans les dispositions pré- « sentes de l'Angleterre, ne pouvant arriver « à la paix que par la guerre maritime, sa « majesté veut pouvoir s'y livrer tout en- « tière : elle demande à l'Autriche de ne « point l'en détourner, et de n'entrer dans « aucun engagement contraire à la paix qui « les unit, etc. . . . . »

La cour de Russie n'adhéra que pour la forme à la proposition de la cour de *Vienne*

de renouveler les négociations de paix. Le comte de Rasumowski, son ambassadeur, répéta, dans une note officielle remise au cabinet autrichien le 31 août, que la conduite du gouvernement français ne laissait aucune espérance d'un résultat satisfaisant; que l'expérience justifiait l'appréhension de voir de nouveaux empiétemens au moment où la négociation serait acceptée, ou pendant son cours; que des dangers plus grands naîtraient, pour l'Europe, d'une démarche qui n'avait pour but que de la sauver. Cette note, évidemment dictée par le ministre anglais, manifestait les intentions de l'empereur de Russie : « Il se trouvait obligé, « dans des circonstances aussi calamiteuses « et difficiles, de venir au secours de ses « alliés, dont la sûreté et même l'existence « étaient éminemment menacées, et de « leur offrir enfin, non une assistance illu- « soire mais réelle, immédiate et efficace. « La Russie ne pouvait plus reprendre le « fil des négociations interrompues qu'en se « mettant en état de secourir ses alliés au

« moment où ils seraient attaqués, et de ga-
« rantir l'Europe d'un bouleversement ulté-
« rieur ». En conséquence, en adhérant à la demande de la cour de *Vienne*, l'empereur de Russie avait pris les déterminations suivantes : 1°. de faire avancer immédiatement deux armées de cinquante mille hommes chacune à travers la Gallicie vers le Danube, dans le but de combiner, avec les négociations de paix, un armement puissant de médiation et d'observation propre à prévenir des empiétemens ultérieurs pendant le travail de la pacification, et à garantir à son issue l'Autriche et les pays avoisinans de toute attaque de la part de la France ; 2°. d'inviter sa majesté royale et apostolique, et d'autres puissances encore, à coopérer de leur côté à cette mesure salutaire, dont le gouvernement français, s'il voulait juger avec impartialité, reconnaîtrait la convenance.

Une seconde déclaration de l'empereur d'Autriche adressée au cabinet des *Tuileries* le 3 septembre, renouvela encore l'offre de sa médiation : celle-ci parut du moins plus

sincère, en ce qu'elle avouait la coalition, et le principe mis en avant par la Russie de la légalité et de la nécessité *d'une médiation armée pour le maintien de l'équilibre et du repos de l'Europe;* principe dont cette formidable puissance, alors instrument passif de la politique de l'Angleterre, a fait depuis la base fondamentale de la sienne. On faisait dire par l'Autriche, dans cette dernière protestation, que pour conserver la paix il fallait que tous les traités fussent observés fidèlement, et que celui qui les violait était le premier agresseur; que le traité de *Lunéville* avait établi l'indépendance des républiques Italienne, Helvétique et Batave; que chaque état doit respecter les droits d'autres états, n'importe leur force ou leur faiblesse, et que le mépris de ce principe oblige en effet les autres états à s'armer et à s'unir pour leur sûreté. . . . . ; que l'empereur d'Autriche s'armait, mais nullement dans un but hostile, et seulement pour la conservation de la paix entre lui et la France, ainsi que de *l'équilibre* et du *repos de l'Europe*. . . . . Au reste, quelle

que pût être l'issue des négociations, et quand même la guerre deviendrait inévitable, on déclarait solennellement que les deux cours d'Autriche et de Russie s'étaient engagées l'une envers l'autre à ne point s'immiscer dans les affaires intérieures de la France, à ne point changer l'état actuel des possessions et relations en Allemagne, et à maintenir l'intégralité de l'empire ottoman; que la Grande-Bretagne avait les mêmes intentions, et voulait apporter les mêmes sentimens modérés au rétablissement de sa paix avec la France.

Enfin les masques tombèrent : le mouvement général de l'infanterie autrichienne sur l'Adige et sur l'Inn, les rassemblemens de cavalerie aux camps de *Raab* et de *Minkendorff*, l'artillerie de campagne attachée aux corps, les régimens des frontières mis sur pied, les levées extraordinaires, ne laissèrent plus aucun doute sur les résolutions de l'Autriche de prendre la principale part dans les opérations de guerre déjà concertées avec l'empereur de Russie, et de mettre à la solde de l'Angleterre tout ce qu'elle avait de forces

disponibles. Quoique cette puissance n'eût point encore formellement adhéré à la coalition, elle était éventuellement intervenue comme partie contractante au traité du 11 avril entre l'empereur Alexandre et le cabinet de *Saint-James*; elle s'était engagée. M. de Stadion avait négocié avec lord Gower à *Saint-Pétersbourg* le subside demandé par l'Autriche. Après beaucoup de difficultés, ce subside avait été réglé à trois millions sterling pour l'année 1805, quatre pour 1806 : un million et demi devait être payé d'avance en argent comptant. L'article 4 de ce traité présupposait que l'armée autrichienne mise en campagne ne serait pas au-dessous de trois cent mille hommes effectifs, et qu'elle marcherait dans les quatre mois à partir du traité du 11 avril. Ce terme était près d'expirer, lorsque le comte de Stadion signa le 9 août, à *Pétersbourg*, le traité de coalition. Le cabinet britannique stipula, comme l'avaient fait autrefois les Hollandais dans la guerre de la succession, qu'il aurait des agens auprès des commandans en chef des différentes armées,

condition aussi humiliante pour la puissance qui s'y soumet, qu'importune, si même elle ne devient funeste aux généraux commandant ses armées.

L'empereur Napoléon qui, bien informé des engagemens secrets de l'Autriche depuis le traité du 11 avril, ne s'était prêté à ce systême de temporisation que parce qu'il entrait dans ses vues, ne se laissa pas surprendre; il rejeta la médiation illusoire offerte par la cour de *Vienne;* il déclara qu'il ne traiterait point avec la Russie, qu'il n'avait aucun intérêt à démêler, aucun grief à discuter avec cette puissance auxiliaire de l'Angleterre, et somma la cour de *Vienne* de retirer ses troupes des frontières qu'il ne menaçait par aucunes dispositions hostiles, ou d'avouer une injuste mais franche aggression. Dès qu'il eut acquis la certitude de l'entrée de la flotte combinée dans le port de *Cadix,* il jugea que l'expédition contre l'Angleterre devenait presque impossible, et cependant il n'y renonça pas entièrement. Voici dans quels termes il consultait, le 22 août, son

ministre de la marine. (*Voyez* la Correspondance, aux Pièces justificatives.)

« Dans la situation des choses, si l'amiral « Villeneuve reste à *Cadix*, que faut-il faire? « Élevez-vous à la hauteur des circonstances « et de la situation où se trouvent la France « et l'Angleterre; ne m'écrivez plus de lettres « comme celle que vous m'avez écrite; cela « ne signifie rien. Pour moi, je n'ai qu'un « besoin, c'est celui de réussir. »

On voit qu'à cette époque Napoléon se flattait encore que l'amiral Villeneuve, après avoir réuni l'escadre de *Carthagène* à la flotte combinée, reprendrait la mer avec quarante-trois vaisseaux de ligne, et que s'il rencontrait l'escadre de Lallemand, il pourrait présenter devant *Brest* une masse de cinquante vaisseaux, débloquer Gantheaume, entrer dans la Manche avec soixante-huit vaisseaux, et couvrir l'appareillage et le trajet de la flottille. L'amiral Collingwood, qui croisait dans les eaux de *Cadix* avec onze vaisseaux, aurait sans doute passé le détroit, et se serait réfugié sous le canon de *Gibral-*

tar; lord Cornwallis, ralliant une seconde fois l'escadre de Cochrane, ne pouvait ni empêcher que *Brest* fût débloqué, ni opposer plus de quarante vaisseaux à cette immense réunion de forces. Quelle combinaison que celle qui, malgré tant de chances contraires, et des fautes si graves, laissait encore la possibilité d'une telle entreprise! Peut-on dire que ce ne fut qu'un vain simulacre?

Peu de jours s'écoulèrent dans cette dernière attente; Napoléon les employa à préparer et à diriger toutes ses ressources, tous ses efforts vers la guerre continentale; son premier soin fut d'accroître par tous les moyens la force numérique de l'armée. Un décret rendu au camp impérial, le 26 août, mit en activité non-seulement les trente mille conscrits, qui en vertu de la loi devaient être levés pour compléter l'armée sur le pied de son organisation, mais encore les trente mille de la réserve destinés à porter l'armée au pied de guerre. Ce recrutement, accordé par le corps législatif dans sa der-

nière session, laissait en outre en entier à la disposition du gouvernement quatre-vingt mille conscrits pour l'année 1806, déjà destinés à l'armée par un sénatus-consulte. Les départemens du Piémont, ceux nouvellement formés de l'état de *Gênes* et des duchés de *Parme* et de *Plaisance*, fournirent divers contingens. De semblables levées furent ordonnées dans le royaume d'Italie; le cri de guerre retentit sur tout le territoire de l'empire, et réveilla dans le cœur des Français le désir de franchir le Rhin et l'Adige, au lieu du bras de mer devant lequel, depuis deux ans, leur courage était comme enchaîné : une foule de sous-officiers et de soldats qui avaient obtenu leur congé à l'époque de la paix d'*Amiens*, s'empressèrent de rentrer dans la carrière; ces braves joignirent leurs anciens corps. Le ministre de l'intérieur, M. de Champagny, invita tous les préfets à former, sous le titre de compagnies d'honneur, des corps de volontaires armés, habillés, équipés et montés à leurs frais. Ils devaient être choisis parmi les jeunes gens

qui, dans les villes que l'empereur avait visitées, s'étaient régulièrement formés en gardes d'honneur. Napoléon, très-sensible à ce témoignage de faveur publique de la part de la classe la plus riche et la plus industrieuse, ne perdit jamais de vue l'idée d'en former une cavalerie d'élite, et de l'attacher à sa personne. On trouve dans cette circulaire de M. de Champagny le germe de la création de cette espèce de gendarmerie. Le clergé rivalisa avec les autorités civiles pour enflammer le courage de la jeunesse; les archevêques et les évêques, en ordonnant des prières pour le succès des armes de l'empereur, publièrent des mandemens pleins d'invitations guerrières, tous dictés par le même esprit. Dans de telles circonstances, le zèle des pontifes pour la cause nationale les accrédite auprès du peuple, et sert bien la religion en la faisant servir à la défense de la patrie.

En même temps que Napoléon s'assurait, en donnant cette forte impulsion, de ne point manquer de soldats, il concevait, arrêtait, improvisait le plan de campagne tel

qu'il fut ensuite littéralement exécuté. Si nous le tracions d'avance, comme il le fit lui-même, nous craindrions de refroidir l'intérêt par d'inévitables répétitions, lorsque nous aurons à en développer l'exécution dans les Chapitres suivans; mais nous croyons à ce sujet devoir consigner ici, à sa véritable place, un fait historique récemment publié par M. Charles Dupin dans son grand et bel ouvrage (*De la Force navale de l'Angleterre*, tome 1er, Liv. VI, Chap. 1er, page 244). Quoique ce fait nous ait été attesté à nous-mêmes par notre honorable ami et compagnon d'armes, le comte Daru, nous ne saurions mieux l'exprimer qu'en transcrivant la note de M. Charles Dupin.

« A l'époque où j'écrivais ce passage (c'est celui où l'auteur développe son opinion, que nous partageons, qu'il fallait qu'avant tout la flotte combinée s'emparât de la Manche), « j'ignorais un fait bien remar-« quable, et qui mérite de prendre place « dans l'histoire; j'en dois la connaissance à « M. le comte Daru, dont nous avons déjà « cité la savante *Histoire de Venise*. En 1805,

« M. Daru était à *Boulogne*, remplissant les « fonctions d'intendant-général de l'armée. « Un matin, l'empereur le fait appeler dans « son cabinet; Daru le trouve transporté de « colère, parcourant à grands pas son appar- « tement, et ne rompant un morne silence « que par des exclamations brusques et cour- « tes.... Quelle marine! quel amiral! quels « sacrifices perdus.... Mon espoir est déçu. « Ce Villeneuve! au lieu d'être dans la « Manche, il vient d'entrer au *Ferrol!* C'en « est fait! il y sera bloqué.... Daru, mettez- « vous là, écoutez et écrivez.—L'empereur « avait reçu de grand matin la nouvelle de « l'arrivée de Villeneuve dans un port d'Es- « pagne; il avait vu sur-le-champ l'expédi- « tion d'Angleterre avortée, les immenses « dépenses de la flotte et de la flottille per- « dues pour long-temps, pour toujours peut- « être! Alors, dans l'emportement d'une « fureur qui ne permet pas même aux autres « hommes de conserver leur jugement, il « avait pris l'une des résolutions les plus « hardies, et tracé l'un des plans de campa-

« gne les plus admirables qu'aucun conqué-
« rant ait pu concevoir à loisir et de sang-
« froid. Sans hésiter, sans s'arrêter, il dicta
« en entier le plan de la campagne d'*Aus-*
« *terlitz*, le départ de tous les corps d'armée
« depuis le Hanovre et la Hollande jusqu'aux
« confins de l'ouest et du sud de la France :
« l'ordre des marches, leur durée, les lieux
« de convergence et de réunion des colonnes,
« les surprises et les attaques de vive force,
« les mouvemens divers de l'ennemi, tout
« fut prévu : la victoire assurée dans toutes
« les hypothèses. Telles étaient la justesse et
« la vaste prévoyance de ce plan, que, sur
« une ligne de départ de deux cents lieues,
« des lignes d'opération de trois cents lieues
« de longueur furent suivies d'après les in-
« dications primitives, jour par jour, et lieu
« par lieu, jusqu'à *Munich*. Au-delà de cette
« capitale, les époques seules éprouvèrent
« quelque altération ; mais les lieux furent
« atteints, et l'ensemble du plan fut cou-
« ronné d'un succès complet. Tel était donc
« le talent militaire de cet homme, aussi

« redoutable à ses ennemis par la puissance « de son génie, qu'à ses concitoyens par la « force de son despotisme. »

Nous n'ajouterons rien à un si grave témoignage, puisque cette anecdote retrace avec la même vérité la caractère de Napoléon, sa situation politique, et sa grande résolution. L'exécution suivit de près. Les premières intentions dictées par l'empereur au maréchal Berthier, major-général et ministre de la guerre, furent expédiées le 23 août aux généraux en chef des trois corps d'armée les plus éloignés du nouveau théâtre de la guerre; savoir, au général Marmont, commandant l'armée de Hollande; au maréchal Bernadotte, commandant l'armée en Hanovre. Nous allons puiser dans ces instructions et dans les différens ordres adressés aux généraux en chef, et expédiés du camp impérial de *Boulogne*, du 23 août au 1er septembre, les principales dispositions qui précédèrent l'ouverture de la campagne. Nous citerons, comme nous l'avons fait jusqu'ici, les passages des correspondances officielles

qui renferment le plus substantiellement ces dispositions et leur corrélation avec l'ensemble du plan; mais nos lecteurs trouveront à la suite de ce volume des copies fidèles de ces pièces authentiques. Nous transcrirons d'abord presque en entier celle adressée au général Marmont, parce que cette première dépêche donne pour ainsi dire la clef du mouvement général.

« Je vous préviens, général, que l'escadre « de l'empereur est partie du *Ferrol* le 26 « thermidor (14 août) avec l'escadre espa- « gnole : si ces escadres combinées arrivent « dans la Manche, l'empereur fait de suite « l'expédition d'Angleterre; mais si par des « circonstances de vents contraires, ou en- « fin, par le peu d'audace de nos amiraux, « elles ne peuvent se rendre dans la Manche, « l'empereur et roi ajournera l'expédition à « une autre année, parce qu'elle n'est plus « possible. Mais je dois vous prévenir que, « dans la situation actuelle où s'est placée « l'Europe, l'empereur sera obligé de dis- « soudre les rassemblemens que l'Autriche

« fait dans le *Tyrol* avant de tenter l'expé-
« dition en Angleterre. Dans ce cas, l'inten-
« tion de sa majesté est que vingt-quatre
« heures après que vous en aurez reçu un
« nouvel ordre de moi, vous puissiez débar-
« quer, et que, sous le prétexte de vous
« mettre en marche pour prendre vos can-
« tonnemens, vous gagniez plusieurs jours
« de marche sans qu'on sache ce que vous
« voudrez faire; mais, dans le fait, vous
« devez gagner *Mayence*..... Sa majesté
« désire que votre corps reste fort de vingt
« mille hommes; que vous emmeniez avec
« vous le plus d'attelages qu'il vous sera pos-
« sible..... Je vous recommande sur tout
« cela le secret le plus impénétrable; car si
« le cas arrive, l'empereur veut se trouver
« dans le cœur de l'Allemagne avec trois cent
« mille hommes, sans qu'on s'en doute. »

Le maréchal Bernadotte recevait en même temps l'ordre de réunir à *Goettingen* un corps de dix mille hommes avec vingt-quatre pièces d'artillerie de campagne doublement approvisionnées et attelées; de ne pas démasquer

son mouvement, et de se tenir prêt à se porter où il serait nécessaire. De nouveaux ordres expédiés le 28 août lui prescrivirent de commencer son mouvement le 3 septembre, pour que les dix mille hommes fussent réunis à *Goettingen* le 7; de n'occuper dans le Hanovre que la place forte de *Hameln*, et de suivre avec le reste de ses troupes pour se porter à *Würtzbourg*, traversant en bon ordre, et sans causer de dommages, les pays neutres de Saxe et de Cassel. « Le Hanovre, « disait le major-général dans sa dépêche, « est garanti par la Prusse; l'intention de sa « majesté est de réunir toutes ses troupes « du Hanovre, de la Hollande, et celles dis- « ponibles de l'armée des côtes et de l'inté- « rieur de la France, pour entrer dans le « cœur de l'Allemagne, si l'Autriche persiste « dans ses projets hostiles..... L'empereur « ne veut pas vous laisser ignorer qu'il y a « une négociation avec la Prusse pour une « occupation provisoire du Hanovre, et qu'il « est nécessaire par la réunion d'un corps à « Hanovre même, par votre retour (momen-

« tané) et par vos dispositions pour y passer « personnellement l'hiver, de donner le « change à cette puissance pour qu'elle ne « comprenne pas combien, en réalité, l'em- « pereur est pressé de réunir toutes ses « troupes..... »

Le mouvement du corps d'armée du général Marmont fut ordonné pour le même jour 7 septembre, pour se rendre à *Mayence :* la précision de cet ordre et la manière arbitraire dont Napoléon disposait des ressources de la Hollande, sont également remarquables.... « Vous débarquerez immédiatement « après l'arrivée de mon courrier.... Vous « commencerez votre mouvement.... Indé- « pendamment de votre régiment de chas- « seurs et de celui de hussards, vous emmè- « nerez avec vous le plus de cavalerie batave « que vous pourrez..... Vous emmènerez « également le plus d'artillerie qu'il vous sera « possible, soit française, soit batave, bien « attelée : vous enlèverez à cet effet tous les « attelages bataves.... Vous organiserez votre « corps d'armée pour la guerre d'Allemagne.

« Vous avez vingt jours de marche.... Il est « très-nécessaire que le 27 septembre votre « corps d'armée soit tout réuni en Allemagne, « et puisse entrer en campagne..... Vous « marcherez par divisions, etc.... Ceci n'est « au surplus qu'un mouvement de peu de « temps. Il y a lieu de croire que nous serons « bientôt débarrassés de la maison d'Autri- « che, et nous reviendrons sur l'Océan. Il « faut donc que l'escadre reste dans le même « état après en avoir débarqué ce qui peut « vous être nécessaire. »

Nous réservons, pour en présenter l'ensemble dans le Chapitre suivant, le mouvement de toute l'armée des côtes de la Manche vers le Rhin, après la levée des camps d'*Ambleteuse*, de *Boulogne* et de *Montreuil*; les dispositions arrêtées par Napoléon pour l'organisation de l'armée d'Italie sous les ordres du maréchal Masséna, et les instructions adressées au lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, commandant le corps d'armée d'occupation dans le royaume de Naples.

Après avoir combiné toutes les marches,

arrêté toutes les dispositions militaires et administratives nécessaires pour conduire la guerre sur cet immense théâtre, Napoléon quitta son quartier-général de *Boulogne* le 1er septembre; il donna, dans les termes suivans, ses derniers ordres au ministre de la marine:

« Je pars dans une heure pour *Paris;* je « désire que vous vous arrêtiez toute la jour- « née de demain à *Boulogne,* et que vous y « donniez les ordres nécessaires pour le pla- « cement de la flottille. Vous passerez en « revue tous les équipages dans leur forma- « tion de bataillons de terre; vous les ferez « armer de fusils; vous ferez venir chez vous « tous les officiers de la marine, pour leur « faire sentir l'importance de défendre la « flottille et le territoire..... Vous laisserez « une instruction très-détaillée au contre- « amiral Lacrosse, sur le zèle duquel je « compte pour seconder les généraux de terre « et du génie; vous lui recommanderez de « faire sortir une division de canonnières « dès que le temps le permettra. »

Ainsi finit cette grande entreprise, éternel

sujet de controverse politique et militaire entre les deux premières nations du monde, malheureusement mais nécessairement rivales. La fierté anglaise a toujours considéré comme une fable et comme un vain épouvantail la résolution de jeter sur le territoire de la Grande-Bretagne des forces assez considérables pour opérer avec succès une véritable invasion ; nous croyons avoir fourni des preuves suffisantes de la possibilité de cette expédition : Napoléon a d'ailleurs développé lui-même son plan, et fait connaître sa véritable intention de l'exécuter. Le Mémoire qu'il dicta avant de s'éloigner de *Boulogne* ne laisse aucun doute à cet égard : nous pourrions le placer ici pour servir de conclusion à cette partie de la campagne de 1805. Ce Mémoire (monument historique des plus importans, et qui termine la première partie du recueil des Pièces justificatives de ce 12e volume) est simplement intitulé : *Notes sur la flottille de Boulogne*. Il semble qu'il ait été destiné à servir de canevas pour un travail plus considérable ; il est divisé en quatre Chapitres, et par arti-

cles; et, dans chacun de ces chapitres, l'auteur, Napoléon, examine et traite sommairement, et avec la plus parfaite lucidité, les questions ci-après : Chapitre Ier : *Quel a été mon but dans la création de la flottille de Boulogne?* Chapitre II : *Que convient-il de faire aujourd'hui de la flottille de Boulogne?* Chap. III : *Avantages de ce plan.* Chap. IV : *Que coûteront ces avantages?* Nous invitons nos lecteurs à vouloir bien lire ce précieux document ayant de passer au Chapitre suivant.

CHAPITRE V.

Organisation des armées françaises d'Allemagne et d'Italie. — Formation de deux armées russes et de trois armées autrichiennes. — Marche de la grande armée de Boulogne *aux rives du Rhin. — Nouvelles dispositions de Napoléon pour la guerre maritime. — Ses instructions au maréchal Massena et au général Gouvion-Saint-Cyr. — Divers actes diplomatiques. — Inutile intervention du corps germanique. — Neutralité armée de la Prusse. — Neutralité armée du roi de Naples et de la Suisse. — Concentration de l'armée française d'Italie.*

Enfin, l'habile ministre qui dirigeait le cabinet britannique l'avait emporté sur l'ambitieuse politique de Napoléon : il avait su dissiper par degrés la terreur dont les victoires des Français avaient frappé tous les

gouvernemens; l'or de l'Angleterre, plus puissant que le souvenir des récentes défaites, avait aplani les obstacles; cet or ne pouvait sans doute être plus utilement employé pour le salut du pays, ni plus fructueusement pour relever le commerce paralysé par l'imminence d'une invasion. M. Pitt avait conduit cette grande affaire avec autant de vigueur que de prudence, et l'on doit reconnaître la main du maître dans la conception du plan de guerre qu'il avait tracé : il était assez vraisemblable que l'influence de la Russie, qui avait déterminé le cabinet de *Vienne*, entraînerait tôt ou tard celui de *Berlin* dans la coalition; et dans ce cas, Napoléon, attaqué en même temps par de formidables armées sur toute la ligne du Rhin, eût été réduit à une défensive absolue; la campagne devait s'ouvrir sur le territoire de l'empire français, qui supporterait seul les frais et les calamités de la guerre. Le débarquement d'une armée anglaise aux bouches de l'Escaut devait opérer une puissante diversion, et faciliter les opérations de l'ar-

mée austro-russe sur le Haut-Rhin. L'éloignement où se trouvait Napoléon avec la meilleure partie de ses forces concentrées à *Boulogne*, ou disséminées à de grandes distances ; la nécessité où il était d'accourir pour protéger ses frontières de l'est, et de laisser en Hollande et dans le Hanovre les corps d'armée et les garnisons indispensables pour leur défense, ne permettaient pas de douter qu'il ne fût partout prévenu ; du moins il devait paraître certain qu'il ne pourrait à temps et à la fois, dans le Nord, en Allemagne et en Italie, rassembler des forces égales à celles des alliés, quand même la Prusse, gardant la neutralité, se bornerait à une passive observation.

Tel était le plan dont Napoléon sentit si bien la force et le danger, qu'il ne balança pas un instant à ne former qu'une seule masse de toutes ses forces disponibles en-deçà des Alpes, pour les jeter, comme il le dit lui-même, au cœur de l'Allemagne, et rompre cette vaste combinaison.

Le jour même (23 août) où, après avoir

fait embarquer et débarquer toutes les troupes des trois corps d'armée, il donna l'ordre de la levée des camps de *Boulogne*, d'*Ambleteuse* et de *Saint-Valeri*, il arrêta l'organisation de la grande armée française en huit corps d'armée; sur ce nombre, sept devaient agir en Allemagne : l'armée d'Italie, sous le commandement du maréchal Masséna, formait le huitième corps. Nos lecteurs trouveront, dans la seconde partie des Pièces justificatives de ce volume, des résumés d'états de situation suffisans pour faire connaître la composition et la force de chacun de ces corps d'armée à l'époque de la levée des camps : nous nous bornons ici à rappeler leur organisation par divisions :

Premier corps, commandé par le maréchal Bernadotte; chef d'état-major, le général Léopold Berthier.

Deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Drouet, Riveaux.

Une division de cavalerie, commandée par le général Kellermann.

Deuxième corps, commandé par le général de divi-

sion Marmont; chef d'état-major, le général Vignolles.

Trois divisions d'infanterie, commandées par les généraux Boudet, Grouchy, Dumonceau.

Une division de cavalerie légère, commandée par le général Lacoste.

Troisième corps, commandé par le maréchal Davoust; chef d'état-major, le général d'Aultanne.

Trois divisions d'infanterie, commandées par les généraux Bisson, Friant, Gudin.

Une division de cavalerie légère, commandée par le général Vialanes.

Quatrième corps, commandé par le maréchal Soult; chef d'état-major, le général Salligny.

Quatre divisions d'infanterie, commandées par les généraux Saint-Hilaire, Vandamme, Legrand, Suchet.

Une division de cavalerie légère, commandée par le général Margaron.

Cinquième corps, commandé par le maréchal Lannes; chef d'état-major, le général Compans.

Une division de grenadiers, commandée par le général Oudinot.

Une division d'infanterie, commandée par le général Gazan.

Une division de cavalerie légère, commandée par le général Treilhard.

Sixième corps, commandé par le maréchal Ney; chef d'état-major, le général Dutaillis.

Trois divisions d'infanterie, commandées par les généraux Dupont, Loison, Mather.

Une division de cavalerie légère, commandée par le général Tilly.

Septième corps, commandé par le maréchal Augereau; chef d'état-major, le général Donzelot.

Deux divisions d'infanterie, commandées par les généraux Desjardins, Maurice Matthieu.

Réserve de cavalerie, commandée par le prince Murat; chef d'état-major, le général Belliard.

Six divisions de cavalerie, dont deux de grosse cavalerie et quatre de dragons, commandées par les généraux Nansouty, d'Hautpoul, Klein, Walther, Beaumont, Bourcier.

Une division de dragons à pied, commandée par le général Baraguey-d'Hilliers.

On voit, par la récapitulation des états d'effectif, que l'armée française d'Allemagne était forte

	hommes.
de.....	196,471
Celle d'Italie de.....	34,674
(et devait être portée à 50,000).	
Le corps détaché sous le commandement du général Gouvion-St-Cyr, dans le royaume de Naples, était de.....	15,000
(et devait être porté à 20,000).	
Les troupes auxiliaires électorales étaient comptées pour.....	23,815

Ainsi, la totalité des forces françaises destinées à soutenir la guerre continentale, était, à l'époque du 10 septembre 1805:

Grande-armée d'Allemagne, pour les sept corps, la réserve de cavalerie et les parcs.....	190,206	269,960
Garde impériale.....	6,265	
Armée d'Italie (huitième corps.)	34,674	
Corps détaché dans le royaume de Naples.....	15,000	
Troupes électorales.....	23,815	

Les alliés s'étaient assurés de la supériorité de forces. L'armée autrichienne, rassemblée dans la Haute-Autriche sous les ordres de l'archiduc Ferdinand, était de quatre-

vingt-dix mille hommes. Elle était soutenue par une première armée russe, commandée par le général Kutuzow, forte de cinquante-six mille hommes. La seconde armée russe, à la tête de laquelle marchait l'empereur Alexandre, était de soixante mille hommes. Une réserve de trente mille hommes, sous le commandement de l'empereur François II, devant se joindre à ces trois armées, portait à deux cent trente-six mille hommes l'armée qui devait opérer sur le Rhin.

L'armée autrichienne d'Italie, sous les ordres de M. l'archiduc Charles, était forte de cinquante-cinq mille hommes.

Le corps détaché dans le Tyrol était de trente mille hommes sous le commandement en chef de l'archiduc Jean.

Indépendamment de ces armées, un corps de troupes russes, sous les ordres du comte de Tolstoy, devait se joindre à celui que le roi de Suède avait rassemblé dans la Poméranie suédoise, et se combiner avec une armée anglaise. On évaluait ce corps à trente mille hommes.

La totalité des forces de la coalition était donc d'environ,

	hommes.
En Allemagne	236,000
En Italie	55,000
En Tyrol	30,000
Dans les îles Ioniennes	12,000
En Poméranie	30,000
	362,000

Ce que nous avons dit précédemment, tant sur l'organisation des états-majors particuliers des corps d'armée français et des divisions dont ils se composaient, que sur celle du grand état-major impérial, nous dispense d'entrer à cet égard dans de nouveaux développemens. Nous dirons seulement que cet état-major central, réuni auprès du major général, fut cette fois organisé d'une manière plus complète et plus appropriée à la diversité de ses attributions. Deux aides-majors généraux furent principalement employés sous les ordres du major-général : l'un, avec le titre de chef de l'état-major-général, était chargé de centraliser tous les rapports, de diriger et de surveiller, par l'intermédiaire

des chefs d'état-major des corps d'armée, tous les détails du service; l'autre, avec le titre de maréchal-général-des-logis, fut chargé des reconnaissances, de l'ouverture des marches, et de tout ce qui était relatif aux mouvemens. Le premier de ces emplois fut confié au général Andréossi; le second au général Matthieu Dumas. La correspondance directe avec les maréchaux et généraux commandant en chef les corps d'armée, était réservée au major-général; il prenait seul les ordres de l'empereur. La garde impériale, qui formait une réserve séparée, sous le commandement du maréchal Bessières, comme colonel-général de service, avait son état-major particulier, et recevait des ordres directs. Le service administratif était organisé d'une manière semblable dans les corps d'armée et de réserve, et centralisé entre les mains de l'intendant-général, le conseiller-d'état et ancien ministre de la guerre Petiet. M. Daru lui avait été adjoint, et exerçait concurremment avec lui cette importante fonction.

La simplicité et la clarté de cette organisation rendait la transmission des ordres prompte et facile, et laissait aux généraux en chef toute la latitude nécessaire pour leur exécution, comme au chef suprême toute la liberté de sa pensée. Les détails trop fréquemment appelés au centre d'action ne servent le plus souvent qu'à produire une confusion nuisible; Bonaparte ne s'en occupait que rarement, et s'il affectait quelquefois d'y descendre minutieusement, c'était pour réveiller la vigilance, et tenir l'attention également tendue à tous les degrés de la hiérarchie. Il exigeait, avec rigueur et continuellement, des états de situation du personnel et du matériel : il en avait toujours les résultats sous les yeux, et bien plus sûrement dans son étonnante mémoire.

L'organisation des corps d'armée et des divisions françaises n'avait encore été qu'imparfaitement imitée dans les armées russe et autrichienne : la formation de leurs troupes différant entre elles comme les nations diverses dont elles sont composées, n'admet

point cette parfaite homogénéité d'élémens qui est le principal avantage de ce système. L'archiduc Charles l'avait introduit dans son armée pendant sa dernière campagne en Allemagne, autant que les circonstances et la force des habitudes le lui avaient permis; il avait surtout perfectionné le service des états-majors, en y appelant les officiers les plus instruits et les plus actifs, détachés momentanément de leurs corps, selon l'excellente institution des états-majors prussiens. Ce serait peut-être le lieu propre à développer ces réflexions sur l'organisation des armées; mais utiles, sans doute, pour expliquer le mécanisme de ces vastes machines à ceux qui ne les ont pas vues en mouvement, elles nous entraîneraient trop loin de notre sujet.

Pendant que le premier et le deuxième corps de la grande armée française (celui du maréchal Bernadotte partant de *Gottingue*, et celui du général Marmont partant d'*Utrecht*) se dirigeaient, le premier sur *Würtzbourg*, et le dernier sur *Mayence*, les trois corps

rassemblés à *Boulogne* traversaient à marches forcées le nord de la France pour se rendre sur la rive gauche du Rhin : ces corps marchaient par divisions et par trois routes différentes, en aussi bon ordre que s'ils eussent dû rencontrer l'ennemi; les têtes de colonnes à même hauteur, les deux ailes se trouvant inverties. Le corps du centre (quatrième) sous les ordres du maréchal Soult, se dirigeait sur *Strasbourg;* celui de droite (troisième) sous les ordres du maréchal Davoust, sur *Haguenau;* ceux de gauche (cinquième et sixième) sous les ordres du maréchal Lannes et du maréchal Ney, sur *Schelestadt.* La garde impériale partant de *Paris* prit la route directe de *Strasbourg.* Les réserves de cavalerie suivirent diverses routes pour aller prendre des cantonnemens dans la plaine de la Basse-Alsace (département du Bas-Rhin), entre les Vosges et le fleuve.

Napoléon, de retour à *Paris* le 4 septembre, après avoir réglé les marches des colonnes et fixé les points de réunion, s'occupa des autres dispositions militaires, politiques

et administratives que nécessitait sa prochaine absence. Il porta d'abord son attention sur la situation de sa marine : l'expédition contre l'Angleterre étant indéfiniment différée, l'armement des flottilles et leur conservation n'étaient plus que des objets de dépenses superflues; on se hâta de les réduire par le désarmement de la plus grande partie des bâtimens de guerre et celui de la totalité des transports. Tout ce qui put être recueilli et abrité dans le port de *Boulogne* sans se nuire par l'encombrement, y fut provisoirement conservé; le reste fut disséminé dans les ports de la Manche. Les Anglais, satisfaits de cette dislocation, ne songèrent point à l'empêcher. Un objet plus important, la flotte combinée rassemblée à *Cadix*, fixait l'attention du gouvernement britannique; il ne pouvait, à cause de la dispersion de ses escadres, rassembler dans ces parages une force équivalente à celle des alliés. Après le rappel de l'amiral Calder, lord Nelson, réuni à l'amiral Collingwood, n'avait sous son pavillon que vingt

vaisseaux de ligne. L'amirauté se hâtait de le renforcer, soit par des vaisseaux devenus superflus à la station du canal, soit par de nouveaux armemens; mais on n'osait diminuer l'escadre de lord Cornwallis. Cet amiral continuait de tenir bloquée dans le port de *Brest* celle de l'amiral Gantheaume. Si celui-ci eût pu sortir et rallier les cinq vaisseaux du contre-amiral Lallemand, il aurait, avec vingt-six vaisseaux, forcé lord Cornwallis, qui n'en avait plus que seize, à abandonner sa croisière; et les riches flottes marchandes attendues dans les ports anglais auraient été vraisemblablement interceptées.

C'est par l'examen de ces diverses combinaisons qu'on peut juger de l'étendue et de la justesse des dispositions qu'avait faites Napoléon pour s'assurer la supériorité maritime dans le cours de cette campagne. Il avait su profiter de l'obstination de l'amirauté anglaise à maintenir ce système de blocus universel que le célèbre amiral Nelson avait constamment blâmé, et qu'il considérait comme destructif de la marine.

Le plan étant avorté quant aux opérations projetées dans l'Océan, Napoléon voulait du moins se servir de la flotte de *Cadix* pour se rendre maître de la navigation de la Méditerranée. L'escadre espagnole, restée inactive à *Carthagène*, devait se joindre aux trente-cinq vaisseaux réunis à *Cadix*: cette flotte combinée, au nombre de quarante vaisseaux, devait passer le détroit, paraître au golfe de *Naples* pour y enlever un vaisseau anglais et une frégate russe qui s'y trouvaient; débarquer ensuite les troupes qu'elle avait à bord pour qu'elles se joignissent à celles du général Gouvion-Saint-Cyr; intercepter les convois destinés pour *Malte*, et rentrer ensuite à *Toulon* pour se réparer et se ravitailler. Ces ordres, comme on le voit par une lettre datée de *Saint-Cloud*, 28 fructidor an XIII (15 septembre 1805), furent expédiés à Villeneuve; mais cet amiral ayant jugé la jonction avec l'escadre de *Carthagène* trop dangereuse, Napoléon, dont il avait perdu la confiance, donna au ministre de la marine l'ordre de faire

partir l'amiral Rosilly pour le remplacer, et de rappeler l'amiral Villeneuve en France pour rendre compte de sa conduite. « Si l'amiral « Rosilly trouve encore la flotte combinée « à *Cadix*, il en prendra le commandement; « s'il ne la trouve plus, le cas ne sera pas « prévu, il devra revenir et se rendre à « *Toulon* pour y prendre le commande- « ment. » Cet ordre est remarquable à cause du parti que prit l'amiral disgracié et des événemens qui s'ensuivirent.

Quoique persuadé, ainsi qu'il le disait lui-même dans cette dépêche, « que l'exis- « tence d'une flotte si considérable à *Toulon* « aurait des résultats incalculables, et que « c'était le parti le plus utile qu'on en « pût tirer dans ces circonstances, » l'empereur joignait à ces dispositions un projet de dislocation éventuelle de ses forces navales pour les employer à diverses croisières; il insistait sur celle de *Sainte-Hélène*, comme la principale, et celle qui pouvait causer le plus de dommages à l'ennemi; il voulait qu'on y employât un amiral

avec neuf bons vaisseaux, et quatre ou cinq frégates; que cette escadre, après avoir croisé alternativement sur le cap et sur *Sainte-Hélène*, se ralliât à *la Martinique* et à *la Guadeloupe* pour y faire des vivres, et retournât quatre mois après à *Sainte-Hélène*. « Vous ferez, disait-il, un grand tort à l'en« nemi qui ne peut pas le prévoir, et le ré« sultat sera de former de bons officiers et des « matelots. » Il avait toujours envié aux Anglais la possession de ce rocher; il voulait les y surprendre et l'enlever. Son plus jeune frère, Jérôme, devait commander un des vaisseaux de cette expédition....la possession de *Sainte-Hélène!*

« Quant à l'escadre de *Cadix*, ajoutait-il « dans ces mêmes instructions, si elle réussit « à venir à *Toulon*, je l'augmenterai des « vaisseaux construits à *Gênes* et à *Toulon*; « si elle n'y vient pas, je me déciderai à la « disséminer en croisières : tous points sont « bons; si près d'Europe, il faut qu'elles ne « séjournent pas, qu'elles ne fassent que « courir, etc. » On voit que Napoléon, n'ayant plus de but fixe pour l'emploi des

forces navales qu'il avait réunies, en était en quelque sorte embarrassé : il lui répugnait de les laisser dans un port espagnol, où, bloquées par des forces inférieures, elles n'étaient en apparence d'aucune utilité; où les équipages ne pouvaient que s'amollir; où les dépenses, pour réparer et ravitailler de si fortes escadres, allaient croissant de jour en jour : s'il pouvait, au contraire, concentrer ces forces à *Toulon*, il y trouverait plus de ressources; les consommations de toute espèce seraient profitables au pays; il disposerait plus facilement de la marine espagnole dans un port français; il menacerait les établissemens des Anglais dans la Méditerranée, les obligerait à d'immenses dépenses pour y maintenir une flotte considérable; leur ferait craindre, selon les chances de la guerre continentale, une seconde expédition d'Égypte. Ces motifs lui parurent suffisans pour ordonner la sortie de *Cadix*, qui fut la cause du plus grand désastre que la marine française eût éprouvé depuis la bataille de *la Hougue*. Les mêmes raisons qui nous ont fait considérer comme une habile disposi-

tion celle qui précéda la campagne maritime de 1805, c'est-à-dire sa résolution de retenir dans les ports de France et d'Espagne tous les vaisseaux armés jusqu'au moment favorable pour les mettre en mouvement tout à la fois, nous portent à croire que Napoléon devait reprendre ce même système, et qu'il lui convenait de temporiser à tout prix. N'avait-il pas observé que le blocus et les croisières continues sur les côtes de la Manche et sur celles de la péninsule, où la mer est si dure à cause des vents d'ouest presque toujours dominans, fatiguaient, ruinaient le matériel de la marine anglaise? Quelle station pouvait être meilleure pour obliger les Anglais à se consumer en vains efforts que celle du port et de la rade de *Cadix*? C'est la plus avancée, la plus agressive, la plus inquiétante pour l'ennemi: c'était donc commettre une faute grave que de l'abandonner dans ces circonstances; aucune diversion ne pouvait être plus efficace que la présence et l'immobilité de la flotte combinée à l'entrée du détroit.

On a reproché à Bonaparte d'avoir négligé la marine, de ne l'avoir jamais bien entendue, et d'avoir traité ce service avec défaveur, à cause de sa partialité pour l'art dans lequel il était maître; ce reproche est injuste. Les documens que nous avons mis sous les yeux de nos lecteurs prouvent qu'il avait fait, pour le rétablissement de la marine française, tous les efforts qu'on pouvait attendre du gouvernement. En considérant la supériorité de l'ennemi, les pertes immenses que la France avait faites dans le cours de la première guerre, le petit nombre d'officiers de l'ancien corps de la marine qui fussent restés sous le pavillon national, en observant aussi que les nouveaux amiraux français n'avaient eu que de rares occasions de se former au commandement des escadres, on trouvera sans doute trop sévère la critique des institutions impériales sur la marine. On verra plus tard Napoléon développer son système, et créer une nouvelle flotte pour réparer les malheurs qu'il imputait toujours au manque de décision de ses

amiraux. Les détails du métier de la mer ne lui étaient pas aussi familiers que ceux du service de terre; mais il avait, pour y suppléer, les conseils d'un ministre, homme de mer profondément instruit, plein de génie et d'activité.

L'époque de la levée des camps de *Boulogne* et du retour de Napoléon à *Paris*, fut marquée par un changement mémorable, et depuis long-temps attendu. Un décret rendu le 9 septembre, et converti peu de jours après en un sénatus-consulte, sur le rapport du célèbre astronome le sénateur de Laplace, rétablit l'usage du calendrier grégorien. La prétention de changer la mesure du temps et de fixer la nouvelle ère à l'équinoxe d'automne, n'avait eu pour objet que d'éterniser le souvenir du renversement du trône et de la fondation de la république. Aussi l'opinion n'avait jamais sanctionné ce changement; les habitudes du peuple y résistaient, les relations extérieures en étaient embarrassées. Toutes les nations rivales rejetaient le calendrier républicain;

il ne servait plus qu'à isoler la France au milieu de l'Europe. L'exposé des motifs présentés au sénat par les orateurs du gouvernement, les conseillers d'état Regnault de Saint-Jean-d'Angely et Mounier, renferme les notions les plus positives qu'on ait pu recueillir sur les diverses divisions de l'année chez les peuples civilisés, sur les causes des réformations successives du calendrier par Numa, Jules César, et le pape Grégoire XIII. Cet examen des imperfections inévitables de la mesure du temps et des corrections réclamées par les géomètres et les astronomes, est très-intéressant; il est résumé avec autant de précision que de lucidité dans le rapport de M. de Laplace; et nous regrettons de n'en devoir rapporter ici que le résultat : l'abrogation du calendrier décadaire fut fixée au 1er janvier 1806.

Une foule d'autres objets relatifs à l'administration intérieure occupèrent les conseils de Napoléon, et furent réglés dans la courte période de son séjour à *Paris*. Quoiqu'il parût y donner tout son temps, ses veilles

étaient réservées pour l'expédition des affaires de la guerre; il développait, dans les instructions qu'il faisait transmettre à ses généraux d'armée, le vaste plan de campagne qu'il avait depuis long-temps médité, et qui embrassait toute l'Allemagne supérieure, le Tyrol et l'Italie orientale. Le 1er et le 2e corps d'armée formaient son aile gauche; les 3e, 4e, 5e et 6e avec les réserves, dans lesquelles étaient compris le 7e corps, formaient le centre; le 8e corps (l'armée d'Italie) formait l'aile droite. Considérer comme un seul théâtre de guerre toute cette partie de l'Europe, et supposer une seule et même base d'opérations, coupant transversalement les bassins du Rhin et du Danube, et la masse des Alpes, serait abuser des mots, et pousser jusques à une extension ridicule l'application de la terminologie récemment adoptée dans la science stratégique. Toutefois, pour bien expliquer la combinaison générale, nous ramènerons fréquemment l'attention de nos lecteurs sur l'ensemble des mouvemens imprimés à ces différentes

masses. C'est surtout dans les premières dispositions pour l'ouverture de cette campagne qu'il faut observer leur parfait accord, et admirer la force et la simplicité du plan, c'est-à-dire l'idée fondamentale, la liaison de toutes les parties, et la justesse des calculs pour l'emploi simultané de tous les moyens.

Nous avons dit que le 1er et le 2e corps, formant la gauche de l'armée française, avaient été mis en marche au moment où l'armée de l'Océan, que nous appelons le centre, partait de *Boulogne*, et se dirigeait sur le Rhin. Le premier de ces corps, celui du maréchal Bernadotte, devait, pour se rendre à *Vürtzbourg*, traverser le pays de *Hesse-Cassel*. L'électeur, qui voulait garder la neutralité, se laissa persuader par l'habile diplomate M. Bignon, que les troupes du maréchal ne quittaient le pays de Hanovre que pour rentrer sur le territoire de l'empire, et couvrir cette partie de la frontière du Rhin, pendant que le corps du général Marmont venait de Hollande pour les relever.

L'électeur accorda le passage dont le maréchal Bernadotte usa avec beaucoup de discrétion, faisant payer, argent comptant, jusqu'aux moindres consommations, et maintenant la plus stricte discipline. Le succès de cette négociation était d'autant plus important, que l'électeur de Bavière était convenu, dans le cas où son territoire serait violé par l'Autriche, de mettre ses troupes à la disposition de l'empereur Napoléon, et que le point de *Donawerth* était indiqué pour leur jonction avec celles du maréchal Bernadotte. De son côté, le général Marmont, qui dès le 8 septembre se trouvait à *Nimègue*, arriva avec sa belle artillerie à *Mayence*, où il se trouvait en mesure de faire sa jonction avec le premier corps de l'armée bavaroise. La célérité de ce mouvement mettait le maréchal Bernadotte en état d'agir en *Franconie*, s'il y avait lieu, avec une armée d'environ cinquante mille hommes. On voit que cette masse, avantageusement placée sur le Mein, débordait le centre, dont les têtes de colonnes arrivaient successivement sur le Rhin.

Le huitième corps, c'est-à-dire l'armée d'Italie, que nous avons considéré, dans cette première disposition générale, comme l'aile droite de la grande armée française, se formait au camp de *Monte-Chiaro*, sur la Chiese en avant de *Brescia*. Le maréchal Masséna prit le commandement le 8 septembre, et s'occupa avec ardeur de son organisation. Malgré sa vigilance et l'activité avec laquelle il était secondé par le vice-roi d'Italie, le prince Eugène Beauharnais, cette armée, qui devait être portée à cinquante mille hommes, n'était encore que de vingt-sept à vingt-huit mille. L'équipage d'artillerie que le général Lacombe-Saint-Michel formait à *Plaisance* avec tout le matériel et les munitions qu'on avait pu trouver dans les places, n'était point encore prêt et assorti; les attelages étaient incomplets; la frontière du nouveau royaume n'était pas dans un meilleur état que l'armée: quoique le général du génie, Chasseloup, eût poussé les travaux avec la plus grande activité, ses excellens projets étaient loin

d'être exécutés; le front d'attaque de *Mantoue*, si bien connu de l'ennemi, était aussi faible qu'au temps du dernier siége; les nouveaux ouvrages de *Peschiera* étaient encore imparfaits; le beau camp retranché de *Legnago* était à peine commencé, et ne pouvait servir à la défense; la seule petite place de *Rocca-d'Anfo*, qui ferme le dangereux débouché du *Val-Sabbia*, était terminée.

Cependant la force connue de l'armée de M. l'archiduc Charles, et le choix même du général, ne permettaient pas de douter que l'ennemi ne voulût prendre l'offensive en Italie, pour opérer, par un succès décisif, la diversion la plus efficace. Napoléon, qui ne se dissimulait pas la faiblesse de ses moyens, même pour une bonne défense dans cette partie, opposa au prince Charles celui de ses lieutenans dont le caractère et la renommée pouvaient mettre un plus grand poids dans la balance des forces respectives. Les instructions qu'il dicta lui-même, et qu'il fit adresser par le major-général au maréchal Masséna, le 13 septembre, sont, pour l'his-

toire de cette campagne en Italie, la meilleure introduction que nous puissions présenter à nos lecteurs ; ils trouveront ces instructions à la suite des Pièces justificatives : nous nous bornons ici à en extraire la substance ; le préambule fixe en peu de mots la situation des choses, et fait ainsi pressentir les vues de l'empereur.

« ..... Les Autrichiens ont les premiers « commencé à établir la guerre civile dans « l'état germanique. Vous ne sauriez donc « vous tenir trop en garde. Vous savez que « le grand art est de tenir toutes ses troupes « réunies. L'empereur compte sur votre zèle, « votre courage ordinaire et vos talens. Vous « verrez, par l'instruction ci-jointe, que « sa majesté sera sur le Rhin le 1er vendé- « miaire (23 septembre) avec l'armée des « côtes qui était campée à *Boulogne*, et « bientôt nous aurons établi une diversion « qui diminuera les forces qui sont devant « vous. »

Cette instruction était divisée en cinq articles : le premier traitait de l'organisation

de l'armée, de l'augmentation progressive de son effectif par l'envoi d'un grand nombre de recrues pris sur la levée extraordinaire de soixante mille conscrits; du rassemblement des troupes, et des positions qu'elles devaient occuper avant le commencement des hostilités : on reconnaît, dans la précision de ces ordres, la parfaite connaissance des lieux, et l'expérience de l'ancien général de la première armée d'Italie.... « Au mo-
« ment où vous recevrez cette instruction,
« la moitié de votre armée doit se réunir
« entre *Vérone* et *Peschiera*, en ayant soin
« d'éviter les endroits malsains, en se por-
« tant sur les terrains élevés, au lieu de
« s'étendre sur les parties basses de *Man-*
« *toue*, *Goïto*, etc., et se nourrissant par
« *Vérone*, *Peschiera* et *Mantoue* : l'autre
« moitié sera cantonnée à *Castiglione*, *Lo-*
« *nato*, *Dessenzano*, *Monte-Chiaro*, etc.;
« de manière que les corps les plus éloignés
« se trouvent sur la Chiesa, et se nourrissent
« par *Brescia* et *Crémone*.

« Vous occuperez *Vérone* en force, vous

« ne laisserez à *Legnago* qu'un bataillon de « garnison, etc. » On lui recommandait ensuite de border l'Adige depuis *Legnago* jusqu'à *Rovigo*, avec de la cavalerie et de l'artillerie légère; de faire construire des retranchemens sur les hauteurs de *la Couronne;* de faire établir des redoutes sur le plateau de *Rivoli*, sur celui de *Castelnuovo*, afin qu'après la perte d'une bataille sous *Vérone*, forcé d'évacuer l'Adige, il pût gagner du temps avant de repasser le Mincio.

On lui prescrivait cependant de se maintenir dans la meilleure intelligence avec l'ennemi..... « Toutes les fois qu'il vous « interrogera sur la concentration de vos « forces, vous aurez soin de répondre que « vous ne voulez que vous défendre, l'Au- « triche ayant fait cause commune avec l'An- « gleterre; mais que vous n'avez pas l'ordre « d'attaquer; qu'au contraire, vous avez « celui de vivre dans la meilleure paix, jus- « qu'à ce que les différends survenus entre « les deux gouvernemens soient terminés. »

Dans le deuxième article, supposant les

hostilités commencées en Allemagne, et le maréchal, prévenu que l'empereur avait passé le Rhin, on lui prescrivait d'attendre la première attaque de l'ennemi, et de n'agir hostilement que dans le cas où il croirait voir un avantage évident à le prévenir; que si l'ennemi avait une telle supériorité de forces qu'il fût dangereux de prendre l'offensive, pour envahir le pays vénitien, il devait du moins se rendre maître de *Vérone* et de la tête du pont de *Legnago*, pour se donner le temps d'attendre que l'armée ennemie se fût dégarnie pour aller renforcer celle d'Allemagne. L'empereur indiquait lui-même la position que l'armée française devait occuper en avant de *Vérone;* la droite appuyée à l'Adige, la gauche aux montagnes, en faisant construire des redoutes fermées en avant et sur les flancs de l'ordre de bataille; une division occupant *Rivoli,* et ayant son avant-garde à *la Couronne*. Napoléon démontrait ainsi la force de cette position défensive: « L'ennemi ne peut point pénétrer par *la* « *Couronne*, car jamais il ne donnera une

« bataille sérieuse sans artillerie et sans ca-
« valerie. Il n'essaiera point de passer l'Adige
« entre *Vérone* et *Legnago*, vous tomberiez
« sur ses flancs; plus bas que *Vérone*, outre
« les difficultés du pays, l'ennemi s'exposerait
« à vous voir sur ses derrières. Il est
« donc à penser que dans cette bonne posi-
« tion, gardée par l'Adige, par *Montebaldo*,
« et tenant presque toute votre armée cam-
« pée devant *Vérone*, vous pourrez attendre
« autant de temps que cela vous conviendra.
« Votre armée, là, sera bien nourrie; votre
« artillerie s'approvisionnera, et votre in-
« fanterie se reposera : au surplus, tout est
« subordonné aux circonstances et à vos
« talens. »

Le troisième article présente la supposition de l'égalité de forces; dans ce cas, le maréchal devait attaquer, poursuivre sans relâche, planter ses aigles sur les bords de la Brenta et de l'Isonzo, pour venir ensuite former la droite de la grande armée.....
« Vous ne resterez pas plus de quinze jours
« dans votre position de *Vérone*, sans que

« l'ennemi ne fasse de forts détachemens de « son armée d'élite sur celle d'Allemagne, et « alors vous marcherez à lui pour vous por- « ter sur l'Isonzo.... Je vous ferai connaître « fréquemment les progrès que nous ferons « en Allemagne, et je vous enverrai des or- « dres qui dirigeront votre conduite. »

Le quatrième article est relatif à la conservation des places de *Mantoue* et de *Peschiera*.

Enfin, le cinquième article renferme d'importantes considérations sur la possibilité d'une diversion opérée par l'ennemi dans le royaume de Naples; quinze mille Russes rassemblés à *Corfou*, et huit mille Anglais réunis à *Malte*, devaient y débarquer, et former avec les troupes napolitaines une armée de trente à quarante mille hommes, qui, débouchant par les *Abruzzes* et marchant sur le Pô inférieur, auraient paralysé les mouvemens du maréchal Masséna. En conséquence, on lui communiquait les instructions données quelques jours auparavant au général Saint-Cyr, qui commandait le corps

français d'occupation dans le royaume de Naples. Le résumé de ces instructions achèvera de faire connaître la situation de cette partie de l'Italie à l'époque de la déclaration de la guerre. Nous avons conservé cette pièce tout entière dans notre recueil, et nous ne transcrivons ici que les passages les plus essentiels de la dépêche du major-général au lieutenant-général Gouvion-Saint-Cyr, datée de *Boulogne* le 15 fructidor (2 septembre 1805) :

« Je ne crois pas devoir attendre le dernier « moment pour vous faire connaître le plan « de campagne adopté par l'empereur : il « est bon que quinze jours à l'avance vous « en soyez instruit, afin que, dans le plus « profond silence, vous puissiez prendre « toutes vos mesures; de sorte que lorsque « je vous aurai transmis les derniers ordres « de l'empereur de commencer les hostilités, « vous soyez préparé à jouer le rôle impor- « tant que vous a confié sa majesté dans ses « vastes plans qui embrassent depuis la Bal- « tique jusqu'à Naples.

« Vous aurez vingt mille hommes au mo-
« ment de commencer les hostilités, soit
« Français, Polonais, Suisses ou Italiens.
« Cette force, suffisante pour s'emparer de
« *Naples*, pour en chasser la cour, pour dis-
« soudre et anéantir l'armée napolitaine, ne
« le sera plus, si douze mille Russes et six
« mille Anglais avaient le temps, en partant
« de *Corfou* et de *Naples*, de se concerter
« avec l'armée napolitaine; il est essentiel
« que vous ayez l'initiative des mouvemens,
« et que, jusqu'au moment où vos opéra-
« tions commenceront, vous ne donniez au-
« cune inquiétude au roi de Naples.

« L'intention de l'empereur est que vous
« entriez à *Naples* au moment même qu'il
« passera le Rhin.....

« Vous serez maître de *Naples* avant que
« les Russes et les Anglais sachent que les
« hostilités sont commencées : vous aurez
« dissous l'armée napolitaine, et vous aurez
« eu le temps de vous emparer des forts. Vous
« établirez une régence en forme de gouver-
« nement provisoire, et vous ferez ce qui

« sera convenable pour flatter l'opinion du « parti contraire à la cour : votre conduite « ultérieure dépendra de la conduite des « Russes et des Anglais.

« Ou ils se réuniront tous en Sicile, pour « attendre de nouveaux secours et concerter « un plan d'invasion, à l'effet de surprendre « *Naples;* alors les mois se passeront, et « vous resterez une partie de l'hiver à ar- « mer, s'il est possible, le parti qui est pour « nous.

« Ou si, au contraire, dix mille Russes « tentent de débarquer à *Tarente*, et que « vous puissiez être assez fort pour marcher « à eux avant qu'ils aient pu se rallier, « monter leur cavalerie et leur artillerie, « vous ne vous y épargnerez pas. »

Le cas où le général serait forcé d'évacuer *Naples* est encore prévu; on lui recommande de se retirer lentement, et de laisser une forte garnison bien approvisionnée dans la place de *Pescara*.

Ainsi donc on considérait les opérations de ce corps sous deux points de vue : comme

opposé à l'armée napolitaine, il devait attaquer, envahir le royaume ; mais si des forces combinées supérieures venaient à leur tour y établir la guerre, ce n'était plus qu'un corps d'observation qui devait leur disputer le terrain pied à pied, retarder leur marche, et empêcher leur jonction avec l'armée autrichienne de l'Adige. On prévenait le général Saint-Cyr que les grands coups se porteraient en Allemagne, où l'empereur se trouverait en personne ; que les succès de l'ennemi en Italie ne seraient que de courte durée, et que le premier résultat des opérations de l'empereur serait de dégager l'armée de Masséna, et d'envoyer à *Naples* les secours nécessaires pour jeter dans la mer les forces coalisées.

On voit surtout par la conclusion de cette instruction, que Napoléon ne doutait pas que la reine de Naples ne se fût assurée d'un secours assez puissant pour chasser les Français de ses états.

« En dernière analyse, vous devez sans « délai recommencer l'armement et l'appro-

« visionnement de *Pescara*, y placer tous « les dépôts de votre armée; c'est sur ce « point-là que seront dirigés tous vos se- « cours; et enfin c'est votre centre d'opéra- « tions. Cette place doit tenir plusieurs mois, « lors même que vous devriez évacuer tout « le pays, et donner à l'empereur le temps « de compléter son plan. — Une fois maître « d'une place, vous devez en démolir les for- « tifications, et diriger toute l'artillerie et « les approvisionnemens sur *Pescara*; les « châteaux même qui dominent *Naples*, à « peine en serez-vous maître que vous les « ferez miner, afin que vous ne soyez pas « obligé de les reprendre deux fois; vous les « ferez sauter dans le cas où vous seriez con- « traint d'évacuer *Naples*.... Quelque évé- « nement imprévu qui puisse arriver, c'est « dans l'esprit de cette instruction que vous « devez chercher la règle de votre conduite. « Si l'on parle de la contre-marche que la « grande-armée a faite de l'Océan sur le « Rhin, vous devez dire que ce ne sont que « trente mille hommes qui ont marché pour

« renforcer la ligne de cette partie des fron-
« tières. »

Sans doute qu'après de telles dispositions, quand de si formidables armées étaient poussées des extrémités de l'Europe vers le centre de la malheureuse Allemagne, il ne restait aucun espoir de conserver la paix. De quoi pouvaient servir encore des explications diplomatiques? L'hypocrisie, vice le plus commun au temps où nous avons vécu, et qui semble avoir fait les mêmes progrès que notre civilisation, servait de masque aux vues ambitieuses des divers gouvernemens : était-ce une dérision? était-ce un hommage forcément rendu à l'éternelle justice que ce besoin de s'appuyer de l'opinion publique, de faire apparaître les intérêts de l'humanité dans les motifs d'une guerre suscitée ici par la soif de la domination, là par les ressentimens de l'orgueil, ailleurs par la cupidité? Entre ces passions irritées, nul autre arbitre que le sort des armes.

Et cependant, près d'en venir aux mains, les deux partis s'efforçaient de repousser le

reproche d'agression, et d'établir aux yeux des peuples la prétendue justice de leur cause, comme s'ils avaient pris pour juges les victimes de leurs fureurs.

Le gouvernement français avait discuté, dans plusieurs notes officielles, les allégations renfermées dans la communication faite par l'envoyé russe au cabinet de *Berlin*, sur les incorporations opérées en Italie. Cette espèce de manifeste avait servi de base aux plaintes de la cour de *Vienne*, et de prétexte aux mesures hostiles qu'elle avait prises. L'empereur Napoléon crut devoir y répondre d'une manière plus solennelle. Dès son retour de *Boulogne* à *Paris*, dans les premiers jours de septembre, il fit adresser aux différentes cours germaniques des observations pleines de fierté et d'amertume sur la conduite insidieuse de la Russie; le but apparent de cette communication était (selon le préambule) *de rectifier les impressions qu'avait pu produire un exposé offensant autant qu'infidèle des communications indirectes et momentanées qui avaient eu lieu*

entre la Russie et S. M. l'empereur des Français. Mais le véritable objet de Napoléon était de fixer l'attention de l'Europe sur le prodigieux accroissement d'une puissance dont il considérait la politique ambitieuse comme le plus grand obstacle à l'achèvement de ses desseins. Les récriminations du conquérant de l'Italie et de l'Égypte contre l'ennemi naturel de l'empire ottoman sont très-remarquables, à cause du rapprochement que l'on peut faire de cette sorte de prophétie avec les événemens d'une autre époque.

« Depuis long-temps (disait dans cette « note le ministre français) sa majesté « l'empereur et roi observe en silence les « progrès de la Russie vers le midi de « l'Asie : elle voit avec une juste inquié- « tude les dangers qui menacent la Perse « et la Turquie, deux grands empires, « dont l'un ne peut être asservi sans que « son voisin immédiat soit entraîné à une « ruine inévitable, et dont l'autre est la « seule barrière qui existe entre le conti- « nent et la Russie : les états du grand-sei-

« gneur ne sont pas seulement menacés ; ses
« provinces sont agitées par des mouvemens
« désordonnés que des agens russes fomen-
« tent ouvertement ; des pachas, des gou-
« verneurs séditieux se raffermissent dans
« leurs coupables entreprises, et se glori-
« fient en même temps de leurs projets d'in-
« dépendance, et du patronage de la Russie.
« Les Grecs, la nation jusqu'à ce jour la
« plus docilement assujettie, se révoltent de
« toutes parts, et partout ils voient leur
« désobéissance excitée, et par là même
« impunie ; des escadres russes parcourent
« les mers ottomanes, vont porter sur les
« rivages, des armées, des recruteurs, des
« agens de troubles et d'insurrections : il est
« permis de douter si aujourd'hui il n'existe
« pas en Turquie un plus grand nombre
« d'hommes qui se concertent et se rassem-
« blent pour détruire ce malheureux em-
« pire, que le souverain n'en pourrait jamais
« armer et réunir pour assurer sa conser-
« vation. Tel est l'état vraiment désastreux
« où se trouve la Turquie. L'empereur,

« affligé de se voir presque le seul prince « du continent qui ait su discerner de bonne « heure et prévoir à temps les projets qu'on « dirige contre elle, a cependant espéré que « l'imprudente rapidité de leur développe- « ment dessillerait enfin les yeux de l'Eu- « rope. »

Une déclaration, non moins fière et plus positive, fut présentée, à la même époque, par le chargé d'affaires de France à *Ratisbonne*, à la diète de l'empire germanique. Après avoir énuméré tous ses griefs et les prétendues violations des traités de *Campo-Formio* et de *Lunéville*, Napoléon se plaint de ce que l'Autriche, en sortant tout à coup de son état de repos, en effrayant par l'organisation de ses armées les peuples de la Bavière, de la Souabe et de la Suisse, a fait une diversion aussi réellement favorable à l'Angleterre, et plus nuisiblement hostile envers la France que ne pouvait l'être une campagne ouverte et une guerre déclarée; que pendant que la cour de *Vienne* protestait hautement de son respect pour les traités

qui l'unissaient à la France, ses préparatifs militaires se développaient avec une célérité d'autant plus active, que ses déclarations devenaient de plus en plus pacifiques. Était-ce contre la Suisse, était-ce contre la Bavière, était-ce enfin contre l'empire germanique qu'ils étaient dirigés? Dans ce cas, l'empereur des Français faisait connaître qu'il considérerait comme une déclaration de guerre formellement dirigée contre la France, toute agression contre le corps germanique, et spécialement contre la Bavière; qu'il ne séparerait jamais ses intérêts de ceux des princes d'Allemagne qui lui étaient attachés.... Il engageait la diète à s'unir à lui pour presser, par toutes les considérations de la justice et de la raison, l'empereur d'Autriche à épargner le sang d'une multitude d'hommes destinés à périr victimes d'une guerre dont l'objet était tellement étranger à l'Allemagne, qu'au moment où elle éclatait, ses véritables motifs n'en pouvaient être avoués. La conclusion positive de cet exposé était celle-ci:

« Les alarmes du continent ne seront cal-

« mées que lorsque l'empereur d'Autriche,
« déférant aux justes et instantes représen-
« tations de l'Allemagne, cessera ses prépa-
« ratifs hostiles, ne laissera en Souabe et
« dans le Tyrol que les troupes nécessaires
« pour les garnisons des places, et remettra
« son armée sur le pied de paix. »

Au point où les choses en étaient venues, exiger un désarmement, c'était imposer d'avance la loi du vainqueur : fatiguée de la subir, la cour de *Vienne*, accusée auprès de ses co-états d'une agression qui allait attirer sur eux toutes les calamités de la guerre, se hâta de répliquer à la déclaration de la France par un rescrit impérial qui fut communiqué à *Ratisbonne* aux ministres comitiaux, par celui d'Autriche, le 12 septembre.

Par ce rescrit, auquel était jointe la communication des notes du 13 et du 16 août, remises par M. de Talleyrand au comte Philippe de Cobentzel, l'empereur d'Autriche exposait à ses co-états de l'empire les causes et l'objet de l'armement auquel ceux de l'empereur des Français et ses actes de violence

en Italie avaient nécessairement donné lieu ; ils y verraient « que la France avait refusé « la médiation qui lui avait été proposée ; « que la France demandait un dénuement « de défense et non la paix ; car c'était un « état plus nuisible que la guerre même que « celui où une puissance redoutable par son « étendue reste seule armée, sans qu'aucune « résistance l'empêche de faire occuper par « ses troupes, d'opprimer et mettre sous le « joug l'un après l'autre, les états pacifiques « et indépendans. L'objet de l'armement des « cours impériales d'Autriche et de Russie « était de faire cesser cet état. »

On voit, par les Pièces justificatives, que l'*ultimatum* adressé par le ministre français à l'ambassadeur d'Autriche, pour lui faire connaître les garanties que l'empereur Napoléon exigeait pour être assuré de la neutralité de son souverain, se terminait par cette menace : « Qu'en prenant les mesures « auxquelles sa majesté serait forcée, soit « par un refus positif, soit par une réponse « évasive et dilatoire, elle ne s'y porterait

« qu'à regret; mais que, dans une position
« pareille à la sienne, le prince Charles n'hé-
« siterait pas, ce prince étant trop bon mi-
« litaire pour ne pas se comporter de la même
« manière; et qu'étant obligée de repousser
« la force par la force, sa majesté ne com-
« mettrait pas la faute d'attendre que les
« Russes se réunissent aux Autrichiens con-
« tre elle. »

Prenant acte de cette menace d'une invasion dans l'empire germanique, l'empereur d'Autriche invitait ses co-états à se joindre à la coalition, afin d'empêcher par leur union, leur fidélité et leur fermeté, que la patrie allemande n'éprouvât le même sort que l'Italie et celui d'autres états devenus entièrement, ou en partie, dépendans de la France. Il se plaignait de ce que déjà plusieurs princes des cercles avancés de l'empire étaient excités à prendre les armes contre leur empereur; il leur rappelait l'expérience qui n'avait pu si tôt s'effacer de leur mémoire, et les pressait, au nom de la patrie et du danger commun, de seconder les vues salutaires de

l'Autriche et de la Russie pour obtenir une véritable paix.

Ces princes n'étaient pas moins vivement sollicités par la France, dont la protection leur semblait plus prochaine et plus sûre que celle de la maison d'Autriche, qui, dans les derniers traités et dans l'affaire des indemnités, avait abandonné ou négligé leurs intérêts : ils avaient plus de confiance dans le génie de Napoléon, et se livraient à sa fortune. La cour électorale de Bavière, dont celle de *Vienne* n'avait pas voulu admettre la neutralité, avait pris avec la France des engagemens secrets ; elle résistait aux insinuations des négociateurs autrichiens, et refusait le passage sur son territoire. La cour de Bade était, par sa position, entièrement acquise à la cause des Français ; celle de Wurtemberg attendait les événemens, voulait être contrainte de suivre le parti des vainqueurs, et feignait de maintenir sa neutralité.

Certain de ne rencontrer aucun obstacle de la part des souverains des états allemands du second ordre, et de disposer à son gré

de leurs ressources quand il occuperait leur pays, Napoléon n'avait d'inquiétude que sur les dispositions de la Prusse; la politique vacillante de cette puissance, l'activité des démarches des deux cours impériales, les efforts des Anglais pour gagner les conseils du roi en offrant leurs subsides, faisaient craindre à Napoléon que cette puissance ne fût enfin entraînée dans la coalition. L'exécution de son plan de campagne devenait impossible si l'armée prussienne, marchant sur le Mein et sur le Bas-Rhin, tenait en échec le corps du maréchal Bernadotte et du général Marmont : aussi, avant de quitter *Boulogne*, et le jour même où il expédiait les ordres de marche à ces deux corps, Napoléon dépêcha à *Berlin* son maréchal du palais, le général Duroc, qui avait déjà rempli avec succès une mission semblable. Il trouva auprès de l'ambassadeur français M. de Laforest, habile et sage négociateur, les plus utiles instructions : le baron de Hardenberg, avec lequel il eut le jour même de son arrivée, 1er septembre,

une longue conférence, était invariablement attaché au système de neutralité. Le véritable intérêt de la Prusse à cette époque était de s'interposer, comme elle l'avait fait, pour prévenir l'explosion de la guerre, mais entre les deux grandes puissances qui s'y étaient engagées; elle n'avait aucun avantage à y prendre une part active. Les succès de la coalition, que l'accession de la Prusse aurait vraisemblablement déterminés, auraient grandi sa rivale, et lui auraient rendu bien au-delà de ce qu'elle avait perdu d'influence; les revers l'exposaient à en supporter tout le poids sans aucun espoir de dédommagement: les hommes d'état qui en ont jugé autrement, d'après les événemens ultérieurs, n'ont pas considéré la différence des temps et des circonstances. Le maréchal Duroc fut reçu par le roi, en audience particulière, à *Charlottembourg*, et obtint de ce prince l'assurance positive qu'il ne voulait en aucune manière prendre part à la querelle de l'Angleterre.

L'issue de cette négociation du maréchal

Duroc fut une sorte de triomphe diplomatique; ce fut en présence des nombreux envoyés des cours impériales que la neutralité de la Prusse fut solennellement déclarée. Plusieurs généraux russes, le conseiller privé de Stackelberg le prince de Metternich, et d'autres personnages considérables, avaient été réunis à *Berlin* pour tâcher de faire changer cette détermination; et, certes, il n'y avait pas en Europe une affaire plus grave et plus urgente.

Une proclamation annonça officiellement à tous les états de la monarchie prussienne la résolution du roi d'observer la plus stricte neutralité : aucun passage de troupes étrangères ou de transports, accompagnés d'une escorte militaire, ne pouvait avoir lieu sans le consentement royal, et devait être refusé avec une inébranlable fermeté, ainsi que toute espèce de logement, attelage, livraison et secours. Toute exportation de denrées, de chevaux, etc. était prohibée.

A l'appui de ces dispositions, le roi de Prusse organisa et rendit mobile une armée

d'observation qui fut portée jusqu'à un effectif de cent mille hommes. Le vieux maréchal de Mollendorff, l'ami et le compagnon d'armes du grand Frédéric, après avoir soutenu par ses sages conseils le système de la neutralité, eut beaucoup de part à cette détermination. Les commandemens furent immédiatement distribués, et les quartiers-généraux fixés de la manière suivante pour les corps stationnaires : celui du général Kalkreuth à *Passewalk;* celui du général de Zastrow dans la Poméranie; celui du général Blucher dans la Prusse occidentale, et celui du duc de Brunswick dans les provinces allemandes. Le roi, ayant sous ses ordres le feld-maréchal de Mollendorff, et les princes Louis et Auguste Ferdinand, devait commander en personne l'armée de réserve forte de cinquante mille hommes, et formée, en grande partie, de troupes d'élite.

Cette neutralité armée ne pouvait satisfaire les cours impériales dont les sollicitations et les intrigues avaient échoué; mais elle ne leur ôtait pas tout espoir de compro-

mettre plus tard le gouvernement prussien. L'importance de l'armement laissait à l'empereur Napoléon de graves incertitudes pour l'avenir : si les territoires neutres étaient fidèlement respectés, cette barrière, couvrant toute la rive gauche du Danube, devenait favorable aux opérations des coalisés; et si elle était violée par les Français, et que les Prussiens repoussassent la force par la force, tous les engagemens se trouvaient rompus, et la guerre devenait générale. Nos lecteurs doivent fixer leur attention sur cette circonstance, afin de bien entendre la complication et la variation de la conduite du cabinet de *Berlin* dans le cours de cette campagne.

L'exemple du roi de Prusse ne tarda pas à être suivi par le roi de Naples; les secours que lui offraient les alliés ne pouvaient que précipiter sa ruine, et livrer sa capitale et les provinces de terre-ferme à la dévastation. Et comme l'empereur Napoléon avait besoin du corps du général Saint-Cyr pour renforcer son armée sur l'Adige, la neutralité était également avantageuse aux deux partis; la

négociation fut donc prompte et facile; le traité fut signé à *Paris*, le 21 septembre, par le marquis de Gallo et par M. de Talleyrand. Le roi des Deux-Siciles s'engageait à rester neutre pendant la durée de la guerre entre la France, d'une part, et l'Angleterre, la Russie, l'Autriche, et toute autre puissance belligérante, d'autre part. Il promettait de repousser par la force, et par tous les moyens en son pouvoir, toute espèce de violation des droits et des devoirs de la neutralité : aucun corps de troupes appartenant à l'une des puissances belligérantes ne pouvait être débarqué sur le territoire des Deux-Siciles; aucun de leurs vaisseaux ne devait être reçu dans les ports : le commandement des troupes napolitaines ni celui des places fortes ne pouvait être confié à des officiers autrichiens, russes, ou au service d'une puissance belligérante, non plus qu'à des émigrés français. A ces conditions, l'empereur des Français consentait à faire évacuer par ses troupes le royaume de Naples, dans le délai d'un mois, et à reconnaître et respecter la neutralité

des Deux-Siciles par terre et par mer pendant la durée de la guerre.

Le jour même de la conclusion de ce traité, l'empereur Napoléon fit expédier au général Saint-Cyr l'ordre de commencer son mouvement pour l'évacuation, aussitôt qu'il aurait reçu de l'ambassadeur français, Alquier, l'avis de la ratification : il devait diriger son corps sur *Pezaro* dans le duché d'Urbin, et après y avoir recueilli ses dépôts et laissé une bonne garnison dans la place d'*Ancône*, marcher vers la rive droite du Pô en se concertant avec le maréchal Masséna. Si la ratification n'avait pas lieu, il devait attaquer et agir dans l'esprit de ses instructions.

Pendant que le roi de Naples faisait négocier à *Paris* sa neutralité *désarmée*, la confédération suisse négociait à *Vienne* la reconnaissance de la sienne, et montrait, en rassemblant les contingens des dix-neuf cantons, la résolution de la maintenir. M. Glütz, frère du landamman, fut chargé de cette mission; il y rencontra d'abord beaucoup de difficultés, parce que, dans

l'espoir et la supposition d'une coalition générale, les ministres anglais, qui voulaient que la diversion fût prompte et efficace, conseillaient d'agir par la Suisse, et de menacer, dès l'ouverture de la campagne, les points les plus vulnérables du territoire français, les frontières de l'est. La contre-marche de l'armée de l'Océan, les premiers développemens du plan de Napoléon, les dispositions d'abord équivoques et bientôt hostiles des cours électorales, et la lenteur de la marche des colonnes russes ayant rendu cette espérance illusoire, la neutralité de la Suisse, qui couvrait les débouchés du Tyrol et les communications entre l'Allemagne et l'Italie, devint momentanément profitable à l'Autriche; la cour de *Vienne* consentit à la reconnaître, à condition qu'elle serait également respectée par la France. Le comte d'Affry, ancien landamman, et qui avait été l'un des principaux coopérateurs à l'acte de médiation, fut chargé de porter ces paroles de paix : Napoléon se hâta de les accueillir. Ses vues se portaient bien au-delà de la masse

des Alpes italiennes et de ces barrières si vaillamment et si savamment disputées pendant le cours de la guerre précédente; il lui convenait de s'y appuyer, et de n'avoir point à s'inquiéter de la sûreté de son flanc droit et de ses derrières, lorsqu'il pourrait pénétrer en Allemagne.

Ainsi la nouvelle confédération des cantons reparut sur la scène politique avec l'apparence de son ancienne indépendance; et cette considération dut aussi flatter le médiateur qui, sous ce titre, se plaisait à dissimuler son influence. Une diète extraordinaire, convoquée à *Soleure*, déclara solennellement que, « mue par les sentimens de « l'antique fidélité suisse, soigneuse à ob- « server tous les traités, toutes les relations « amicales existant avec les états voisins, « animée de cet esprit qu'elle tenait de ses « ancêtres, etc., elle regardait comme son « devoir le plus sacré de rester absolument « neutre dans la guerre qui paraissait prête « à éclater, et d'observer cette neutralité, « par ses ressortissans, avec loyauté et im-

« partialité envers chacune des puissances « belligérantes et leurs alliés. »

La diète arrêta à l'unanimité de faire marcher vers les frontières les troupes de la confédération, et de garantir par les armes la sûreté et l'inviolabilité de son territoire. Les contingens formèrent un corps d'environ quinze mille hommes, dont le commandement fut donné au général de Wattenwyl.

Par ces diverses neutralités, le théâtre de la guerre se trouvait, du commun consentement des puissances belligérantes, déterminé, et pour ainsi dire circonscrit sur le Danube et sur l'Adige, en deçà et au-delà de la grande chaîne des Alpes : dans ces *champs clos*, si l'on veut nous permettre cette comparaison, les deux partis, soit en Allemagne, soit en Italie, également résolus à prendre l'offensive, ne voulaient commencer les hostilités qu'avec l'ensemble de leurs forces respectives ; on apercevait dans leurs dispositions la même circonspection qui avait fait prolonger si long-temps la guerre de plume.

L'empereur Napoléon, en donnant l'ordre au maréchal Bernadotte de partir de *Goettingen* avec son corps d'armée, pour se rendre à *Würtzbourg* du 23 au 24 septembre, lui recommandait de feindre aussi longtemps qu'il le pourrait, et d'accréditer, par ses discours et ceux de ses généraux, l'opinion déjà répandue qu'il ramenait son armée en France, et que la marche des troupes venant de la Hollande n'avait d'autre objet que de relever celles qui avaient évacué le Hanovre : on lui confiait le secret de la convention conclue avec l'électeur de Bavière; on le prévenait que ce prince avait mis ses troupes à la disposition de la France, et que, s'il était attaqué par l'Autriche, il se porterait avec vingt-cinq mille hommes sur *Donaverth*, et opérerait sa jonction avec le maréchal.

Le général Marmont, qui pressait sa marche pour se trouver à *Mayence* avec son corps d'armée, le 21 septembre, reçut les mêmes avis, la même injonction de tenir très-secret l'ordre qu'on lui annonçait de se

rendre à *Würtzbourg* pour s'y réunir au premier corps, et d'y conduire une division de quatre mille hommes fournie par le prince de Hesse-Darmstadt; il devait cependant s'exprimer en toute occasion de la manière la plus pacifique.

Napoléon portait ainsi son aile gauche jusqu'au cœur de l'empire, et voulait réunir tout à coup soixante mille hommes sur le point de *Würtzbourg*. Ce hardi mouvement de conversion, dérobé à la connaissance de l'ennemi, couvrait celui du centre de la grande armée, et lui préparait un appui pour ses premières opérations.

L'aile droite, au contraire, l'armée de Masséna, qui, sur la base générale d'opération, se trouvait la plus avancée, devait, ainsi qu'on l'a vu dans l'instruction que nous avons déjà citée, se tenir d'abord sur la défensive. Cette armée était au 10 septembre (*voyez* l'état de situation du huitième corps de la grande armée) forte de 77 bataillons et 59 escadrons, formant un total de 52,754 hommes de toutes armes, dont 12,500

étaient à cette époque en garnison dans les places de *Mantoue*, *Legnago*, *Peschiera* et *Rocca d'Anfo*.

L'armée autrichienne d'Italie, commandée par l'archiduc Charles, avait sur celle du maréchal une grande supériorité numérique : elle était forte de 133 bataillons et de 84 escadrons. L'aile droite de 42 bataillons et 24 escadrons sous les ordres du comte de Bellegarde, était placée autour de *Vérone* et le long de l'Adige. Le centre, sous les ordres du comte d'Argenteau, composé de 24 bataillons, 32 escadrons, et d'une réserve de 24 bataillons de grenadiers, campait à *San-Gregorio*, ayant une avant-garde à *Arcole*, avec un équipage de pont. Le baron Davidowitch, avec l'aile gauche de 17 bataillons et 16 escadrons, occupait les environs de *Legnago* et le Bas-Adige. Le prince de Rosenberg, avec un corps séparé de douze mille hommes, occupait sur l'extrémité droite de la ligne, le val *Polisella*, gardait les passages des monts *Lessini* et les communications avec le Trentin et le Tyrol italien. Le

reste était répandu dans les garnisons : cette armée avait une nombreuse artillerie de siége et de campagne; deux pièces par bataillon, une par escadron, et un parc de deux cent quarante pièces, resté à *Udine;* enfin un corps de troupes russes, venant de *Corfou* par la Dalmatie, était attendu à *Venise.* Le prince Charles avait dans son état-major les officiers les plus distingués par leurs talens; le quartier-maître-général de Zach, le général Grüne, le général de Skal, chargé de l'administration. Une flottille armée à *Trieste* et à *Venise,* soutenue par des frégates russes, se tenait prête à seconder, aux bouches du Pô et sur les côtes de l'Adriatique, les opérations de l'aile gauche. Avec de tels moyens et la disposition de si grandes ressources, le plan de campagne de S. A. R. ne pouvait être qu'offensif; mais l'exécution en était nécessairement subordonnée au succès des alliés en Allemagne. S'ils y restaient maîtres du grand défilé du Danube, ils empêchaient les Français de déboucher en Souabe, et menaçaient eux-

mêmes de passer le Rhin avec toutes leurs forces réunies; M. l'archiduc pouvait attaquer le royaume d'Italie par les vallées méridionales des Alpes, en combinant les mouvemens de son aile droite avec ceux de l'armée rassemblée dans le Tyrol sous le commandement de son frère l'archiduc Jean. On évaluait la force de cette dernière armée à trente-cinq mille hommes répartis en divers corps, sous les ordres des généraux de Chasteler, Saint-Julien, Aufenberg et Hiller. Le plus considérable occupait la vallée de *Trente*. Cette opération de l'archiduc Charles eût été la même que celle du prince Eugène en 1705, lorsqu'après avoir divisé son armée dans le Tyrol, il en dirigea une partie par le val *Sabbia*, marcha avec l'autre sur le Mincio, traversa le lac de Garda, et, après avoir surpris au duc de Vendôme le passage de *Saint-Osset*, se porta au-delà de l'Oglio.

Nous avons fait connaître quelle était la supériorité de forces de M. l'archiduc Charles, sa position avantageuse, la vraisemblance de son plan d'offensive; et l'on peut juger si

la tâche imposée au maréchal Masséna était difficile. Il reçut, le 8 septembre, l'ordre de concentrer son armée, de former ses divisions, de faire avancer son parc d'artillerie, de faire armer et approvisionner le château de *Vérone*, de se tenir maître du vieux pont, et de préparer tout ce qui serait nécessaire pour construire une tête de pont aussitôt après le passage. Cet ordre très-concis, daté de *Paris*, le 18 fructidor (5 septembre) (*voyez* les Pièces justificatives), finissait par ces mots : « Vous recevrez dans « deux jours le plan de campagne que vous « devrez suivre : vous devez cependant tou- « jours tenir un langage pacifique, car l'em- « pereur ne sera en mesure sur le Rhin que « le 5 vendémiaire (22 septembre). »

Voici quelles furent les dispositions du maréchal Masséna pour l'exécution de cet ordre, telles que nous les trouvons rapportées dans le journal de cette campagne, rédigé par M. le général Pelet, alors aide-de-camp du maréchal. Nous avons puisé dans ce document précieux les détails des-

criptifs qu'on trouvera, soit dans le texte, soit dans les notes du 13e volume relatives à cette partie. Nos lecteurs regretteront, comme nous, que toute l'excellente topographie militaire du général Pelet, qui sert d'introduction à son journal, n'ait pu, à cause de son étendue, être insérée dans ces Essais, et que cet officier, qui dans le cours de cette campagne se distingua par plusieurs actions d'éclat, et fut chagré des reconnaissances, n'en ait pas lui-même publié l'histoire.

La première division (Gardanne) occupa *Vérone* et les villages environnans.

La deuxième (Verdier) fut cantonnée à *Bovolon*, *Isola*, *Porcarizza*, *Valèse*, etc., s'étendant par un cordon de chasseurs à cheval jusqu'au fond de la Polésine.

La troisième (Molitor) à *Villafranca*, *Provigliano*, etc.

La quatrième (Duhesme) à *Somma-Campagna*, *Sonna*, *Castelnovo*.

La cinquième (Serras) à *Bussolingo*, *Piovezano*, *Rivoli*, et occupant les environs de *Salo*, le val *Sabbia* et *Rocca d'Anfo*.

La division de chasseurs à cheval du général Espagne, à *San-Giovano, Santa-Maria.* Les cuirassiers du général Pully, à *Roverbella, Castiglione, Mantouano.* Les dragons du général Mermet, à *Isola della Scala, Salizolo*, etc. Le parc d'artillerie, à *Provigliano.*

Des détachemens de la garnison de *Mantoue*, forte de huit mille hommes, occupaient *Governolo* et *Ostiglia.*

Le quartier-général fut porté de *Vallegio* à *Villafranca*, et peu de temps après à *Alpo.*

Les divisions ainsi rapprochées devaient, au premier ordre, se former sur la ligne de bataille dans les positions suivantes :

La division Gardanne occuper fortement le pont de *Vérone* et le *Châteauvieux*, et porter un régiment sur la place d'armes; le reste sur les hauteurs de *San-Massimo* et *Chieva.*

La division Verdier, une partie dans la direction de *Valèse*, à *Isola-Porcarizza*, et l'autre entre *Villafontana* et *Aspari.*

La division Molitor, en bataille de *Calori* à *Azzano.*

La division Duhesme, de *Dossobono* à *Lugagnan*.

La division Serras, fermant la gauche, à la *Corona*, à la *Ferrara*, à *Rivoli*, défendant le défilé de *Torti* et le col de *Magnan*, tenant les débouchés de la pente occidentale du *Montebaldo*, et deux brigades occupant *Partrengo* et *Piovezzano*.

Quant à la cavalerie, celle du général Espagne entre la deuxième et la troisième division vers *Magnan*. Celle du général Mermet, en troisième ligne de la deuxième division entre *Tarmasia* et *Salizolo*.

Cette disposition était également bonne pour l'offensive et pour la défensive. Considérée comme offensive, elle laissait le prince Charles dans l'incertitude sur le point d'attaque au-dessus ou au-dessous de l'*Alpen*, car l'un et l'autre offraient divers avantages; au-dessus, la facilité des passages de l'Adige; au-dessous, la faculté de tourner la position de *Caldiero*. Comme défensive, les appuis de la gauche étaient respectables et bien soutenus; le passage dangereux de *Paronna*

était bien gardé; le centre était réuni en masse. Une chaîne de postes observait la ligne de l'Adige jusqu'à son extrémité. L'ennemi voulait-il déboucher par le val *Sabbia*, le maréchal laissant une partie de son armée sur la ligne du Mincio, se portait avec l'autre à la *Rocca d'Anfo*; l'ennemi s'avançait-il en force et de front entre le lac de Garda et l'Adige, alors l'armée française, soutenant les ouvrages qui resserraient ces défilés, l'arrêtait sur les positions en arrière de *Rivoli* jusqu'à *Piovezzano*, se plaçait dans le camp retranché de *Castelnovo*, livrait bataille dans une position avantageuse, ou réduisait l'ennemi à la nécessité de défiler entre elle et l'Adige.

S'étant bien assuré, par cette première disposition, des moyens de se maintenir entre l'Adige et le Mincio, et de réunir, sur les points où l'ennemi tenterait de surprendre le passage du fleuve, plus de force qu'il n'en pourrait avoir jetée sur la rive droite, le maréchal Masséna ne fit pas le moindre mouvement, et tint son armée rapprochée de son

pivot fixe de gauche, lorsque M. l'archiduc voulut, par ses démonstrations, attirer son attention sur la droite.

L'instruction annoncée au maréchal Masséna, *sur le plan de campagne qu'il devait suivre*, fut dictée par l'empereur, et lui fut adressée de *Paris* le 30 fructidor (17 septembre) : Napoléon avait déjà pressenti que ses premières marches en Allemagne ne manqueraient pas de retenir l'archiduc Charles sur l'Adige; aussi ordonna-t-il au maréchal de prendre l'offensive à *Vérone*, dans le cas même où l'ennemi essaierait de passer la rivière. Cette détermination de l'empereur Napoléon, malgré la certitude qu'il avait de la supériorité de l'ennemi, prouve sa ferme croyance au succès d'un plan dont toutes les parties étaient si bien liées qu'elles se soutenaient mutuellement. Il comptait aussi pour beaucoup les talens et le caractère de Masséna, et son influence sur l'esprit du soldat dans les entreprises audacieuses.

Cette dernière instruction, qui développe la première dont nous avons déjà parlé, est

un traité concis et complet des opérations de guerre sur les rives de l'Adige dans toutes les suppositions. C'est un modèle où l'on reconnaît la main du maître. Elle est trop étendue pour que nous la rapportions tout entière : en voici quelques traits :

« Si l'ennemi essaie de passer entre *Vérone* « et *Albaredo*, l'opinion de l'empereur est « qu'au premier coup de canon vous devez « passer l'Adige à *Vérone*, et vous emparer « des hauteurs : s'il ne les a pas fortifiées, « c'est un indice de ses projets, et la preuve « qu'il ne veut pas garder *Vérone*.

« Il serait possible aussi que l'ennemi, « comptant sur l'impétuosité française, vou- « lût vous attendre sur le champ de bataille « à *Caldiero* : mais rien ne vous presse, et « vous devez vous fortifier en avant de *Vé-* « *rone*..... Vous attendriez dans cette posi- « tion que l'ennemi se fût affaibli pour cou- « rir au secours de *Vienne*.

« Voici la situation de nos affaires : Les « Autrichiens sont à *Munich* (le major- « général annonçait d'avance au maréchal

« Masséna l'invasion de la Bavière, dont « nous rendrons compte dans le Chapitre suivant); l'électeur a réuni toute son armée à « *Würtzbourg*, et s'est déclaré pour nous.

« L'ambassadeur Cobentzel est toujours à « *Paris*; il négocie : vous ne sauriez donc « être trop sur vos gardes.

« Les premières colonnes de l'armée de « *Boulogne* sont arrivées sur le Rhin; le « maréchal Bernadotte avec son armée est « parti de *Goettingen*; il est en marche sur « *Würtzbourg*.....

« Votre position actuelle doit être enveloppée d'un peu de mystère.... Il faut de « la prudence pour ne pas jeter l'alarme; « mais il est naturel que chacun prenne ses « précautions.

« Si les Autrichiens n'attaquent pas les « premiers, l'intention de l'empereur n'est « pas toutefois de commencer les hostilités « avant le 5 vendémiaire (27 septembre), « comme vous en recevrez l'ordre, que vous « attendrez avant de rien commencer..... « Vous devez vous tenir réunis, et ne point

« disséminer votre armée. Sa majesté pense « que quarante à cinquante mille Français « réunis, commandés par vous, sont invin- « cibles s'ils sont sur une bonne position, et « sur un même champ de bataille où chaque « corps puisse s'entr'aider. »

La nécessité de combiner les opérations d'une armée en Italie avec celles de l'armée d'Allemagne, était la même pour chacun des deux partis, et M. l'archiduc Charles prenait autant de soin que le maréchal Masséna de prolonger les incertitudes de son adversaire, et de ne commencer les hostilités que lorsqu'il serait informé de ce qui se serait passé dans le premier choc des grandes masses au-delà des monts. Dans cette situation respective, les deux généraux en chef convinrent qu'ils se préviendraient mutuellement six jours avant d'attaquer. Cependant, comme le prince pouvait avec sécurité, à l'abri de cette convention, cacher ses mouvemens derrière l'Adige, et faire filer des troupes dans le Tyrol, le maréchal Masséna se hâta de dénoncer le terme de cet armis-

tice. Il avait, peu de jours avant, mis à l'ordre de son armée une adresse ou proclamation dans laquelle, en se félicitant de retrouver ses anciens compagnons d'armes, il leur disait que, « si les circonstances obligeaient « l'empereur à donner le signal des combats, « malgré le désir qu'il avait constamment « manifesté de maintenir la paix, ils se sou- « viendraient qu'ils étaient sur un champ « de bataille illustré par ses victoires, et qu'à « chaque pas ils trouveraient des traces de « son génie. »

CHAPITRE VI.

Transaction entre la cour de Vienne *et celle de* Londres. — *L'armée autrichienne d'Allemagne entre en Bavière. — L'électeur quitte sa capitale. — L'armée bavaroise se retire en Franconie. — Marche de l'armée russe. — L'empereur d'Autriche se rend à son armée. — L'empereur Alexandre quitte* Saint-Pétersbourg. — *L'empereur Napoléon expose au sénat les motifs de la guerre continentale. — Rappelle son ambassadeur. — Ordonne de nouvelles levées. — Organise les gardes nationales. — Forme trois armées de réserve. — Se rend à son quartier-général de* Strasbourg.

Les lenteurs et les hésitations apparentes du cabinet de *Vienne* n'avaient plus d'autre motif que celui d'obtenir de l'Angleterre un subside extraordinaire pour couvrir les frais

des armemens de l'Autriche : ces armemens avaient occasionné une dépense de 36 millions de florins pendant l'année courante 1805, le subside n'avait été réglé par la convention, signée à *Pétersbourg* entre le comte Stadion et lord Gower, que pour l'année 1806. L'ambassadeur d'Angleterre à *Vienne*, sir Arthur Paget, pressait vivement la ratification de cet acte d'accession à la coalition, et le ministre des affaires étrangères, le comte Louis de Cobentzel, la différait de jour en jour pour faire valoir les demandes subsidiaires de sa cour; il représentait à sir Arthur Paget, que le malheureux état des finances de l'Autriche n'avait pas retenu l'empereur François II; qu'il n'avait pas hésité de mettre son armée sur le pied le plus formidable, *et qu'il se confiait à la générosité de S. M. britannique.*

Les conditions du traité étant arrêtées, il n'y eut plus ni délai ni mystère; et, comme le disait sir Arthur dans sa correspondance avec lord Mulgrave, *cette longue déception ne pouvait être poussée plus loin.* Le 29 août

l'armée autrichienne fut mise sur le pied de guerre : cette mesure, rendue publique par un règlement, donna lieu à de vives réclamations de la part de l'ambassadeur de France, M. de La Rochefoucauld. Elles étaient superflues; le marché était conclu.

Osons remarquer ici que trop souvent, dans les grandes affaires politiques, la raison d'état fait dévier, sans scrupule, de ces mêmes principes de morale et d'humanité qu'on invoque pour en justifier la violation. On peut se rappeler que l'Europe entière s'indigna lorsque, pendant la guerre de l'indépendance des États-Unis, un prince d'Allemagne, le landgrave de Hesse, vendit ses soldats à l'Angleterre, et stipula une prime à raison du nombre de ceux qui périraient dans les combats ; mais tout s'ennoblit, tout s'excuse, *tout se fait pardonner à force de grandeur*..... Les souverains ne vendaient-ils pas leurs armées à la cause de l'Angleterre? étaient-ils eux-mêmes attaqués? étaient-ils si directement lésés et menacés qu'ils eussent alors leur propre cause

à défendre? Nous ne saurions en convenir: dès l'ouverture de cette campagne, pour eux si désastreuse, leurs premières dispositions se ressentirent de l'influence toujours funeste, des conseils étrangers, rarement d'accord avec les intérêts nationaux.

S. A. I. l'archiduc Charles, que ses talens militaires, sa brillante valeur et son expérience devaient faire considérer comme le généralissime des armées autrichiennes, dont il s'était concilié l'affection par son noble caractère, avait improuvé la détermination du cabinet de *Vienne* de prendre part à la guerre; il la trouvait inopportune, impolitique; mais, dès qu'elle eut été résolue, il offrit ses services pour soutenir l'honneur des armes autrichiennes: il était naturel de penser que le suprême commandement des armées alliées et la conduite de la guerre en Allemagne, seraient confiés au vainqueur de *Stockach*, et qu'on l'opposerait à l'empereur Napoléon; mais il paraît que la méfiance des cabinets de *Londres* et de *Pétersbourg* fit préférer, pour cette importante mission, le

feld-maréchal lieutenant baron de Mack. Le plan d'offensive que ce général avait proposé convenait surtout aux Anglais, parce que, portant d'abord le théâtre de la guerre dans la Souabe, on ne doutait pas que les électeurs de Bavière et de Wurtemberg ne fussent contraints de se joindre à la coalition, et de grossir, de toutes leurs troupes disponibles, l'armée alliée que le général Mack devait commander en chef sous le nom de l'archiduc Ferdinand.

L'armée autrichienne d'Allemagne, forte de quatre-vingt mille hommes, était, depuis le commencement du mois d'août, rassemblée au camp de *Wels*, dans l'Autriche supérieure, sur la Traün, à trois et quatre marches seulement de la rive droite de l'Inn, et, comme on le verra plus bas, la première armée russe sous les ordres du général Kutusow, était encore bien éloignée. Le temps s'écoulait, les magasins se consumaient; les nouvelles de France faisaient pressentir que les colonnes françaises ne tarderaient pas à passer le Rhin. Le général Mack, impatient

de prévenir l'ennemi au débouché des montagnes sur le Haut-Danube, conseilla d'ouvrir la campagne, sans attendre la jonction des Russes, de passer l'Inn, et de traverser la Bavière, amie, neutre, ou ennemie.

La Bavière, qui depuis la paix de *Lunéville* réparait les dommages immenses qu'elle avait supportés pendant la dernière guerre, était restée étrangère aux différends qui s'étaient élevés entre les grandes puissances: loin d'avoir à se plaindre de l'empereur Napoléon, elle devait à son intervention les indemnités considérables qu'elle avait obtenues; l'électeur, espérant de pouvoir conserver, comme la Prusse, une exacte neutralité, faisait négocier pour qu'elle fût reconnue à *Vienne* lorsque le prince Charles de Schwartzenberg arriva à *Munich*, le 5 septembre; il venait, au nom de son maître, tracer avec l'épée le cercle de Popilius. Il demanda à l'électeur que l'armée bavaroise fût remise immédiatement aux généraux autrichiens, pour être incorporée dans celle de l'empereur. Il menaça, en cas de refus, de la faire désar-

mer. Il était évident que cette prétendue négociation n'avait d'autre objet que d'embarrasser et de retenir la cour de *Munich*, et d'empêcher que les troupes bavaroises fissent aucun mouvement. L'avant-garde autrichienne, commandée par le général Klenau, était déjà en marche pour franchir la frontière, et devait s'avancer jusqu'à *Neubourg* pour couper la retraite aux troupes bavaroises.

Le prince de Schwartzenberg n'ayant d'autre mission que celle de faire cette étrange déclaration, et n'ayant aucuns pouvoirs pour traiter des conditions de la neutralité, l'électeur Maximilien Joseph dépêcha à *Vienne* le comte de Nogarolla, chargé d'une lettre autographe pour l'empereur : mais ce jour-là même (8 septembre) le comte de Klenau opéra le passage de l'Inn avec un corps de quatorze mille hommes d'infanterie et quatre mille chevaux, et le répandit dans cette partie de la Bavière, se dirigeant sur *Munich*. Les troupes bavaroises, dispersées dans les garnisons, se replièrent en bon

ordre, évitant de rencontrer les avant-gardes autrichiennes. La nuit suivante (celle du 8 au 9 septembre), l'électeur de Bavière, après avoir donné ses ordres pour la prompte retraite de son armée dans le Haut-Palatinat, quitta sa capitale pour se rendre à *Würtzbourg*, avec sa famille et ses ministres.

La négociation, si l'on peut appeler ainsi le masque d'une violation de territoire, ne fut pas immédiatement rompue; le prince de Schwartzenberg proposa de suspendre la marche des troupes bavaroises pendant qu'on enverrait un courrier à *Vienne*, pour demander de nouvelles instructions; mais le général Mack insista pour que les seules colonnes bavaroises s'arrêtassent sur la rive droite du Danube, tandis que les siennes continueraient de marcher pour occuper et traverser la Bavière.

Toute l'armée autrichienne suivit le corps du général Klenau, et le général Mack porta son quartier-général à *Munich*. La cour électorale, malgré son éloignement, ne cessa d'invoquer les droits de la neutralité, et

proposa même de livrer passage en déterminant une ligne, que suivraient dans leur marche les troupes autrichiennes, ainsi que les positions qu'elles devaient occuper. Le général Mack répondit à cet *ultimatum* que l'empereur d'Autriche ne consentirait jamais que la Bavière restât neutre, ni même qu'en la considérant comme puissance alliée, ses troupes restassent formées en un corps séparé : il menaça de les faire poursuivre au-delà du Danube par l'armée russe, et de traiter l'électorat en pays ennemi. L'invasion de la Bavière fut ainsi consommée ; de fortes réquisitions y furent levées par voie d'exécution. On fit verser à la caisse de l'armée autrichienne les revenus de toute espèce ; on força les marchands, sous peine de confiscation, à recevoir les billets de la banque de *Vienne* pour leur valeur nominale. L'archiduc Ferdinand, qui vint prendre le commandement de l'armée, renvoya les réclamations des habitans et des autorités au comte de Buol, ministre d'Autriche auprès de la cour électorale. Ce ministre, qui suivit

l'électeur à *Würtzbourg*, ayant déclaré qu'il avait de pleins pouvoirs pour conclure un traité d'alliance, l'électeur persista à exiger la reconnaissance préalable de sa neutralité; mais M. de Buol déclara positivement que l'empereur d'Autriche ne consentirait jamais à une neutralité armée, et qu'il permettrait seulement que l'électeur conservât ses troupes de Franconie, s'il consentait à licencier tout le reste de son armée. Cette proposition fut dédaigneusement rejetée, et l'approche du corps d'armée du maréchal Bernadotte mit un terme aux négociations du comte de Buol.

Pendant que l'armée autrichienne d'Allemagne commençait ainsi les hostilités, le comte Philippe de Cobentzl, prolongeant son séjour à *Paris*, continuait de tenir un langage pacifique. L'empereur Napoléon, en apprenant le passage de l'Inn, lui fit connaître, par une note du ministre des relations extérieures, qu'aucune proposition ne serait entendue avant que les troupes autrichiennes n'eussent évacué la Bavière, et ne

fussent rentrées sur leur territoire. L'ambassadeur répondit enfin sans détour, « que « la ferme résolution de l'empereur son « maître était de se maintenir en Bavière, « et d'étendre son armée sur le Lech ; que « cette occupation n'était qu'un faible dé- « dommagement des usurpations de l'empe- « reur des Français en Italie ; que trois corps « d'armée russes étaient sur le point d'en- « trer en Allemagne pour soutenir les justes « prétentions de l'Autriche, et que, si la « France voulait conserver la paix, elle « devait accepter les propositions qui lui « avaient été faites précédemment. »

Cette dernière note fut remise à M. de Talleyrand le 17 septembre : cette date est remarquable en ce que, vers cette époque, Napoléon était en mesure d'agir avec toutes ses forces, et que son aile gauche, avancée jusqu'en Franconie, était bien appuyée, tandis que l'armée autrichienne, qui n'était forte que de quatre-vingt mille hommes, traversait la Bavière pour se porter en Souabe, s'y concentrer, et attendre la jonc-

tion des Russes, sans lesquels elle ne pouvait prendre l'offensive. Plus elle prolongeait cette ligne d'opérations dans le grand défilé du Danube, et plus elle s'isolait et retardait l'arrivée de ses auxiliaires : elle s'affaiblissait aussi par les détachemens qui devaient observer dans le Haut-Palatinat les mouvemens de l'armée bavaroise, et par les garnisons nécessaires pour contenir les habitans et exploiter les ressources du pays. Tandis que le comte de Cobentzl annonçait à *Paris* l'arrivée des armes russes, et que M. de Buol menaçait à *Würtzbourg* la cour électorale de livrer aux Cosaques sa belle province de Franconie, la première colonne de l'armée de Kutusow, composée de neuf mille hommes de cavalerie et d'un train d'artillerie de trente-deux pièces, atteignait à peine *Cracovie*; cette avant-garde était arrivée à *Lemberg* le 1er septembre. La distance de ce point aux rives de l'Inn est de 122 milles d'Allemagne, et ne pouvait être franchie en moins de quarante marches; le reste des cinquante-six mille hommes (force totale

de ce corps d'armée) était partagé en quatre divisions d'infanterie et d'artillerie qui suivaient à un jour d'intervalle la seule route ouverte pour traverser la Gallicie et la Moravie; par conséquent l'armée de Kutusow ne pouvait se trouver réunie sur la frontière orientale des états héréditaires d'Autriche que vers la fin d'octobre.

Le projet d'agression par la Souabe avec le seule armée autrichienne était une témérité, et l'on ne peut en excuser le général Mack, si l'on ne suppose qu'il ignorait entièrement les mouvemens et la direction des corps d'armée de Bernadotte et de Marmont: devait-il croire que les territoires de Hesse et d'Anspach seraient respectés, et feraient obstacle à la réunion en Franconie de l'aile gauche de l'armée française avec les troupes bavaroises, lui qui donnait l'exemple de ces violations par l'invasion de la Bavière?

L'archiduc Charles, qui en 1796 avait si savamment manœuvré sur ce théâtre de guerre entre le Mein et le Danube, et nous en a depuis si bien expliqué la topographie

militaire, n'aurait pas commis cette faute capitale : nous la faisons sentir à nos lecteurs, parce qu'elle fut la principale cause des revers qu'essuya l'Autriche : une fausse combinaison dans les premières dispositions d'une campagne, quand le sort des armes n'y peut encore influer, est sans excuse, et reste rarement impunie. M. l'archiduc Charles avait bien mieux jugé la position respective des forces en Allemagne, s'il est aussi vrai que nous le trouvons vraisemblable, qu'il insista pour qu'on le laissât prendre l'offensive en Italie, profiter de la supériorité et de l'excellente composition de son armée, combiner ses opérations avec celles de l'armée du Tyrol, commandée par l'archiduc Jean, et pénétrer par les vallées au cœur de la Lombardie. Il donnait le sage conseil de retenir sur la rive droite de l'Inn l'armée de l'archiduc Ferdinand, rassemblée au camp de *Wels* jusqu'à l'arrivée des colonnes russes, et d'ouvrir la campagne en Bavière par une grande bataille avec les deux armées alliées. Ce prince prévoyait, avec

raison, que le général Mack, ne pouvant se soutenir en Souabe, ou du moins ne pouvant entreprendre rien d'important, et livrer à Napoléon une bataille décisive avec les soixante mille hommes qu'il aurait tout au plus à lui opposer, ne tarderait pas à demander des renforts; on ne pouvait les tirer que du Tyrol et de l'armée d'Italie, ce qui rendrait impossible toute opération offensive.

En effet, à peine le général Mack eut-il passé le Lech (les 15 et 17 septembre), que les nouvelles qui parvinrent à *Vienne* des mouvemens de l'aile gauche des Français, et de ce qu'on appelait la défection des Bavarois, décidèrent le conseil aulique à retirer trente-deux bataillons de l'armée de l'archiduc Charles pour les porter en Allemagne. On s'aperçut trop tard des erreurs de calcul sur la marche des colonnes russes : autant on avait mis de lenteur dans les premiers apprêts de la guerre, autant on précipita les nouvelles mesures; des levées extraordinaires, des réquisitions de toute espèce furent ordonnées; l'empereur, qui avant le

passage de l'Inn avait annoncé qu'il commanderait en personne l'armée d'Allemagne, suivit de près à *Munich* l'archiduc Ferdinand; il arriva dans cette capitale le 21 septembre; il se rendit le lendemain à *Landsberg*. Les troupes autrichiennes continuaient de traverser la Bavière à marches forcées, et se répandaient en Souabe; une forte colonne, après avoir occupé *Augsbourg*, se porta sur l'Iller, et s'empara d'*Ulm*. Cette place, appartenant à l'électeur de Bavière, avait été récemment évacuée par le général de Wresde; il y avait réuni les troupes bavaroises stationnées en Souabe. Le général Mack se hâta de la réparer; il fit relever les ouvrages que le général Kray avait fait construire sur le mont *Saint-Michel* pendant la campagne de 1800, et que le général Moreau avait depuis fait raser. L'armée autrichienne fut cantonnée sur les deux rives de l'Iller, et poussa ses avant-postes jusqu'à *Stockach*. Le quartier-général de l'archiduc Ferdinand fut établi à *Memmingen*.

L'empereur d'Autriche s'arrêta quelques

jours à *Landsberg* : il y rassembla, le 25 septembre, un grand conseil de guerre dans lequel il fut décidé qu'on s'affermirait dans cette position avancée entre le Danube et les Alpes tyroliennes, et qu'on la garderait sans rien entreprendre jusqu'à ce que l'armée russe fût entrée en Bavière, et se trouvât en mesure de prendre part aux opérations offensives. Le général Mack et le quartier-maître-général Mayer, l'un des plus savans officiers de l'armée autrichienne, firent valoir l'avantage de cette position. Le centre couvrait les accès de la Bavière; la droite était appuyée à *Ulm*, forte et spacieuse tête de pont qui donnait la facilité d'éclairer au loin les mouvemens de l'ennemi, et de manœuvrer sur la rive gauche du Danube, selon les circonstances; la gauche, s'étendant jusqu'à *Kempten*, au pied des montagnes, à l'entrée des défilés d'*Immenstadt*, se liait avec l'armée du Tyrol et avec l'armée d'Italie par les hautes vallées de l'Inn et de l'Adige, la meilleure et la plus courte communication. La Souabe et la Ba-

vière offraient d'abondantes ressources pour la subsistance de l'armée et la formation des magasins destinés à l'armée russe; enfin la ligne d'opérations depuis la frontière d'Autriche parut être suffisamment couverte par le cours du Danube et celui des grandes rivières affluentes, formant autant de lignes transversales et de positions de retraite.

Après avoir donné ses ordres, d'après les déterminations arrêtées dans le conseil de guerre, l'empereur repartit pour *Vienne* le 26 septembre, dans l'intention de revenir prendre le commandement de l'armée combinée aussitôt que la jonction serait effectuée. Les souverains avaient déjà reconnu que leur présence à l'armée, toujours agréable aux troupes, toujours utile pour soutenir leur dévouement, était devenue nécessaire; ils ne voulaient plus laisser cet avantage à leur redoutable adversaire; ils avaient appris de lui que l'autorité souveraine, au milieu des camps, donne plus d'énergie aux résolutions, plus d'activité dans l'exécution; que si elle ne peut empêcher les rivalités dan-

gereuses, elle les contient, et prévient les intrigues, bien plus funestes à la cour que sur la scène où se passe l'action.

Le jeune empereur de Russie désirait ardemment de faire la guerre, et d'illustrer ses premières armes en se mesurant avec Napoléon; parti de *Pétersbourg* le 20 septembre, il se rendit à *Brzesc*, sur la frontière de la Lithuanie, où se rassemblait la seconde armée russe sous les ordres du général Buxowden. Il était accompagné de son ministre des affaires étrangères, le prince Czartorinski, et de son aide-de-camp, le général Wintzingerode : ce dernier, l'agent le plus actif de la coalition, s'était concilié la confiance de son maître, et jouissait près de lui d'une haute faveur. Il avait été chargé deux mois auparavant d'une mission secrète à *Vienne*, dont l'objet était de régler, d'après le plan de campagne, tout ce qui était relatif à la marche, à l'entretien, au commandement, et au meilleur emploi des deux armées russes. Les points principaux de cette convention avaient été discutés et arrêtés dans des conférences entre

le baron de Mack, le prince de Schwartzenberg, le baron de Collenbach et le baron de Wintzingerode, qui en signèrent le protocole le 16 juillet 1805. Cette pièce authentique fut depuis produite au parlement d'Angleterre; elle fait connaître, par la destination éventuelle de la seconde armée russe, un fait important pour l'histoire de cette campagne; c'est que la neutralité armée de la Prusse n'était, aux yeux des deux cours impériales, qu'un masque prêt à tomber dès l'ouverture de la campagne : c'était avec la conviction, et vraisemblablement avec la certitude de cette disposition de la cour de *Berlin*, que le conseil des généraux autrichiens avait décidé qu'il fallait agir par la Souabe. Le général Wintzingerode avait déclaré dans cette conférence, que « la seconde « armée russe n'entrerait en Allemagne « que lorsque les relations de l'empereur « Alexandre avec la Prusse et la Saxe le per- « mettraient; » et les généraux autrichiens répliquaient, « qu'il valait mieux n'avoir « sur le Rhin que des corps d'observation;

« considérer toute l'étendue du pays sur le « Haut-Rhin, ainsi que sur le Bas-Rhin, « comme imprenable, et employer toute la « force réunie des deux armées russes et de « l'armée autrichienne à la conquête de la « Suisse, afin de pénétrer en France; qu'on « n'avait besoin d'employer sur le Bas-Rhin « qu'une partie de la seconde armée; un « simple corps d'observation, afin de pré- « venir les diversions que l'ennemi pourrait « entreprendre. »

Ce passage, fidèlement extrait du protocole des conférences tenues à *Vienne*, entre des généraux russes et autrichiens, pendant qu'on prodiguait les protestations de dispositions pacifiques et les offres de médiation, ne permet pas de douter que l'accession ultérieure de la Prusse à la coalition ne fût presque certaine, et que la violation du territoire et de la neutralité des Suisses ne fût résolue : mais ces armées russes, sans lesquelles on ne pouvait entreprendre l'exécution de si vastes projets, étaient pour longtemps encore hors de mesure pour y coopé-

rer. Celle de Kutusow (cinquante-six mille hommes) ne le pouvait tout au plus qu'à la fin d'octobre, et celle de Buxowden, que l'empereur Alexandre fit mettre en marche dès son arrivée à *Brzesc*, ne pouvait arriver sur les bords du Danube qu'à la fin de novembre.

Nous avons dû rechercher et montrer à nos lecteurs les causes de l'invasion de la Bavière et ses premiers résultats : on voit que les alliés ayant fait des calculs également erronés, et sur la réunion de leurs forces et sur la concentration de celles dont l'empereur Napoléon pouvait disposer, se trouvaient réduits partout à la défensive, avant l'ouverture d'une campagne d'hiver, tandis que leur plan de guerre était tout offensif. Surpris, au lieu de surprendre, et n'ayant plus de moyens de temporiser, ils firent de grands efforts, et de toutes parts de nouveaux apprêts. L'empereur d'Autriche, à son retour à *Vienne*, où l'alarme s'était déjà répandue, annonça, par une patente impériale, une levée extraordinaire d'hommes

et d'argent, ainsi qu'une contribution de denrées en nature et sans indemnité, frappée sur toutes les provinces de la monarchie. La Gallicie seule dut fournir 400,000 boisseaux de blé et 555,000 boisseaux d'avoine, *pour rendre plus facile l'entretien des armées :* ces malheureuses provinces éprouvaient déjà, avant les premières hostilités, les calamités qui suivent les plus grands revers.

De son côté, l'empereur Alexandre n'épargnait rien pour servir la cause commune, et la lutte irrévocablement engagée par ses instigations. Avant de quitter *Pétersbourg*, il publia un ukase qui, ainsi que la patente impériale de l'empereur François II, était le véritable manifeste. « Les événemens (y « était-il dit) qui ont tant troublé le repos « de l'Europe, ne nous ont pas permis de « rester impassibles à l'égard des dangers qui « menacent les états. La sûreté et la dignité « de notre empire, la sainteté des traités, « et le vœu de rétablir la paix de l'Europe « sur des bases durables, nous ont décidé à « ordonner à une partie de nos troupes de

« franchir les frontières, et à faire de nou-
« veaux efforts pour atteindre le but, etc. »
L'ukase statuait que dans toute l'étendue de l'empire il serait levé quatre recrues sur cinq cents âmes; cette levée devait produire cent cinquante mille hommes, et être terminée avant le 1er janvier 1806, ce qui, plus tard, aurait porté à deux cent soixante-douze mille hommes les forces employées par la Russie seule; et certes, si après une bataille gagnée, on forçait la Prusse à se déclarer pour l'une ou pour l'autre des parties belligérantes, sa propension n'était pas douteuse : ce n'était pas un vain espoir que celui de resserrer la France dans ses anciennes limites, et de lui arracher ses riches conquêtes.

Tels étaient les intérêts que M. Pitt était parvenu à remettre en question; telle était pour la France l'étendue du danger; Napoléon qui l'avait mesurée, et qui du même coup d'œil avait aperçu le vice et l'incohérence du plan de campagne des alliés, se hâtait de prévenir l'agglomération de leurs

ressources et de porter les premiers coups. Son ambassadeur à *Vienne*, M. de La Rochefoucauld, ayant reçu l'ordre d'en partir aussitôt qu'il serait informé de l'entrée des troupes autrichiennes sur une partie du territoire germanique, demanda ses passeports dès que la nouvelle officielle du passage de l'Inn fut parvenue à la cour. Les passeports furent d'abord refusés, parce que, par les motifs que nous avons déduits ci-dessus, la cour de *Vienne* ayant intérêt à retarder les premières hostilités, n'admettait pas comme telle l'occupation des états de Bavière, et prolongeait, par toutes sortes de prétextes et de fausses démonstrations, le séjour du comte de Cobentzl à *Paris*.

Enfin, le 23 septembre, l'empereur Napoléon se rendit solennellement au sénat, et fit présenter, par le ministre des relations extérieures, un exposé de la conduite réciproque de la France et de l'Autriche depuis la paix de *Lunéville*; cet exposé, dont la base et les points principaux avaient été fixés par l'empereur, tendait à prouver que les griefs

et les prétextes allégués par les deux cours impériales d'Autriche et de Russie étaient illusoires, et que l'agression dans la nouvelle lutte continentale, suscitée par l'Angleterre, ne pouvait être imputée ni directement ni indirectement au gouvernement français. L'habile ministre, dont la plume ne fut pas l'arme la moins redoutable du conquérant de l'Europe, rappela toutes les transactions, dévoila toutes les intrigues politiques avec autant de clarté que de concision. Ce monument historique retrace et caractérise les actes diplomatiques dont nous avons successivement rendu compte : il n'est point susceptible d'analyse, tant les faits y sont resserrés et fortement enchaînés par le raisonnement. Nous nous contenterons de rappeler ici la conclusion de cette pièce d'ailleurs très-connue, et qui depuis, dans les changemens de fortune, a servi de modèle à plus d'un imitateur.

« ..... La puissance qui avait ainsi trafi-
« qué de son alliance, ne pouvait plus épar-
« gner le sang de ses peuples dont elle avait

« reçu le prix. Toute explication ultérieure
« avec la cour de *Vienne* étant ainsi devenue
« impossible, la voie des armes est désor-
« mais la seule compatible avec l'honneur.

« Que l'Angleterre s'applaudisse d'avoir
« enfin trouvé des alliés ! qu'elle se réjouisse
« de ce que le sang va couler sur le conti-
« nent ! qu'elle se flatte que le sien sera
« épargné ! qu'elle espère trouver sa sûreté
« dans les discordes des autres états ! sa joie
« sera de courte durée, son espérance sera
« vaine, et le jour n'est pas éloigné où les
« droits des nations seront enfin vengés.

« L'empereur, obligé de repousser une
« agression injuste qu'il s'est vainement ef-
« forcé de prévenir, a dû suspendre l'exé-
« cution de ses premiers desseins. Il a retiré
« des bords de l'Océan ses vieilles bandes,
« tant de fois victorieuses, et il marche à leur
« tête; il ne posera les armes qu'après avoir
« obtenu satisfaction pleine et entière, et
« sécurité complète, tant pour ses propres
« états que pour ceux de ses alliés. »

M. de Talleyrand joignit à cet exposé la

volumineuse collection des notes officielles échangées pendant le cours des négociations, et les dernières déclarations des deux cours impériales. Cette lecture fut suivie de deux propositions de sénatus-consultes : le premier autorisait la levée de quatre-vingt mille conscrits de la classe de 1806, et le second prescrivait la réorganisation des gardes nationales dans toute l'étendue de l'empire. C'était une innovation trop remarquable que celle de transporter à la chambre-haute, au sénat lui seul, les attributions du corps législatif, qui n'était pas rassemblé, pour qu'on ne cherchât pas à la motiver. Les levées de la conscription n'avaient été jusqu'alors ordonnées que par des actes du corps législatif; mais l'orateur du gouvernement soutint que la proposition déférée au sénat n'intervertirait pas l'ordre établi; qu'elle formerait seulement une exception justifiée par les circonstances; que lorsque sa majesté s'éloignait pour mener ses légions à la victoire, sa prudence lui prescrivait d'assurer, avant de quitter le centre de l'empire, tous les moyens de succès que sa sagesse avait conçus,

On n'avait point encore aussi clairement affranchi le pouvoir souverain de l'apparence même des formalités de la loi. Voici dans quels termes Napoléon souffrit, ou plutôt voulut que cette maxime de l'arbitraire fût professée en sa présence au milieu du sénat conservateur : « Le peuple français, sire, « disait le même orateur (Regnaud), *vous a* « *remis le droit de vouloir pour lui*, et sa « volonté libre, fière, courageuse, est, comme « la vôtre, de maintenir l'intégrité de son « territoire, et de défendre ses intérêts, sa « gloire, et tous les biens qu'il tient de « votre majesté. »

Les motifs du second projet de sénatus-consulte, relatif à la réorganisation des gardes nationales, furent développés par le conseiller d'état de Ségur. « La séduction, « dit-il, ferme les yeux sur les leçons de l'ex- « périence : les Autrichiens oublient *Ma-* « *rengo* : le vainqueur voulait conserver la « paix, les vaincus redemandent la guerre. » L'orateur rappela les lois qui avaient fondé, réglé et modifié cette belle institution, lois non révoquées, mais tombées en désuétude,

ou altérées dans les temps d'anarchie, selon que le parti dominant trouvait dans cette force armée, tantôt un appui, tantôt un obstacle : il prouva que l'empereur Napoléon avait sanctionné cette institution, en appelant à la cérémonie du couronnement les députés de toutes les gardes nationales de l'empire, en recevant leur serment et leur donnant des drapeaux. « Qu'ils s'arment « donc, s'écria-t-il ; que cette barrière im- « posante ferme au besoin nos frontières ; « qu'ils défendent nos côtes, gardent nos « places fortes, et que cette armée intérieure « déconcerte tout espoir hostile. » Il fallait, pour atteindre ce but, une organisation nouvelle et plus parfaite ; elle n'était pas moins urgente que la levée de la conscription. « Vous jugerez sans doute, disait-on aux sé- « nateurs, que, dans les circonstances pré- « sentes, il est convenable et nécessaire de « donner à l'empereur le droit de faire à « l'organisation de la garde nationale, par un « règlement, les changemens que, dans une « circonstance pressante, on aurait pu at- « tendre de la loi. » En conséquence, le sénat

décréta que les gardes nationales seraient réorganisées par décrets impériaux rendus en la forme prescrite par les règlemens d'administration publique, et que l'empereur nommerait ses officiers.

Ce sénatus-consulte est un acte très-mémorable, en ce qu'il fit sortir du domaine de la loi cette institution toute nationale; il acheva d'éteindre son ancien esprit, et cette espèce d'indépendance armée toujours importune à l'autorité, et dans laquelle les amis secrets et sincères de la liberté se complaisaient à en contempler l'image, quelques-uns même le gage de son retour : Napoléon étouffa ce dernier germe en feignant de le développer. Il fit exprimer en ces termes toute sa pensée dans l'exposé des motifs : « Il est important « que les officiers de la garde nationale soient « nommés par l'empereur; toute force doit « émaner du pouvoir suprême; tout doit « être en harmonie dans nos institutions, et « une même et unique direction doit être « donnée à tout ce qui commande des ci- « toyens armés. »

Les décrets impériaux relatifs à cette réor-

ganisation ne tardèrent point à paraître; elle comprenait tous les Français valides, depuis l'âge de vingt-un ans jusqu'à celui de soixante révolus; les dénominations furent changées; les bataillons prirent le nom de cohortes; dix compagnies formant une cohorte et plusieurs cohortes, selon les localités, formant une légion. Cette organisation ne devait s'exécuter que dans les départemens où elle serait ordonnée par des décrets spéciaux. Elle le fut immédiatement pour les départemens des frontières, depuis le Pas-de-Calais jusqu'au lac de Genève. Les commandemens des gardes nationales sur toute cette ligne, partagée en quatre arrondissemens, furent confiés à quatre généraux sénateurs : le premier au général Rampon, le deuxième au maréchal Lefebvre, le troisième au maréchal Kellermann, le quatrième au général d'Aboville.

Napoléon compléta ses apprêts de guerre continentale, et son système de défense du territoire de l'empire, par la formation de trois corps d'armée de réserve : le premier, sous les ordres du maréchal Brune, dans

les départemens entre la Somme et l'Escaut, dont le quartier-général et le point de réunion étaient fixés à *Boulogne;* le second, sous les ordres du maréchal Lefebvre, dans les départemens de la rive gauche du Rhin, dont le quartier-général et le point de réunion étaient à *Mayence;* le troisième, sous les ordres du maréchal Kellermann, dans les départemens de la frontière de l'est, comprenant l'Alsace et la Franche-Comté, quartier-général à *Strasbourg.* Tous les corps destinés à faire partie de ces corps d'armée devaient, par le moyen de la conscription, être portés au grand complet de guerre.

Indépendamment de ces quatre corps d'armée, un camp volant de grenadiers se formait à *Rennes,* sous les ordres du général Boyer; un autre dans la Vendée, un troisième à *Alexandrie :* une division de cavalerie légère et une division d'artillerie légère attelée devaient être attachées à chacune de ces réserves ou camps volans de grenadiers.

L'empereur avait terminé la séance extraordinaire du sénat par un discours dont l'objet était d'annoncer lui-même son pro-

chain départ, et d'inspirer à la nation les sentimens dont il était animé, son indignation contre l'Angleterre, sa confiance en sa propre fortune. « Je vais, dit-il, quitter ma « capitale pour me mettre à la tête de l'ar- « mée, porter un prompt secours à mes « alliés, et défendre les intérêts les plus « chers de mes peuples.

« Les vœux des éternels ennemis du con- « tinent sont accomplis : la guerre a com- « mencé au milieu de l'Allemagne : l'Au- « triche et la Russie se sont réunies à l'An- « gleterre. . . . . Il y a peu de jours j'espérais « encore que la paix ne serait point trou- « blée; les menaces et les outrages m'avaient « trouvé impassible : mais l'armée autri- « chienne a passé l'Inn; *Munich* est envahie, « l'électeur de Bavière est chassé de sa ca- « pitale; toutes mes espérances se sont éva- « nouies.

« Sénateurs, quand à votre vœu, à la voix « du peuple français tout entier, j'ai placé « sur ma tête la couronne impériale, j'ai « reçu de vous, de tous les citoyens, l'enga-

« gement de la maintenir pure et sans tache....

« Magistrats, soldats, citoyens, tous veu-
« lent maintenir la patrie hors de l'influence
« de l'Angleterre, qui, si elle prévalait, ne
« nous accorderait qu'une paix environnée
« d'ignominie et de honte, et dont les prin-
« cipales conditions seraient l'incendie de
« nos flottes, le comblement de nos ports,
« et l'anéantissement de notre industrie.

« Toutes les promesses que j'ai faites au
« peuple français, je les ai tenues : le peuple
« français, à son tour, n'a pris aucun en-
« gagement avec moi qu'il n'ait surpassé....

« Français, votre empereur fera son de-
« voir, mes soldats feront le leur, vous ferez
« le vôtre. »

Quand le chef d'un gouvernement fait retentir du haut du trône de telles paroles, il s'impose la nécessité de vaincre. Napoléon partit de *Saint-Cloud* le 14 septembre avec l'impératrice, et arriva à son quartier-général de *Strasbourg* le surlendemain 26 septembre 1805.

PIÈCES JUSTIFICATIVES

DU DOUZIÈME VOLUME.

Ordre à l'amiral Gantheaume de se rallier au capitaine Lallemand.

Saint-Cloud, 20 juillet 1805.

MONSIEUR DECRÈS, je vous envoie un ordre pour l'amiral Gantheaume. Faites-le partir par un courrier extraordinaire; faites-lui connaître de quelle manière il pourra se rallier à Lallemand, et entrez avec lui dans les différentes hypothèses probables, comme celle que, si les Anglais sont inférieurs devant lui, certainement ils sont au *Ferrol*. Ne vous couchez pas avant d'avoir expédié ce courrier.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Instructions urgentes pour le capitaine Lallemand. — Mesures à ordonner pour qu'elles lui parviennent à Vigo *à une époque indiquée, et que les vivres soient préparés à* Cadix *pour l'escadre de l'amiral Villeneuve.*

Saint-Cloud, 26 juillet 1805.

MONSIEUR le Ministre de la marine, je vous envoie une lettre pour le capitaine Lallemand. Vous

en ferez deux copies. Vous en expédierez une avant six heures du soir par un officier de marine attaché à votre état-major, qui ira à *Vigo*, accompagné d'un courrier, et avec la plus grande diligence possible. Il est nécessaire qu'il y soit avant le 15 du présent mois de thermidor. Vous lui ferez sentir cette nécessité. S'il venait à s'apercevoir en route qu'il ne peut y arriver, il adresserait la dépêche par son courrier à mon commissaire ou à mon vice-commissaire à *Vigo*. Sur l'adresse de cette dépêche, il y aurait : *Au premier capitaine de vaisseau de ligne ou de frégate qui se présentera devant* Vigo ; et comme le capitaine que vous expédierez arrivera vingt-quatre ou trente-six heures après, cette adresse ne peut être susceptible d'aucun inconvénient. L'officier de votre état-major que vous expédierez à *Vigo*, y restera jusqu'à ce que sa mission soit faite, et, s'il ne se présentait personne, il y resterait au moins jusqu'au 10 fructidor. Ce soir, avant six heures, vous ferez également partir, par courrier extraordinaire, l'autre copie de ma lettre au capitaine Lallemand, avec l'ordre ci-joint au capitaine qui commande *le Régulus*. Vous y joindrez une instruction pour lui faire connaître la route qu'il peut prendre pour trouver l'escadre du capitaine Lallemand. Il ne faut cependant pas qu'il se détourne de plus de vingt-quatre ou trente-six heures, puisqu'il est certain de trouver à *Vigo* des

nouvelles du capitaine Lallemand. Vous recommanderez également au capitaine du *Regulus* de tâcher d'arriver à *Vigo* avant le 15 thermidor. — Quand ces deux expéditions seront faites, vous expédierez un troisième courrier à mon commissaire Leroi, homme sage et prudent. Vous lui direz dans votre dépêche que je ne doute point que l'amiral Villeneuve ne retourne à *Cadix* avant la fin de ce mois; que mon intention est qu'il y trouve un mois de vivres pour toute son escadre, et qu'il ne doit pas séjourner à *Cadix* plus de cinq jours, pour continuer sa mission avec les vaisseaux espagnols qui se trouveront prêts. — Vous ferez connaître également à M. Leroi que je viens d'ordonner de lui expédier des lettres de change pour cent mille écus, afin de lever tous les obstacles; qu'il y aura de la part des Espagnols les meilleures dispositions; mais qu'il faut que les vivres provenans des Espagnols ou d'ailleurs ne manquent pas. Il vous fera connaître, par le retour du courrier, ce que l'arsenal pourrait procurer en vivres. Vous lui donnerez également connaissance de l'ordre que j'ai donné à l'escadre de Lallemand; vous y joindrez une lettre que M. Leroi remettra au capitaine Lallemand, s'il arrive à *Cadix* avec son escadre entière et sans combat. Dans le cas où il y arriverait après un combat, je me réserve de juger la manière dont il se sera comporté. Cette lettre annoncera au capitaine

Lallemand que je l'ai promu au grade de contre-amiral, et qu'il doit en arborer sur-le-champ le pavillon. — Vous enverrez également à M. Leroi la lettre ci-jointe pour l'amiral Villeneuve. Vous ferez connaître à cet amiral que dans peu de jours je lui enverrai des instructions plus détaillées, mais que c'est pour le cas où il arriverait avant le moment où je l'attends; et si ce cas arrivait, vous ferez connaître à M. Leroi que je compte sur son zèle pour que les vivres soient fournis, n'importe par qui, et que l'amiral soit à même de continuer sa mission. Vous recommanderez à ce commissaire de tenir le tout le plus secrètement possible, et de ne faire aucune démarche qui puisse directement ou indirectement donner aucun soupçon sur ce qui va arriver. — Quand vous aurez expédié ces trois courriers, et que vous serez très-certain du départ de votre officier d'état-major, vous viendrez le soir à *Saint-Cloud*, et vous m'apporterez les instructions que vous avez données au capitaine Lallemand; alors je vous remettrai mes nouveaux ordres pour l'escadre de *Brest* et pour celle de Villeneuve.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Raisons qui peuvent avoir déterminé les Anglais à lever le blocus de Rochefort, *et à renforcer l'escadre de Nelson. — L'amiral Gordon doit en prévenir le capitaine Lallemand.*

Saint-Cloud, 27 juillet 1805.

MONSIEUR DECRÈS, l'escadre anglaise devant *Rochefort* a disparu le 23 messidor. Ce n'est que le 20 messidor que le brick *le Curieux* est arrivé en Angleterre. L'amirauté n'a pu se décider dans les vingt-quatre heures sur les mouvemens de ses escadres : dans ce cas, il n'est pas probable que l'ordre à l'escadre devant *Rochefort* soit arrivé en trois jours. Je mets donc en fait que cette escadre a levé sa croisière par des ordres antérieurs à l'arrivée du *Curieux* à *Londres*. Le 26 messidor cette escadre a fait sa jonction avec celle du *Ferrol*, et dans la journée du 26, et au plus tard le 27, ces quatorze vaisseaux sont partis par des ordres donnés antérieurement à l'arrivée du *Curieux*. Quelles nouvelles avaient les Anglais avant l'arrivée de ce brick? Que les Français étaient à *la Martinique;* que Nelson n'y avait que neuf vaisseaux. Qu'ont-ils dû faire? Je ne serais pas étonné qu'ils y eussent envoyé une autre escadre pour fortifier celle de l'amiral Nelson, et avoir une supériorité propre non-seulement à garantir toutes

leurs possessions d'Amérique, mais encore à détruire notre escadre, et que ce soit les quatorze vaisseaux du *Ferrol* qu'ils eussent fait partir pour l'Amérique. Ils ont emmené avec eux, bricks, frégates, corvettes, soit pour se tenir en garde, soit pour chercher l'armée combinée. Si cela était, la première chose à faire serait que l'amiral Gourdon en prévînt le capitaine Lallemand, pour que celui-ci entrât au *Ferrol*. Je désire donc que dans la journée vous expédiez un courrier au contre-amiral Gourdon, pour lui dire que la disparition de la croisière ennemie du *Ferrol*, si elle dure encore, doit le mettre à même de faire sa jonction avec le capitaine Lallemand, et que, joint à lui, il doit se diriger, s'il n'a pas de connaissance au 20 thermidor de l'amiral Villeneuve, sur *Cadix*; qu'il doit prévenir le capitaine de frégate qui va à *Vigo*, pour que *le Regulus* s'y joigne également; qu'avec ces forces réunies il doit se joindre aux vaisseaux espagnols qui sont à *Cadix*, y faire venir l'escadre de *Carthagène*, et y attendre là l'amiral Villeneuve. Lorsque l'amiral Gourdon partira du *Ferrol*, il y aura plus de dix-huit jours que l'escadre ennemie aura disparu : si elle avait paru devant *Cadix*, il le saurait alors.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

P. S. Je vous envoie les ordres à l'amiral Gourdon, que vous expédierez aujourd'hui par un courrier.

Départ pour Boulogne. — Espérance de la jonction de Magon à Villeneuve.

Saint-Cloud, 2 août 1805.

MONSIEUR DECRÈS, je pars pour *Boulogne*. J'imagine que vous avez donné ordre à l'amiral Gantheaume de se tenir dans la rade de *Bertheaume*, et que vous l'avez prévenu que Magon ayant rejoint Villeneuve, ils ne tarderont pas à paraître. Du moment que votre santé vous permettra de supporter les fatigues, je vous attends à *Boulogne*. Faites-moi passer exactement toutes les nouvelles que vous aurez de la mer.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Le combat de Villeneuve avec Calder ne doit point retarder l'exécution des projets auxquels il est chargé de coopérer. — Les Anglais ont été fort maltraités. — Regrets à exprimer au prince de la Paix sur la perte de deux vaisseaux espagnols.

Au camp impérial de Boulogne, 10 août 1805.

MONSIEUR DECRÈS, je vous envoie une lettre que je reçois de l'*Altaye*; vous y verrez qu'indépendamment du *Windsor-Castle*, le *Malta* a aussi été obligé de rentrer dans les ports d'Angleterre; et comme nous savons que nos escadres sont en état,

si Villeneuve a un nouvel engagement avec Calder, il ne trouvera plus que douze vaisseaux. Il paraît que le 12 thermidor il n'était pas encore arrivé au *Ferrol*. Envoyez dans la journée un courrier extraordinaire au *Ferrol*. Faites part de ces nouvelles de *Londres* au vice-amiral Villeneuve ; dites-lui que j'espère qu'il aura continué sa mission, et qu'il serait trop déshonorant pour les escadres impériales qu'une échauffourée de trois heures et un engagement avec quatorze vaisseaux fissent manquer de si grands projets ; que l'escadre ennemie est affaiblie de deux vaisseaux, et que, d'après son propre aveu, il paraît qu'il a beaucoup souffert. Écrivez aussi au prince de la Paix, pour lui faire connaître que j'ai appris avec peine la perte de deux vaisseaux espagnols ; qu'il paraît que l'escadre anglaise a beaucoup souffert dans l'action ; que deux vaisseaux ennemis sont arrivés coulant bas à *Plymouth ;* qu'il ne faut pas se décourager ; qu'il faut persister fortement dans ses projets ; que je compte sur la ferme résolution du roi d'Espagne, et qu'il donnera des ordres pour que l'escadre du *Ferrol* étant jointe à mes escadres, elles suivent avec activité leur destination. Je vous envoie aussi une note sur les bois de *la Corse ;* c'est un objet fort important. Il me semble qu'il faut d'abord faire payer ce qui est dû, et demander un rapport à *Toulon*. Il faut encourager cette exploitation. Sur ce, je prie Dieu, etc.

Rapport anglais sur le combat de Villeneuve et de Calder. — Sur la manœuvre de l'amiral français. — Son indécision est la seule cause que la victoire n'a pas été complète.

Au camp impérial de Boulogne, 11 août 1805.

Monsieur Decrès, vous trouverez ci-joint les dépêches qui vous sont arrivées par un courrier que j'ai arrêté en route. Vous verrez que les escadres ont mouillé à *la Corogne*. Lauriston m'écrit que l'on continuera, que les capitaines et les matelots sont parfaits ; que Villeneuve, qui du reste a du talent, met trop de temps à se décider ; que s'il avait fait la manœuvre que vous avez dite, il aurait sauvé les bâtimens espagnols, pris les bâtimens anglais démâtés, et que le succès aurait été complet ; que Gravina, au contraire, n'est que génie et dicision au combat. Si Villeneuve avait eu ces qualités, l'affaire eût été la plus belle possible. — J'ai reçu les journaux anglais, ils disent comme nous ; ils louent la manœuvre faite par Villeneuve qui a viré en gardant le vent. Ils font ensuite des fanfaronnades, et disent que Calder devait attaquer le lendemain : il a encore renvoyé *le Malta* en Angleterre ; ainsi il ne lui restait que treize vaisseaux. Il s'est présenté devant le *Ferrol* qu'il a bloqué. Les Anglais l'ont su par *le Malta*,

parti de devant le *Ferrol* le 12 thermidor. Les Anglais croient Villeneuve à *Cadix*, ou même au *Texel*. Toutefois Calder proteste que si l'escadre combinée va au *Ferrol*, il l'attaquera et la détruira. Voilà où nous en sommes. L'arrivée de Villeneuve à *la Corogne* fera tomber ces gasconnades, et, aux yeux de l'Europe, nous donnera l'air de la victoire : cela est beaucoup. Faites sur-le-champ une relation, et envoyez-la à M. Maret : voici comme je la conçois...

. . . . . .

Mécontentement de la conduite de l'amiral Villeneuve.—Ordre d'attaquer les Anglais.— Supputation de leurs forces.—Division de leurs escadres. — Conjoncture favorable à la flotte française.

Au camp impérial de Boulogne, 13 août 1805.

Monsieur Decrès, expédiez un courrier extraordinaire au *Ferrol*. Témoignez à l'amiral Villeneuve mon mécontentement de ce qu'il perd un temps aussi important; mandez-lui que Lallemand ayant paru sur les côtes d'Irlande, a attiré un détachement de l'escadre anglaise sur lui; que les treize vaisseaux de l'amiral Calder ont été très-maltraités; que j'espère qu'aussitôt que les vents lui auront permis de sortir, il l'aura fait, et qu'il manœuvrera pour faire sa jonction avec Lallemand, soit à l'un, soit à l'autre

des points de rendez-vous : avec dix-huit vaisseaux de guerre français, et douze ou au moins dix vaisseaux de guerre espagnols, se laissera-t-il bloquer par treize et même par vingt vaisseaux anglais? Dans tout état de cause, mon intention est que s'il a moins de vingt-trois vaisseaux ennemis devant lui, ayant sous ses ordres dix-huit vaisseaux français et au moins dix vaisseaux espagnols, il attaque les Anglais. Il ne serait d'ailleurs pas impossible que Lallemand, qui doit envoyer prendre des renseignemens à *Vigo* avant la fin de thermidor, ne s'y fût rendu. Mon intention est aussi que, réunis, ils attaquent l'ennemi, s'il est inférieur à vingt-neuf vaisseaux de ligne. Villeneuve verra dans mon calcul que je désire qu'il attaque toutes les fois qu'il est supérieur en nombre, ne comptant deux vaisseaux espagnols que pour un, et considérant la différence de quelques vaisseaux à trois ponts qu'a l'ennemi de plus que l'escadre française. Ayant été obligé après le combat de renvoyer deux vaisseaux en Angleterre, l'ennemi n'en avait plus que treize. Avec les siens et les quinze vaisseaux espagnols, Villeneuve devait le chasser de devant le *Ferrol*. Les Anglais sont menacés partout. Ils ont des vaisseaux au *Ferrol*, ils en ont à *Carthagène*, ils en ont au *Texel*, ils en ont aux *Antilles*, et Nelson, eût-il rejoint Calder, ils n'auraient pas plus de vingt vaisseaux de ligne. Je laisse l'amiral Villeneuve

libre d'armer *la Guerrière* et *la Revanche* avec les équipages de *l'Atlas;* enfin, qu'on épargne au pavillon la honte d'être bloqué au *Ferrol* par une escadre inférieure. Les matelots sont braves, les capitaines animés, les garnisons nombreuses, il ne faut pas se laisser périr d'inaction et de découragement. Ordonnez qu'on se serve des piastres qu'on a prises pour payer les équipages, et prenez l'engagement de les rembourser ici exactement. Relativement aux troupes qui sont à bord, qu'on en fasse ce que voudra l'amiral. Il peut en débarquer au *Ferrol*, et n'emmener que ce qu'il trouve convenable sous le point de vue du renfort que cela donne à l'escadre. Il faut tout sacrifier à cette considération.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

L'inexécution des ordres a compromis la sûreté des îles françaises aux Antilles. — *Bonne composition des équipages.*

Au camp impérial de Boulogne, 13 août 1805.

Monsieur Decrès, je vous renvoie votre courrier du *Ferrol.* Comme l'amiral Villeneuve ne dit jamais rien dans ses lettres, je vous envoie celles que je reçois de Lauriston. Renvoyez-les-moi par mon page quand vous en aurez pris connaissance. Elles me confirment ce que j'avais appris par une lettre du général d'Houdetot, qu'on n'a point débarqué de

troupes à *la Martinique*, que l'on n'a exécuté aucune de mes dispositions ; et que mes îles de *la Martinique* et de *la Guadeloupe* ont été un instant très-compromises. Tout cela est l'effet de l'épouvante qu'a eue Villeneuve. Il savait bien que Nelson n'avait que douze vaisseaux, et qu'il avait le temps de débarquer ses troupes. Mes ordres étaient positifs ; il ne devait ramener personne. Il a ramené même la moitié des hommes de l'escadre de Magon : voilà pourquoi cette escadre a eu tant de malades et si peu d'eau. Tout cela me prouve que Villeneuve est un pauvre homme qui voit double, et qui a plus de perception que de caractère. Je vois au reste avec plaisir qu'un bon esprit anime les escadres. De quoi donc se plaint Villeneuve de la part des Espagnols ? ils se sont battus comme des lions. Ordonnez que les 300,000 francs de *Cadix* soient versés au *Ferrol*.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

L'inaction de Villeneuve fera manquer le succès des opérations. — Ses forces sont supérieures. — Expédition sur toute la côte d'Afrique, sous le commandement de Jérôme Bonaparte.

Au camp impérial de Boulogne, 14 août 1805.

Monsieur Decrès, j'ai reçu votre lettre d'hier. Avec trente vaisseaux, mes amiraux ne doivent pas

en craindre vingt-quatre anglais ; sans quoi il faudrait renoncer à avoir une marine. Quand il y aurait quelque événement où je devrais perdre un vaisseau, ce serait un événement auquel je devrais m'attendre. Je dois témoigner plus de confiance en mon armée navale ; elle aurait droit de se plaindre que je l'avilis si j'en agissais autrement. Les journaux anglais du 8 août disent qu'un vaisseau portugais a vu l'escadre du capitaine Lallemand sur le cap *Finistère*, le 4 thermidor, c'est-à-dire le lendemain du combat ; ils disent également que l'amiral Calder a renvoyé quatre vaisseaux devant *Rochefort*, et n'a gardé que dix vaisseaux devant le *Ferrol*. Si l'amiral Villeneuve reste les 13, 14, 15 et 16 au *Ferrol*, je ne m'en plaindrai pas ; mais s'il y reste un jour de plus, ayant le vent favorable, et seulement vingt-quatre vaisseaux anglais devant lui, c'est le dernier des hommes. Selon les bruits de *Londres*, Nelson paraissait encore loin d'arriver ; si Villeneuve sort avec ses trente vaisseaux, il est sûr de se joindre à Lallemand. Nelson et Collingwood sont hors du champ de bataille ; l'escadre de Cochrane et des Indes également ; douze vaisseaux sont au *Texel*, deux viennent de se placer vis-à-vis d'*Helvoet-sluys ;* si Villeneuve ne sort pas, il expose l'escadre du capitaine Lallemand ; et la circonstance qu'il n'a pas trouvé Calder devant le *Ferrol*, et que l'escadre de Lalle-

mand avait été vue huit jours auparavant, me fait craindre que Calder n'ait donné chasse à cette escadre; alors, véritablement, quelle occasion il manquerait! Certainement l'escadre de Lallemand peut faire courir Calder un grand nombre de jours : que de chances pour réussir, si j'avais là un homme! Si Nelson a rejoint Calder, il est possible qu'il soit encore inférieur; mais s'il parvenait à avoir vingt-quatre vaisseaux, il ne les aurait pas long-temps; le besoin de ravitaillement et de réparation doit se faire sentir dans l'escadre de Nelson et dans celle de Calder, qui, ayant souffert un combat, sera encore obligée de s'affaiblir. Villeneuve est un de ces hommes qui ont plutôt besoin d'éperon que de bride; les contre-amiraux que j'ai faits sont des hommes qui ne peuvent me rendre de grands services; il me faudrait des hommes d'un mérite supérieur. Ne sera-t-il donc pas possible de trouver dans la marine un homme entreprenant, qui voie de sang-froid, et comme il faut voir, soit dans le combat, soit dans les différentes combinaisons des escadres? J'imagine que ma dépêche à l'amiral Villeneuve est partie par le courrier qui a passé ici ce matin. Je vous répète ce que je vous ai déjà dit; je n'entends pas que trente vaisseaux français soient bloqués au *Ferrol* par moins de vingt-quatre vaisseaux anglais; et une fois Villeneuve réuni à Lallemand, je n'entends pas

que l'escadre combinée soit bloquée par moins de vingt-neuf vaisseaux anglais. Je désire que vous écriviez au vice-amiral Rosilly à *Paris*, de vous envoyer un Mémoire très-détaillé sur toute la côte d'Afrique : mon intention est d'employer à une expédition sur ces côtes *le Regulus*, *la Cybèle*, une des frégates qui pourront nous revenir d'Amérique, et deux ou trois bricks. Je voudrais non-seulement prendre tous les bâtimens anglais et ravager leur escadre, mais mettre à terre, sur un point quelconque, un millier d'hommes destinés à s'emparer d'un de leurs principaux établissemens, et à s'y maintenir s'ils le pouvaient; mon but, s'ils pouvaient s'y maintenir, serait d'engager les Anglais à y envoyer une expédition d'Europe pour le reprendre, si tant il est vrai que le peu d'énergie de mes amiraux laisse échapper les chances que m'offre la fortune, et annulle la campagne actuelle. Mon intention serait de donner le commandement de cette petite expédition, tant de mer que de terre, à Jérôme, en lui attachant un bon officier de mer et un très-bon officier de terre. Il paraît que cette expédition devrait partir d'ici à un mois : il n'y a donc pas un moment à perdre. Je désirerais également que les frégates de la Méditerranée, avec *le Borée* et *l'Amiral*, pussent se rendre à *Gênes*, y prendre *le Génois*, et aller enlever le bâtiment de guerre que les Anglais tiennent devant *Naples*. Je

désire avoir trois vaisseaux et trois frégates, pour être certain que les vaisseaux et frégates qui partent souvent de *Malte* ne donnent pas la supériorité aux Anglais. Je pense que vous devriez envoyer à *Naples* un officier de marine intelligent et discret, sous prétexte d'acheter des bois, et qui s'assurerait de la position exacte qu'occupe le vaisseau anglais; examinerait bien quel moyen il aurait de se sauver, et ce qu'il faudrait faire pour l'attaquer.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Dénombrement des vaisseaux de l'escadre anglaise dans la Méditerranée. — Forces navales de Villeneuve. — Incertitude sur le sort du capitaine Lallemand. — L'amiral Gantheaume doit mettre à la voile.

Au camp impérial de Boulogne, 20 août 1805.

Monsieur Decrès, je vous envoie un courrier qui vous arrive du *Ferrol;* il n'y a de lettres ni de Villeneuve ni de Lauriston. Il résulte de ces dépêches que le 14 thermidor Nelson était encore au cap *Saint-Vincent;* qu'il était, à ce qu'il paraît, encore très-mal approvisionné; que le 20 thermidor il y avait devant *Cadix* quatre vaisseaux, et devant *Gibraltar* quatre, ce qui en suppose douze dans la Méditerranée; que Villeneuve était réuni, le 23 au soir,

au nombre de vingt-neuf vaisseaux de guerre; qu'enfin il n'avait pas de vaisseaux devant lui. Je n'entends point parler de Lallemand. Je vous ai écrit hier que les journaux anglais disaient qu'il avait été vu à vingt-cinq lieues d'*Ouessant*. Si cela pouvait engager les Anglais à détacher cinq vaisseaux de *Brest*, pour courir après, ce serait un grand avantage. C'est actuellement à Gantheaume à réunir toutes ses forces, à mouiller à *Bertheaume* pour se trouver au combat de *Brest*, si ce n'est le premier jour, au moins le second. Je ne sais quelle sera l'issue de tout ceci; mais vous voyez que, malgré tant de mauvais jeux et de circonstances défavorables, la nature du plan est foncièrement tellement bonne, que nous avons tous les avantages.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Question au ministre. — Demande d'une prompte solution.

Au camp impérial de Boulogne, 22 août 1805.

Monsieur Decrès, je vous prie de m'envoyer, dans la journée de demain, un Mémoire sur cette question : Dans la situation des choses, si l'amiral Villeneuve reste à *Cadix*, que faut-il faire? Élevez-vous à la hauteur des circonstances et de la situation

où se trouvent la France et l'Angleterre ; ne m'écrivez plus de lettres comme celle que vous m'avez écrite, cela ne signifie rien. Pour moi, je n'ai qu'un besoin, c'est celui de réussir.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Nouvelles de Londres. — Combat de la frégate française, la Topaze, *contre la frégate anglaise,* la Blanche. — *Dispositions des amiraux anglais. — Belle occasion de succès dont Villeneuve n'a pas profité. — Nouveaux détails sur le combat de Calder.*

Au camp impérial de Boulogne, 31 août 1805.

Monsieur Decrès, voici ce que m'apprennent les nouvelles de *Londres*, du 5 fructidor. La frégate *la Topaze*, accompagnée de deux bricks, a rencontré la frégate anglaise *la Blanche*, et s'en est emparée après un combat très-meurtrier. Une lettre du capitaine de *la Blanche* en mer est datée du 22 juillet. Il paraît que le brick *le Faune*, qui avait assisté au combat de *la Blanche*, a été pris quelques jours après par le vaisseau anglais *le Goliath*, par les 45 degrés 18 minutes, et 7 degrés 36 minutes. *Le Faune* avait vingt hommes d'équipage de *la Blanche* à bord. L'amiral Nelson était à *Londres ;* son escadre s'était réunie avec celle de Calder à la flotte de *Brest*, et

Cornwallis avait fait l'insigne bêtise d'envoyer vingt vaisseaux sur le *Ferrol* pour y bloquer l'escadre française. Il paraît que le 25 thermidor, le brick *l'Iris* a reconnu notre escadre forte de vingt-huit vaisseaux à l'embouchure du *Ferrol;* que le 17 août (29 thermidor), trois jours après la sortie de nos escadres du *Ferrol*, l'amiral Calder est parti de *Brest* avec un vent de nord fait. Les Anglais conjecturent que le 19 il doit y avoir eu un combat (c'est-à-dire le 1er fructidor). L'escadre de Nelson fait partie de celle de Calder; mais Nelson et son vaisseau amiral n'y sont pas. Quelle chance a manqué là Villeneuve! Il pouvait, en arrivant sur *Brest* par le large, jouer aux barres avec l'escadre de Calder, et venir tomber sur Cornwallis, ou, avec ses trente vaisseaux, battre les vingt Anglais, et acquérir une prépondérance décidée. Voilà cependant ces Anglais dont on vante tant les manœuvres et les combinaisons! quand la France aura deux ou trois amiraux qui veuillent mourir, ils deviendront bien petits. Les Anglais trouvent notre relation officielle très-modeste; ils conviennent aujourd'hui qu'ils ont été bien rossés devant le *Ferrol;* les uns l'attribuent à la faiblesse des équipages, d'autres à la mauvaise organisation du matériel. Les Espagnols disent qu'ils se sont battus toute la nuit, ne voulant pas se rendre à un ennemi qu'ils voyaient si maltraité, tandis qu'ils avaient vu,

dans une éclaircie, notre escadre en si bon état; mais qu'au point du jour, se trouvant très-loin, et affalés sous le vent, ils ont été forcés de se rendre. Les Anglais avouent eux-mêmes que ces deux vaisseaux ne sont tombés en leur pouvoir que par hasard.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Il annonce son retour à Paris. — Ordonne des dispositions pour la sûreté de la flottille et du territoire.

Au camp impérial de Boulogne, 4 septembre 1805.

Monsieur le ministre de la marine, je pars dans une heure pour *Paris;* je désire que vous vous arrêtiez toute la journée de demain à *Boulogne*, et que vous y donniez tous les ordres nécessaires pour le placement de la flottille. Vous passerez en revue tous les équipages dans leur formation de bataillons de terre; vous les ferez armer de fusils; vous ferez venir chez vous tous les officiers de la marine, pour leur faire sentir l'importance de défendre la flottille et le territoire; enfin, vous signerez l'état d'organisation des quatorze équipages, en fixant les officiers qui doivent commander les divisions ou compagnies. Vous laisserez une instruction très-détaillée au contre-amiral Lacrosse, sur le zèle duquel je compte pour seconder les généraux de terre et du génie. Vous

lui recommanderez de faire sortir une division de canonnières dès que le temps le permettra. Vous partirez le 17 pour *Paris*.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Parti qu'il convient de tirer de l'escadre de Villeneuve. — Elle doit se rendre devant Naples. — *Débarquer le corps de troupes qu'elle a à bord. — Faire le plus de mal possible à l'ennemi, et rentrer à* Toulon. — *Ordre que l'amiral Rosilly prenne le commandement de cette escadre.*

Saint-Cloud, 17 septembre 1805.

Monsieur Decrès, je vous renvoie vos dépêches; il paraît, par leur contenu, que depuis quinze jours la jonction avec l'escadre de *Carthagène* n'est pas faite; que l'amiral Villeneuve la juge dangereuse, et qu'il est à peu près bloqué par onze vaisseaux de guerre anglais. Je désirerais que mon escadre sortît, se rendît devant *Naples*, et débarquât, sur un point quelconque, le corps de troupe qu'elle a à bord pour le joindre à l'armée du général Saint-Cyr. Elle pourrait prendre un vaisseau anglais et une frégate russe qui s'y trouvent; elle resterait dans les parages de *Naples* tout le temps qui serait jugé nécessaire pour faire le plus de mal à l'ennemi, et intercepter le convoi qu'il a le projet d'envoyer à *Malte*. Après cette

expédition, l'escadre se rendrait à *Toulon*, où elle trouverait tout ce qui lui sera nécessaire pour la ravitailler et la réparer. L'existence d'une escadre si considérable à *Toulon* aura des résultats incalculables; elle me fera une puissante diversion. Voilà le parti le plus utile que je puisse tirer de cette escadre dans ces circonstances-ci. J'estime donc qu'il faut faire deux choses : 1°. envoyer un courrier extraordinaire à l'amiral Villeneuve, pour lui prescrire de faire cette manœuvre; 2°. comme son excessive pusillanimité l'empêchera de l'entreprendre, vous enverrez, pour le remplacer, l'amiral Rosilly, qui sera porteur de lettres qui enjoindront à l'amiral Villeneuve de se rendre en France pour rendre compte de sa conduite. Si l'amiral Rosilly trouve l'escadre, il en prendra le commandement; s'il ne la trouve plus, le cas ne sera pas prévu, il devra revenir, et se rendre à *Toulon* pour en prendre le commandement à son retour. Le sang-froid avec lequel Villeneuve parle de l'escadre de Lallemand est remarquable.

Sur ce, je prie Dieu, etc.

Suite des mêmes dispositions maritimes.

Saint-Cloud, 17 septembre 1805.

MONSIEUR DECRÈS, la croisière de *Sainte-Hélène* me paraît parfaite; les deux frégates qu'on enverra

à *l'Ile-de-France* pour y rester seront d'un très-bon effet. J'estime qu'elle doit être la plus forte possible, de neuf ou dix vaisseaux, si cela peut se combiner avec le second objet que je me propose. Il faut donner des instructions larges à l'amiral, le laisser maître de se porter sur le cap ou sur *Sainte-Hélène*, pourvu qu'en définitive tout se rallie et arrive à *la Martinique*, et trouve là, ainsi qu'à *la Guadeloupe*, six mois de vivres. Si des circonstances de navigation ne s'y opposent, peut-être devrait-il prendre langue à *Cayenne*, croiser à *la Barbade* un ou deux mois, pour intercepter tout ce qui viendrait d'Europe, et après cela, partir bien approvisionné de *la Martinique* pour retourner à *Sainte-Hélène*. C'est dans cette croisière qu'on trouvera des matelots. En ne retournant à *Sainte-Hélène* que quatre mois après en être parti, la croisière n'y trouvera plus l'ennemi. Ce sont ces croisières bizarres et incalculables qui feront un très-grand mal à l'ennemi. Ainsi donc, deux mois pour aller à *Sainte-Hélène*, trois mois de croisière, un mois pour venir à *la Martinique*, deux mois pour y rester, voilà huit mois; un mois pour retourner à *Sainte-Hélène*, trois mois pour y rester, et deux mois pour retourner en Europe, voilà une croisière de quatorze mois. Employez-y neuf bons vaisseaux et quatre à cinq frégates : vous ferez un grand tort à l'ennemi qui ne peut pas le prévoir, et le ré-

sultat sera de former de bons officiers et des matelots.

En supposant que cette croisière parte en brumaire, elle serait à *la Martinique* en germinal; vous avez donc tout l'hiver pour envoyer à *la Martinique* les vivres nécessaires; et peut-être le plus court serait-il de hasarder des vivres de *Rochefort* au milieu de cet hiver et de les y envoyer.

La seconde croisière, composée de cinq ou de six vaisseaux, se rendrait droit à *Santo-Domingo*, y jetterait un millier d'hommes, des armes et des vivres. En supposant qu'elle parte en brumaire, elle pourrait croiser deux mois devant *la Jamaïque*, si elle est la plus forte aux îles du *Vent*, de là se rendre au banc des *Soles*, y manger jusqu'à son dernier biscuit, et rentrer à *Lorient* ou à *Rochefort*.

La troisième croisière doit être composée du vaisseau *le Régulus*, d'une frégate, et de deux bricks; elle ravagerait toute la côte d'Afrique. Si cette expédition ne consume pas ses six mois de vivres, elle irait les manger où elle voudrait, reviendrait s'approvisionner à la côte d'Afrique, et aurait liberté entière de se porter partout où elle jugerait sa présence utile, mais ne rentrerait qu'après quatorze mois.

Enfin, on enverrait *la Furieuse* et *la Libre* ravager les côtes d'Irlande, et croiser devant le môle et le cap, pour brûler les bâtimens des Noirs, et faire du mal aux brigands. Elles se mettraient en correspon-

dance avec *San-Yago* ou se porteraient à *Santo-Domingo*, si elles ne peuvent faire autrement, et prendraient manœuvre indépendante pendant quatorze mois, si elles trouvent à s'approvisionner quelque part. Toute croisière calculée pour rentrer après six mois en France, sera une mauvaise croisière.

Quant à la croisière qui va à *Santo-Domingo*, il faut la laisser maîtresse de ravager les côtes d'Irlande, ou de passer un ou deux mois sur le banc des *Soles*, ou devant le *Ferrol*, ou devant *Bordeaux*, où certainement elle trouvera des frégates et des corvettes à prendre. Mon intention est que M. Jérôme commande un vaisseau de la première expédition.

Quant à l'escadre de *Cadix*, si elle réussit à venir à *Toulon*, je l'augmenterai des vaisseaux construits à *Gênes* et à *Toulon*; si elle n'y vient pas, je me déciderai à la disséminer en croisière; tous points sont bons. Si près d'Europe, il faut qu'elles ne séjournent pas, mais ne fassent que courir; à moins d'être en égalité de forces, le mieux est de longer les côtes, et de bloquer une île un mois, quinze jours. Je désirerais envoyer à *Cayenne* les trois frégates que j'ai à *Vigo*; elles croiseraient devant les possessions hollandaises. Faites la même chose pour *la Canonnière* et *la Piémontaise* : qu'elles se dirigent sur *San-Yago*, et croisent là et ailleurs, de manière à faire tout le mal possible à l'ennemi. Peut-être vau-

drait-il mieux leur donner rendez-vous au *Sénégal* avec *le Régulus;* une croisière d'un vaisseau, de trois frégates et de deux bricks, bien équipés, ayant manœuvre indépendante, ferait un furieux mal aux Anglais. Il n'y a pas de convois dans les mers qui ait une escorte aussi forte que cela. Peut-être l'escadre qui va à *Santo-Domingo* devrait-elle, après avoir croisé un mois à *la Jamaïque*, au môle, au *Port-au-Prince*, se séparer en trois croisières, courir les côtes d'Amérique et y rester un mois. Il y arrive beaucoup de bâtimens anglais qu'elles enlèveraient; elles pourraient là s'approvisionner et se porter ailleurs. Le commerce anglais est partout, il faut tâcher d'être sur le plus de points possible pour lui faire du mal. Les instructions des différentes croisières seront que, si elles peuvent s'approvisionner, elles doivent rester en mer pendant quatorze mois.

Premières instructions sur les armemens de Boulogne, *dictées par le premier Consul au Ministre de la marine.*

Avril 1804.

Chaloupes canonnières.

Une chaloupe canonnière aura vingt-huit hommes de garnison; trois cents chaloupes canonnières emploieront donc pour leur garnison huit mille quatre cents hommes.

Chacune portera un nombre égal de passagers.

Ainsi chaque chaloupe canonnière portant cinquante-six hommes, tant de garnison que passagers, trois cents chaloupes canonnières porteront en tout seize mille huit cents hommes.

Bateaux canonniers.

Un bateau canonnier aura vingt-cinq hommes de garnison.

Quatre cents bateaux canonniers emploieront donc pour leur garnison dix mille hommes.

Chacun portera cinquante passagers ; ce qui fera pour quatre cents bateaux canonniers vingt mille hommes.

Ainsi chaque bateau canonnier portant soixante-quinze hommes, tant de garnison que passagers, quatre cents bateaux canonniers porteront en tout trente mille hommes.

Péniches.

Il y aura sept cents péniches, dont trois cents attachées aux chaloupes canonnières, et quatre cents aux bateaux canonniers.

Chaque péniche aura trente-quatre hommes de garnison ; ce qui fera pour sept cents péniches vingt-quatre mille hommes.

On pourra mettre de plus sur chaque péniche vingt

hommes comme passagers ; ce qui fera pour sept cents péniches quatorze mille hommes.

Ainsi une chaloupe canonnière ayant cinquante-six hommes de troupe et une péniche cinquante-quatre, chaque chaloupe canonnière avec sa péniche formera un total de cent dix hommes qui se diviseront de la manière suivante :

1 capitaine.
1 lieutenant.
1 sous-lieutenant.
87 sous-officiers ou soldats de compagnies.
10 canonniers.
5 charretiers.
5 non combattans.

110

Cette composition produirait trois mille canonniers, quinze cents charretiers, et quinze cents non-combattans.

S'il arrivait que la péniche ne pût pas suivre la chaloupe canonnière, il faudrait verser tous les hommes sur cette dernière, qui se trouverait porter cent dix hommes de l'armée et cinq hommes de l'équipage.

Si la chaloupe canonnière venait à couler bas, ou à ne pouvoir pas marcher, on verserait tous les hommes, tant sur la péniche que sur une des demi-péniches de *Saint-Malo*, qui seront l'une et l'autre

attachées à la chaloupe canonnière. La péniche et la demi-péniche se trouveraient ainsi porter ensemble cent dix hommes de l'armée, quarante-deux hommes de l'équipage de la chaloupe canonnière, cinq hommes de l'équipage de la péniche; total, cent cinquante-sept hommes.

Les bateaux canonniers porteront soixante-quinze hommes, et leur péniche trente-quatre; total, cent neuf hommes, plus vingt passagers; ce qui portera le total à cent vingt-neuf hommes. On les organisera comme les chaloupes canonnières, avec cette seule différence qu'on y mettra dix-neuf dragons.

Bâtimens de la grande espèce.

Il y aura soixante bâtimens de la grande espèce portant chacun, 1°. vingt-huit hommes de garnison; 2°. cinquante hommes de troupes à cheval; total, soixante-dix-huit hommes.

Ainsi, ces bâtimens porteront en tout quatre mille six cent quatre-vingts hommes. Ils porteront, de plus, chacun cinquante chevaux; ce qui donne un total de trois mille chevaux.

Chaque chaloupe canonnière et chaque bateau canonnier porteront chacun deux chevaux; ce qui fera un total de quatorze cents chevaux; ce qui, avec les bateaux de la grande espèce, donnera un total général de quatre mille quatre cents chevaux.

RÉCAPITULATION.

Chaloupes canonnières.....	16,800
Bateaux canonniers.....	30,000
Péniches.....	38,000
Bateaux de la grande espèce.....	4,680
Total général.....	89,480.

Ce nombre d'hommes formera au moins sept cents compagnies, ou soixante-dix-huit bataillons, ou trente-neuf regimens.

Ainsi l'armée serait distribuée de la manière suivante :

Trente-neuf régimens sur les chaloupes canonnières ou bateaux canonniers.

Nota. Lorsqu'on dit une chaloupe canonnière ou un bateau canonnier, on entend chacun de ces bateaux avec sa péniche.

Trois mille canonniers sur les chaloupes canonnières.

Quinze cents charretiers sur les chaloupes canonnières.

Trois mille non-combattans sur les chaloupes canonnières et bateaux canonniers.

Quatre mille hommes de cavalerie sur les bateaux canonniers.

Nota. Au lieu des dix hommes d'artillerie portés dans les chaloupes canonnières, on pourra mettre dix hommes de cavalerie ou d'autres troupes.

Huit mille dragons ou hommes de cavalerie sur les bateaux canonniers.

Quatre mille hommes de cavalerie sur les bateaux de la grande espèce.

Il y aura de plus cinquante caïques portant chacune vingt hommes ; ce qui fait mille hommes.

RÉCAPITULATION DES TROUPES.

39 Régimens d'infanterie à 1,620 hommes...	64,000
Artillerie.....	3,000
Charretiers.....	3,000
Cavalerie.....	16,000
Non combattans.....	3,000
Total	89,000
Il y aura de plus en équipages.....	21,000

Bateaux de pêche.

En ajoutant quatre cents bateaux de pêche, armés de pièces de 18 et de 12, tels qu'on les prépare à *Ostende*, lesquels porteront, outre les bagages et les approvisionnemens, chacun trente hommes de garnison ou de passage, on aura encore douze mille hommes.

Notes sur les désignations à donner aux bateaux des différentes espèces.

Il n'y a aucune difficulté sur le bateau de la grande espèce qui est à *Dunkerque*, et dont on demande la

garnison. Ces sortes de bâtimens sont tellement forts et sont assez peu nombreux pour qu'il soit facile de se reconnaître, en donnant à chacun d'eux un nom particulier. Ils doivent porter le nom des cinquante principales villes de France.

Les chaloupes canonnières et les bateaux canonniers peuvent conserver le nom qu'ils portent; mais ils doivent être soumis à un numérotage général.

Chaloupes canonnières.

Les quatre chaloupes canonnières qui sont à *Boulogne*, seront numérotées 1, 2, 3, 4.

Celle qui est à *Dunkerque* sera numérotée 5.

Les six du *Havre* seront numérotées 6, 7, 8, 9, 10, 11.

Les deux de *Cherbourg*, 12 et 13.

Les six de *Brest*, 14, 15, 16, 17, 18, 18.

On aura soin de ne pas donner de numéro aux chaloupes canonnières qui doivent rester au *Havre* et à *Brest*.

Bateaux canonniers.

Les bateaux canonniers auront des numéros séparés.

Les quatre-vingt-dix-sept qui sont à *Dunkerque* seront numérotés depuis 1 jusqu'à 97 inclusivement.

Ceux qui sont dans les autres ports, tant armés qu'à armer, prendront les numéros subséquens.

Péniches.

Les péniches suivront la destination des chaloupes canonnières et des bateaux canonniers.

Composition de la flottille.

1°. Douze divisions de chaloupes canonnières, chaque division étant composée de vingt-sept chaloupes canonnières, vingt-sept péniches, vingt-sept demi-péniches. A cet effet, il faut avoir trois cent vingt-quatre chaloupes canonnières au lieu de trois cents.

2°. Quinze divisions de bateaux canonniers, chaque division étant composée de vingt-sept bateaux canonniers, vingt-sept péniches. A cet effet, il faut avoir quatre cent cinq bateaux canonniers au lieu de quatre cents.

Chaque division sera distribuée en escouade et en section. Trois numéros formeront une escouade; trois escouades ou neuf numéros formeront une section; et trois sections ou vingt-sept numéros formeront une division.

ORGANISATION

DE LA FLOTTILLE DE GUERRE ET DE TRANSPORT.

PREMIÈRE PARTIE.

FLOTTILLE DE GUERRE.

L'AILE gauche de la flottille qui partira d'*Étaples* sera divisée en deux parties :

PREMIÈRE PARTIE.

Deux divisions de chaloupes canonnières.

Deux divisions de péniches.

DEUXIÈME PARTIE.

Deux divisions de bateaux canonniers.

PREMIÈRE PARTIE.

	bâtim.		batail.
Deux divisions de chaloupes canonnièr. faisant	36	portant	4
Deux divisions de péniches.....	72		4
DEUXIÈME PARTIE.			
Deux divisions de bateaux canonniers.....	72		8
Total de l'aile gauche d'*Étaples*.....	180		16

Le centre de la flottille à *Boulogne* sera divisé en cinq parties :

PREMIÈRE PARTIE.

Trois divisions de chaloupes canonnières.

Deux divisions de péniches.

DEUXIÈME PARTIE.

Trois divisions de chaloupes canonnières.

Deux divisions de péniches.

TROISIÈME PARTIE.

Une division de chaloupes canonnières.

Deux divisions de bateaux canonniers.

QUATRIÈME PARTIE.

Idem.

CINQUIÈME PARTIE.

Trois divisions de bateaux canonniers.

PREMIÈRE PARTIE.

	bâtim.		batail.
Trois divisions de chaloupes canonnièr. faisant	54	portant	6
Deux divisions de péniches.....	72		4

DEUXIÈME PARTIE.

Idem.

TROISIÈME PARTIE.

Une division de chaloupes canonnières	18	2
Deux divisions de bateaux canonniers	2	78

QUATRIÈME PARTIE.

Idem.

CINQUIÈME PARTIE.

Trois divisions de bateaux canonniers	108	12
Total du centre à *Boulogne*.....	540	52

La réserve qui se réunira à *Vimereux* sera composée de :

Deux divisions de chaloupes canonnières.

Quatre divisions de péniches.

	bâtim.		bataill.
Deux divisions de chaloupes canonnièr. faisant	36	portant	4
Deux divisions de péniches.....	144		8
Total de la réserve.....	180		12

TOTAL DE LA FLOTTILLE FRANÇAISE.

	bâtim.		bataill.
12 Divis. de chaloupes canonn. fais^{t}	216	portant	24
9 Divis. de bateaux canonniers...	324		36
10 Divis. de péniches.....	360		20
31 Divisions formant.....	900		80

L'aile droite, ou la flottille batave qui partira d'*Ambleteuse*, sera divisée en trois parties.

PREMIÈRE PARTIE.

Une division de chaloupes canonnières.

Deux divisions de bateaux canonniers.

DEUXIÈME PARTIE.

Idem.

TROISIÈME PARTIE.

Idem.

PREMIÈRE PARTIE.

	bâtim.		bataill.
Une division de chaloupes canonnières faisant	18	portant	2
Deux divisions de bateaux canonniers.....	72		8

DEUXIÈME PARTIE.

Idem.

TROISIÈME PARTIE.

Idem.

Total de l'aile droite ou de la flottille batave.	270		30

	bâtim.	bataill.
De l'autre part.....	270	30

La réserve de la flottille batave sera composée de :

Une division de péniches pour le service de la flottille.

Une division de péniches.....	36	2
Total général.....	306	32

TOTAL GÉNÉRAL DE LA FLOTTILLE,

TANT FRANÇAISE QUE BATAVE.

	bâtim.	bataill.
1°. *Étaples*.....	180 portant	16
2°. *Boulogne*.....	540	52
3°. *Vimereux* (réserve).....	180	12
4°. Flottille batave.....	306	32
	1,206	112

DEUXIÈME PARTIE.

FLOTTILLE DE TRANSPORT.

La flottille de transport sera divisée en

Écuries,
Bâtimens de transport,
Bâtimens pour l'artillerie.

ÉTAPLES.

32 Écuries portant 500 chevaux de la brigade de cavalerie de *Montreuil*, se réuniront à *Étaples*.

32 Écuries portant 500 chevaux d'artillerie, se réuniront à *Étaples*.

7 Écuries portant 500 chevaux d'état-major, se réuniront à *Étaples*.

Ce qui fera 71 écuries portant 1100 chevaux.

Nota. Pour ne point s'embrouiller dans les détails, on a supposé que chaque écurie portait 15 chevaux. Il y aura plus ou moins d'écuries selon qu'elles porteront plus ou moins de 15 chevaux.

24 Bâtimens de transport pour les bagages des bataillons et des états-majors, se réuniront à *Étaples*.

15 Bâtimens chargés du matériel de l'artillerie se réuniront à *Étaples*.

32	Écuries portant	500 chevaux de cavalerie.
32	.....	500 chevaux d'artillerie.
7	.....	100 chevaux d'état-major.
71	Bâtimens.....	1100 chevaux.

24	Bâtimens portant le bagage des bataillons et de l'état-major.
15	Bâtimens portant le matériel de l'artillerie.
110	Total des bâtimens de la flottille de transport d'*Étaples*.

Boulogne.

32 Écuries portant 500 chevaux de la brigade de cavalerie du camp de *Saint-Omer*.

32 Écuries portant 500 chevaux d'artillerie.

15 Écuries portant 200 chevaux d'état-major, se réuniront à *Boulogne*.

75 Bâtimens de transport pour les bataillons et l'état-major.

15 Bâtimens pour le matériel de l'artillerie, se réuniront à *Boulogne*.

32	Écuries portant	500 chevaux de cavalerie.
32	.....	500 chevaux d'artillerie.
15	.....	200 chevaux d'état-major.
79		1200

75 Bâtim. portant les bagages des bataillons et de l'état-major.
15 Bâtim. portant le matériel de l'artillerie.

169 Total des bâtimens de la flottille de transport à *Boulogne*.

VIMEREUX.

75 Écuries portant 1000 chevaux de la garde impériale, se réuniront à *Vimereux*.

32 Écuries portant 500 chevaux de l'artillerie de la garde impériale.

18 Écuries portant les bagages des bataillons et de l'état-major.

16 Bâtimens portant le matériel de l'artillerie.

75	Écuries portant	1000 chevaux de cavalerie.
32	.....	500 chevaux d'artillerie.
107		1500

18 Bâtim. portant les bagages des bataillons et de l'état-major.
15 Bâtim. portant le matériel de l'artillerie.

140 Total des bâtimens de la flottille de transport à *Vimereux*.

AMBLETEUSE.

32 Écuries portant 500 chevaux de la brigade de

cavalerie du camp de *Bruges*, se réuniront à *Ambleteuse*.

32 Écuries portant 500 chevaux d'artillerie.

7 Écuries portant 100 chevaux d'état-major.

45 Bâtimens portant les bagages des bataillons et de l'état-major.

15 Bâtimens portant le matériel de l'artillerie, se réuniront à *Ambleteuse*.

32	Écuries portant	500 chevaux de cavalerie.
32	.....	500 chevaux d'artillerie.
7	.....	100 chevaux d'état-major.
71		1100

45 Batim. portant les bagages des bataillons et de l'état-major.
15 Bâtim. portant le matériel de l'artillerie.

131 Total des bâtim. de la flottille de transport à *Ambleteuse*.

CALAIS.

75 Ecuries tirant le plus d'eau se réuniront à *Calais*, et porteront 1000 chevaux de la réserve que commande le général Boursier.

Tous les deux chevaux qui sont placés sur chaque bateau canonnier, seront des chevaux d'artillerie.

Tous les chevaux des prames appartiendront aux régimens de cavalerie de la réserve du général Boursier.

RÉCAPITULATION.

CHALOUPES canonnières.	BATEAUX canonniers.	PÉNICHES.	ÉCURIES.	BATEAUX de transport.	ARTILLERIE.	TOTAL par ports.
			Étaples.			
36	72	72	71	24	15	290
			Boulogne.			
144	252	144	79	75	15	709
			Vimereux.			
36	»	144	125	18	15	340
			Ambleteuse.			
54	216	36	71	45	15	437
			Calais.			
»	»	»	75	»	»	75
270	540	396	421	162	60	1851

SITUATION DE L'ARMÉE

DES CÔTES DE L'OCÉAN.

RÉCAPITULATION

		COMBATTANS.				
		OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.	TROUPES.			
			Complet.	Présens.	Hôpitaux.	Manque.
État-major		62	97	97	»	»
Administration		»	»	»	»	»
1re Division.	Officiers d'état-major	»	»	»	»	»
	Administration	21	»	»	»	»
	Troupes	»	7,850	7,075	482	293
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
2e Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes	»	7,650	6,810	441	426
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
3e Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes	»	6,250	5,749	186	315
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
4e Division.	Officiers d'état-major.	»	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes	»	»	»	»	»
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Brigade de cavalerie.	Officiers d'état-major.	15	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes	»	990	10,82	52	7
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Réserve d'artillerie.	Officiers	2	»	»	»	»
	Troupes	»	240	189	10	41
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Parc d'artillerie.	Officiers	9	»	»	»	»
	Troupes	»	650	549	31	75
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Total		151	23,727	21,553	1,202	1,157

U CAMP DE BRUGES.

ION COMBATTANS.			CHEVAUX				OBSERVATIONS.
Employés.	Domestiques.	Palefreniers.	d'Officiers.	de Troupes.	d'Artillerie.	des Employés.	
18	97	12	80	97	»	»	
49	12	»	»	»	»	11	
3	29	4	24	»	»	»	
199	5	»	»	»	»	»	
»	177	»	5	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	29	4	24	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	177	»	5	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	29	4	24	»	»	»	
199	5	»	»	»	»	»	
»	145	»	4	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
3	20	4	17	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	34	»	»	620	»	»	
»	»	»	»	11	82	»	
»	1	»	1	»	»	»	
»	7	»	»	20	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	6	»	5	»	»	»	
»	19	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	72	456	»	
560	798	28	189	912	1,154	11	

RÉCAPITULATIO

		COMBATTANS.				
		OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.	TROUPES.			
			Complet.	Présens.	Hôpitaux.	Manque.
État-major		66	97	97	»	»
Administration		»	»	»	»	»
1re Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	8,350	7,253	481	780
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
2e Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	7,850	6,642	378	830
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
3e Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	5,750	5,315	361	473
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
4e Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	6,650	5,825	269	568
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Brigade de cavalerie.	Officiers d'état-major.	15	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	990	1,090	16	40
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Réserve d'artillerie.	Officiers	2	»	»	»	»
	Troupes	»	240	198	6	36
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Parc d'artillerie.	Officiers	10	»	»	»	»
	Troupes	»	700	609	23	68
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Total		177	30,627	27,029	1,534	2,795

U CAMP DE SAINT-OMER.

ON COMBATTANS.			CHEVAUX				OBSERVATIONS.
Employés.	Domestiques.	Palefreniers.	d'Officiers.	de Troupes.	d'Artillerie.	des Employés.	
19	98	16	86	97	»	»	
49	13	»	»	»	»	11	
5	29	4	25	»	»	»	
199	5	»	»	»	»	»	
»	177	»	5	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	29	4	24	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	177	»	5	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	29	4	24	»	»	»	
199	5	»	»	»	»	»	
»	143	»	5	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	29	4	24	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	143	»	4	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	19	4	17	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	34	»	»	620	»	»	
»	»	»	»	11	82	»	
»	1	»	1	»	»	»	
»	7	»	»	20	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	6	»	5	»	»	»	
»	20	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	82	510	»	
4056	976	36	225	945	1,362	11	

RÉCAPITULATION

		COMBATTANS.				
		OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.	TROUPES.			
			Complet.	Présens.	Hôpitaux.	Manque.
État-major		60	97	97	»	»
Administration		»	»	»	»	»
1re Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes	»	6,350	5,984	134	232
	Chevaux d'artillerie.	»	»	»	»	»
2e Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes	»	6,150	5,720	461	146
	Chevaux d'artillerie.	»	»	»	»	»
3e Division.	Officiers d'état-major.	21	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes.	»	6,050	5,595	30	425
	Chevaux d'artillerie.	»	»	»	»	»
4e Division.	Officiers d'état-major.	»	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes.	»	»	»	»	»
	Chevaux d'artillerie.	»	»	»	»	»
Brigade de cavalerie.	Officiers d'état-major.	15	»	»	»	»
	Administration.	»	»	»	»	»
	Troupes	»	990	1,095	18	11
	Chevaux d'artillerie.	»	»	»	»	»
Réserve d'artillerie.	Officiers.	2	»	»	»	»
	Troupes	»	240	172	7	62
	Chevaux d'artillerie.	»	»	»	»	»
Parc d'artillerie.	Officiers	9	»	»	»	»
	Troupes	»	650	516	16	118
	Chevaux d'artillerie.	»	»	»	»	»
Total.		149	20,527	19,179	666	994

U CAMP DE MONTREUIL.

ON COMBATTANS			CHEVAUX				OBSERVATIONS.
Employés.	Domestiques.	Palefreniers.	d'Officiers.	de Troupes.	d'Artillerie.	des Employés.	
18	94	8	75	97	»	»	
49	12	»	»	»	»	11	
3	31	4	26	»	»	»	
99	5	»	»	»	»	»	
»	143	»	4	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
4	28	4	24	»	»	»	
90	4	»	»	»	»	»	
»	143	»	4	»	»	»	
»	»	»	»	23	»	»	
3	29	4	24	»	»	»	
99	5	»	»	»	»	»	
»	143	»	4	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
3	20	4	17	»	»	»	
90	4	»	»	»	»	»	
»	34	»	»	620	»	»	
»	»	»	»	11	82	»	
»	1	»	1	»	»	»	
»	7	»	»	20	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
						»	
3	6	»	5	»	»		
»	19	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	72	456	»	
61	728	24	184	912	1,150	11	

RÉCAPITULATIO

		COMBATTANS.				
		OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.	TROUPES. Complet.	Présens.	Hôpitaux	Manque.
État-major		67	97	97		»
Administration		»	»	»		»
Réserve de l'Administration		»	»	»	»	»
1re Division. Garde impériale.	Officiers d'état-major	»	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	»	»	»	»
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
2e Division. Grenadiers de la réserve.	Officiers d'état-major	24	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	7,250	7,223	10	17
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
3e Division. Italiens.	Officiers d'état-major	25	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	7,000	6,562	»	413
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
4e Division. 1re Division de dragons.	Officiers d'état-major	23	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	7,170	6,796	»	490
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
5e Division. 2e Division de dragons.	Officiers d'état-major	24	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	8,260	7,523	»	802
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
6e Division. Réserve de cavalerie.	Officiers d'état-major	24	»	»	»	»
	Administration	»	»	»	»	»
	Troupes	»	2,930	2,890	13	31
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Artillerie. Réserve du camp et parc.	Officiers	2	»	»	»	»
	Troupes	»	200	155	8	31
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
	Parc	10	650	531	41	87
Réserve génle d'artillerie.	Officiers	16	»	»	»	»
	Troupes	»	990	689	55	246
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Grand parc.	Parc général	25	1,600	986	48	58
	Parc de siége	18	1,150	587	8	503
	Chevaux d'artillerie	»	»	»	»	»
Réserve et parc du génie		»	1,504	873	75	5[illegible]
Total		258	38,801	34,922	258	3,8[illegible]

E LA RÉSERVE.

ON COMBATTANS.			CHEVAUX				OBSERVATIONS.
Employés.	Domestiques.	Palefreniers.	d'Officiers.	de Troupes.	d'Artillerie.	des Employés.	
18	99	16	86	97	»	»	
49	12	»	»	»	»	9	
726	20	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	»	»	»	
3	36	4	26	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	154	»	6	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
5	34	4	29	»	»	»	
199	5	»	»	»	»	»	
»	152	»	»	746	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	35	4	29	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	159	»	19	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	33	4	26	»	»	»	
199	5	»	»	»	»	»	
»	190	»	23	46	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	34	4	28	»	»	»	
190	4	»	»	»	»	»	
»	103	»	»	1,840	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
»	»	»	»	»	»	»	
»	6	»	»	»	»	»	
»	»	»	»	23	154	»	
3	25	»	5	72	510	»	
2	16	»	12	»	»	»	
»	31	»	120	»	»	»	
»	»	»	»	112	786	»	
6	66	»	13	»	»	»	
2	40	»	2	45	320	»	
»	»	»	»	206	1,360	»	
»	45	»	»	»	»	»	
591	1,304	36	425	3,296	3,900	9	

RÉCAPITULATIO

	COMBATTANS.				
	OFFICIERS D'ÉTAT-MAJOR.	TROUPES.			
		Complet.	Présens.	Hôpitaux.	Manque.
CAMP DE BRUGES	151	23,727	21,553	1,202	1,1
CAMP DE SAINT-OMER	177	30,627	27,029	1,534	2,7
CAMP DE MONTREUIL	149	20,527	19,179	666	9
RÉSERVE	258	38,801	34,922	258	3,8
TOTAL	735	113,682	102,683	3,660	8,7

ÉNÉRALE.

NON COMBATTANS.			CHEVAUX				OBSERVATIONS.
Employés.	Domestiques.	Palefreniers.	d'Officiers.	de Troupes.	d'Artillerie.	des Employés.	
860	798	28	189	912	1,154	11	
1,056	976	36	225	945	1,362	11	
861	728	24	184	912	1,150	11	
1,791	1,304	36	425	3,296	3,900	9	
4,568	3,806	124	1,023	6,065	7,566	42	

SITUATION DES ESCADRES

AU 3 AOUT 1805.

Escadre combinée de France et d'Espagne, commandée par M. le vice-amiral Villeneuve, *partie de* Toulon *le* 30 *mars* 1805, *et de* Cadix, *avec l'Escadre espagnole, le* 10 *avril suivant.*

ESCADRE FRANÇAISE.

Le Bucentaure	vaisseau	de 80 canons.
Le Formidable	*idem*	de 80
Le Neptune	*idem*	de 80
L'Indomptable	*idem*	de 80
Le Mont-Blanc	*idem*	de 74
Le Pluton	*idem*	de 74
Le Swiftsure	*idem*	de 74
Le Scipion	*idem*	de 74
L'Atlas	*idem*	de 74
L'Intrépide	*idem*	de 74
Le Berwick	*idem*	de 74
L'Aigle	*idem*	de 74
L'Hermione	frégate	de 40
La Cornélie	*idem*	de 40
L'Hortense	*idem*	de 40
Le Rhin	*idem*	de 40

Le Thémis..... frégate de 40 canons.
La Sirène..... *idem* de 40
La Torche..... corvette de 18
La Naïade..... *idem* de 18
Le Furet..... brick de 16
L'Argus..... *idem* de 14

ESCADRE ESPAGNOLE,

Commandée par M. l'amiral GRAVINA.

L'Argonaute..... vaisseau de 80 canons.
Le Saint-Raphael..... *idem* de 80
Le Terrible..... *idem* de 74
Le Firme..... *idem* de 70
L'Espana..... *idem* de 64
L'América..... *idem* de 64
La Magdelena..... *idem* de 34

DIVISION commandée par M. le contre-amiral MAGON, *partie de la rade de l'île d'*Aix *le* 1er *mai* 1805, *pour rejoindre l'armée combinée, et arrivée avec cette armée à* Cadix *le* 20 *août suivant.*

L'Algésiras..... vaisseau de 74 canons.
L'Achille..... *idem* de 74

ESCADRE commandée par M. le capitaine de vaisseau ALLEMAND.

Le Majestueux..... vaisseau de 118 canons.
Le Jemmape..... *idem* de 74

Le Magnanime..... vaisseau de 74 canons.
Le Suffren..... *idem* de 74
Le Lion..... *idem* de 74
L'Armide..... frégate de 40
La Thétis..... *idem* de 40
La Gloire..... *idem* de 40
Le Sylphe..... brick de 16
Le Palinure..... *idem* de 16

Cette escadre, destinée à se joindre à l'armée combinée, appareilla de l'île d'*Aix* le 17 juillet 1805. Elle se présenta devant *Cadix*, qu'elle trouva bloqué, et établit une croisière sur le cap *Lézard*.

AU FERROL.

Escadre commandée par M. le contre-amiral Gourdon, *partie de ce port le 4 août* 1805, *et arrivée, avec l'armée combinée, à* Cadix *le* 20 *dudit mois.*

Le Héros..... vaisseau de 74 canons.
L'Argonaute..... *idem* de 74
Le Dugay-Trouin..... *idem* de 74
Le Redoutable..... *idem* de 74
Le Fougueux..... *idem* de 74
L'Observateur..... brick de 16
Le Téméraire..... goëlette de 4

ESCADRE ESPAGNOLE,

Commandée par M. Grandellana.

Le Prince des Asturies..... vaisseau de 112 canons.

Le Neptune..... vaisseau de 80 canons.
Le Montanez..... *idem* de 74
Le Saint-Augustin..... *idem* de 74
Le Monarque..... *idem* de 74
Le Saint François-d'Assise.... *idem* de 74
Le Jean-Népomucène ..... *idem* de 74
Le Saint-Fulgence..... *idem* de 74
Le Saint-Julien..... *idem* de 64
La Flore..... frégate de 34
L'Indagora..... corvette de 22

Cette escadre était destinée à rallier l'armée combinée.

BREST.

Armée navale, commandée par M. l'amiral Gantheaume.

L'Impérial..... vaisseau de 118 canons.
L'Invincible..... *idem* de 118
Le Républicain..... *idem* de 110
Le Foudroyant..... *idem* de 80
L'Alexandre..... *idem* de 80
Le Brave..... *idem* de 74
Le Cassard ..... *idem* de 74
L'Impétueux..... *idem* de 74
L'Ulysse..... *idem* de 74
Le Wattigny..... *idem* de 74
Le Jean-Bart..... *idem* de 74
Le Diomède..... *idem* de 74

Le Jupiter..... vaisseau de 74 canons.
L'Aquilon..... *idem* de 74
L'Alliance..... *idem* de 74
L'Éole..... *idem* de 74
Le Tourville..... *idem* de 74
Le Conquérant..... *idem* de 74
Le Vétéran..... *idem* de 74
Le Batave..... *idem* de 74
Le Patriote..... *idem* de 74
La Comète..... frégate de 40
L'Indienne..... *idem* de 40
La Valeureuse..... *idem* de 40
La Volontaire..... *idem* de 40
La Félicité..... *idem* de 40
La Diligente..... corvette de 18
Le Vulcain..... *idem* de 16
L'Espiègle..... brick de 16

SITUATION DES ESCADRES

AU 7 OCTOBRE 1805.

Escadre combinée de France et d'Espagne, commandée par M. le vice-amiral Villeneuve, *arrivée à* Cadix *le* 20 *août* 1805.

ESCADRE FRANÇAISE.

Le Bucentaure..... vaisseau de 80 canons.
Le Formidable..... *idem* de 80
Le Neptune..... *idem* de 80
L'Indomptable..... *idem* de 80
Le Mont-Blanc..... *idem* de 74
Le Pluton..... *idem* de 74
Le Swiftsure..... *idem* de 74
Le Scipion..... *idem* de 74
L'Intrépide..... *idem* de 74
Le Berwick..... *idem* de 74
L'Aigle..... *idem* de 74
L'Achille..... *idem* de 74
L'Algésiras..... *idem* de 74
Le Héros..... *idem* de 74
L'Argonaute..... *idem* de 74
Le Dugay-Trouin..... *idem* de 74
Le Redoutable..... *idem* de 74
Le Fougueux..... *idem* de 74

L'Hermione..... frégate de 40 canons.
L'Hortense..... *idem* de 40
La Cornélie..... *idem* de 40
La Thémis..... *idem* de 40
Le Rhin..... *idem* de 40
L'Argus..... brick de 14
Le Furet..... *idem* de 16
L'Observateur..... *idem* de 16

ESCADRE ESPAGNOLE,

Commandée par M. l'amiral GRAVINA.

Prince des Asturies..... vaisseau de 120 canons.
Santissima Trinidad..... *idem* de 130
Santa Anna..... *idem* de 120
Rayo..... *idem* de 100
Argonauta..... *idem* de 80
Neptune..... *idem* de 80
S. Ildefonse..... *idem* de 74
Bahama..... *idem* de 74
Jean-Nepomuceno..... *idem* de 74
S. Augustin..... *idem* de 74
Monarca..... *idem* de 74
Montanez..... *idem* de 74
S. Francisca d'Assis..... *idem* de 74
S. Justo..... *idem* de 74
S. Leandro..... *idem* de 64

L'on voit que l'ensemble de ces forces présentait une réunion de :

	français.	espagnols.
Vaisseau de 130	»	1
Idem de 120	»	2
Idem de 100	»	1
Idem de 80	4	2
Idem de 74	14	8
Idem de 64	»	1
Frégates	5	»
Corvettes, bricks et goëlettes	3	»
	26	15

TOTAL GÉNÉRAL..... 41 bâtimens.

A l'époque du combat de *Trafalgar*, qui eut lieu le 21 octobre 1805, l'armée combinée de France et d'Espagne perdit les vaisseaux ci-après :

ESCADRE FRANÇAISE.

Le Bucentaure..... vaisseau de 80 canons.
Coulé après le combat.

Le Formidable..... *idem* de 80
Pris après le combat.

L'Indomptable..... *idem* de 80
Perdu à la côte après le combat.

Le Mont-Blanc..... vaisseau de 74 canons.
Pris après le combat.

Le Swiftsure..... *idem* de 74
Démâté et pris.

Le Scipion..... *idem* de 74
Pris après le combat.

L'Intrépide..... *idem* de 74
Coulé après le combat.

Le Berwick..... *idem* de 74
Perdu à la côte après le combat.

L'Aigle..... *idem* de 74
Perdu en rade de *Cadix* en revenant du combat.

L'Achille..... *idem* de 74
Brûlé après le combat.

Le Dugay-Trouin..... *idem* de 74
Pris après le combat.

Le Redoutable..... *idem* de 74
Coulé après le combat, étant déjà amariné.

Le Fougueux..... *idem* de 74
Perdu à la côte.

ESCADRE ESPAGNOLE.

Santissima Trinidad..... vaisseau de 130 canons.
Rayo..... *idem* de 100
Argonauta..... *idem* de 80
Neptune..... *idem* de 80
S. Ildefonse..... *idem* de 74

Bahama..... vaisseau de 74 canons.
S. Augustin..... *idem* de 74
Monarca..... *idem* de 74
Montanez..... *idem* de 74
S. François d'Assise..... *idem* de 74

Pris ou perdus.

Escadre commandée par M. le capitaine de vaisseau Allemand.

Le Majestueux..... vaisseau de 118 canons.
Le Jemmapes..... *idem* de 74
Le Magnanime..... *idem* de 74
Le Suffren..... *idem* de 74
Le Lion..... *idem* de 74
L'Armide..... frégate de 40
La Thétis..... *idem* de 40
La Gloire..... *idem* de 40
Le Sylphe..... brick de 16
Le Palinure..... *idem* de 16

Avant de quitter sa croisière sur le cap *Lézard*, cette escadre s'empara du vaisseau anglais *le Calcuta;* puis elle se porta successivement sur *Vigo, les Canaries,* dans le S. O. de *Madère,* et elle rentra à *Rochefort.*

Le Tourville..... vaisseau de 74 canons.
Le Conquérant..... *idem* de 74
Le Batave..... *idem* de 74
L'Indienne..... frégate de 40
La Diligente..... corvette de 18
L'Espiègle..... brick de 16

ÉTAT HOLLANDAISE,

ervant à faire ion au 1er thermidor an XIII (20 juillet
mbarqués.

ESP DE BA	mmes aux porter. evaux.	OBSERVATIONS.
Prames.....	840	
Bombardes.....	»	
Paquebots.....	56	
Avisos.....	»	
	»	
Ba	676	
	»	
	»	
Flottille hollandaise } Ba	404	
	»	
Caïques.....	»	
Corvettes de pêc	233	
Péniches destiné	»	
Caïques destinée	»	
Péniches destiné	»	
Péniches destiné	»	
Totaux des b	,219	
Bâtimens destiné	,596	
Bâtimens des iné	»	
Bâtimens destin	244	
Bâtimens non c	»	
Bateaux terre-n	»	
Bateaux balanie	»	
Totaux des bât	,840	
Totaux des bât	,219	
Totaux géné	,059	
Équipages sur l		

TI

hu

son
ı ma
tous

I

O M

ROIS

Tome 12, pa

EL ET DU MATÉRIEL,

rre et de transport.

P			TOTAL.
	ECHTS erre.	TRANSPORTS.	TRANSPORTS de chevaux.	
Infa	o	»	»	76,798
Cav		»	»	11,640
Can		»	»	3,780
Cha		»	»	3,780
Non		8,080	3,240	17,476 (*)
				114,554
Che	2	1,208	2,160	7,394
Fus	7	8,800	»	32,837
Baïo	o	»	»	20,824
Carb	o	2,992,000	»	13,900,000
Pieb	o	264,000	»	1,268,400
Bisc	o	311,600	32,400	1,434,800
Eau	o	104,200	5,400	236,230
Out	7	»	»	30,375
Mo	4	928	216	4,924
Sell		3,000	4,320	10,560
Bri		3,000	4,320	7,320
Sono		5,840	32,400	70,370
Avc	o	5,840	32,400	70,370
Piè		»	»	432
200		»	»	86,400
Cai		88	»	88
Cha		176	»	176
Fou		88	»	88
Cai		176	»	176

mes, n'importe de quelle arme.

APPAREILLAGE GÉNÉRAL

DE LA FLOTTILLE IMPÉRIALE.

Dispositions proposées par le chef militaire.

La nature du port de *Boulogne* défendant jusques la pensée d'en sortir dans une marée, la totalité, la moitié même des bâtimens qui y sont réunis, il a fallu s'occuper de trouver pour la flottille un mode d'appareillage général qui, malgré cet obstacle, promît à cette opération importante le succès que sembleroit vouloir lui disputer l'ingratitude sans égale de ces localités.

Les difficultés ne sont pas moindres en rade, si on peut appeler de ce nom l'espace qui, précédant l'entrée de ce port, est battu de tous les vents et y laisse, en perdition, les bâtimens surpris à ce mouillage, non-seulement par une tempête, mais même par un coup de vent ordinaire du ouest au nord-est.

Ce danger qui est double pour les bâtimens de la flottille dont la construction ne leur permet pas de se défendre de la mer, est un obstacle de plus à surmonter, et il est d'autant plus grand qu'il s'en suivrait infailliblement les accidens les plus désastreux, surtout si les bateaux de seconde espèce et les trans-

ports étaient accueillis au mouillage par un coup de vent du ouest au nord-est.

Toutes ces considérations, balancées avec l'ensemble et la célérité à mettre dans l'appareillage général, ont déterminé et fixé mon opinion de la manière suivante, sur le mode le plus avantageux à suivre pour faire sortir du port, dans deux marées, tous les bâtimens de la flottille.

Je pense que dès qu'il s'agira d'opérer la sortie générale, la ligne d'embossage devra être composée de quelques bâtimens de plus que de coutume, et que les ports d'*Ambleteuse* et de *Vimereux* devront aussi avoir la leur, non-seulement pour habituer l'ennemi à considérer cette manœuvre comme une simple mesure de prudence, non-seulement pour s'assurer s'il en conclura la nécessité d'augmenter les forces de sa station, mais encore pour nous ménager l'avantage inappréciable d'une offensive dont les succès seraient d'autant moins douteux, que cette position, vraiment militaire, ferait infailliblement naître de ces chances heureuses, de ces hasards de calme ou d'avarie de combat, desquels il n'est qu'un instant pour profiter.

Cela posé, le moment arrive où sa majesté ordonne l'embarquement.

Aussitôt toutes les prames et les canonnières qui sont dans les ports précités, embarquent leur troupe

et vont en rade prendre la place des bateaux canonniers et des péniches qui faisaient partie de la ligne d'embossage, et qui rentrent dans le port pour prendre leur troupe et leurs chevaux. Les canonnières, qui étaient en rade, appareillent pour aller mouiller à une encâblure plus au large.

L'embarquement des chevaux étant terminé pour les transports, tous ces bâtimens vont en rade, dans une marée, mouiller derrière les canonnières de leur escadrille respective.

A la marée suivante, qui serait celle de l'appareillage général, tous les bateaux canonniers, toutes les péniches sortent du port ainsi que les paquebots, et ne mouillent point en rade.

Les canonnières et les transports en rade ayant désaffourchés, et virés à pic au commencement de la marée, appareillent dès que les péniches sortent du port.

Dans moins d'une heure toute la flottille est sous voile, faisant route dans l'ordre prescrit, par escadrille, division et section.

Si cependant il plaisait à sa majesté que toute la flottille séjournât en rade; si un changement de vent ou tout autre incident l'y obligeait, j'en ai donné la possibilité en faisant mouiller les prames et les canonnières à une encâblure plus au large que de coutume. Les bateaux canonniers mouilleront en troi-

sième ligne, les péniches entre deux, l'un et l'autre en arrière de leur escadrille respective.

J'ai dit que la première ligne ne devait être composée que de prames et chaloupes canonnières, parce que ces bâtimens sont plus en état que les autres de soutenir un coup de vent. Le fond où ils mouilleront est excellent; il remonte insensiblement vers la terre, et assure une bonne tenue à ces bâtimens dans un coup de vent battant en côte.

Armés au moins de cinq canons, pointés en tout sens, ils présentent à l'ennemi un front de plus de douze cents bouches à feu du plus fort calibre.

Chacun d'eux ayant quatre câbles, leur épissure de deux en deux sera toujours faite babord et tribord. Il leur en résultera le double avantage de soutenir facilement un coup de vent, et de ne se trouver plus éloignés de terre qu'à volonté. Je pense même que pour ne donner à l'ennemi aucun soupçon de mouvement ultérieur, il est à propos que dès que la ligne d'embossage ne sera plus composée que de prames et de canonnières, ces bâtimens devront d'abord avoir dehors deux câbles sur la même ancre. Ils paraîtront être au mouillage accoutumé, quand au contraire ils seront toujours libres de se porter d'une encâblure plus au large.

Pour ajouter à l'avantage de cette position qui donne la facilité de s'avancer promptement, ou de faire

retraite suivant la circonstance, je pense que deux prames doivent être mouillées l'une à côté de l'autre à chaque extrémité de la ligne, et toutes les autres prames, à la distance de vingt canonnières l'une de l'autre.

Il est aisé de voir que dans cette attitude, tout à la fois prudente et menaçante, on n'a pas à craindre qu'à la mer haute, l'ennemi profite de notre position plus au large pour passer en terre de la ligne d'embossage; car il n'y a ici que les ancres qui soient plus au large, et non les bâtimens qui, par le moyen de leur biture double, sont tout aussi près de terre que de coutume, et ne doivent se haler plus au large que de basse mer, lorsque la flottille de transport sera venue prendre place derrière les canonnières, la veille ou le jour de l'appareillage général.

Tel est le système de sortie, de mouillage et d'appareillage que je crois tout à la fois le plus propre à accélérer l'exécution des ordres de sa majesté, et en assurer le succès.

Chaque commandant d'escadrille est au centre de tous les élémens qui la composent, et de même qu'un seul signal suffirait pour isoler telle escadrille de toutes les autres, de même aussi un seul signal suffirait pour l'y ramener.

Pour parvenir en sortant du port à avoir en rade une disposition si avantageuse pour le temps qu'on

pourrait y passer, et pour l'ordre à observer dans la route à faire en appareillant, il a fallu que les bâtimens soient d'abord rangés dans le port, tel que les présente le plan. C'est celui dans lequel j'ai cru avoir réuni ce concours de moyens si nécessaires pour favoriser l'appareillage, opération tellement importante que son succès est inséparable de celui de la descente même, puisque si cet appareillage était entravé dans une de ses parties quelconques, c'en serait assez pour compromettre à son débarquement la portion de l'armée privée ou des munitions ou des hommes peut-être les plus essentiels pour en assurer le succès.

Le chef militaire de la marine, SAINT-HAQUEN.

Boulogne, le 15 thermidor an XIII.

MÉMOIRE

DE M. L'AMIRAL LACROSSE,

Sur le trajet de la flottille et l'opération de la descente en Angleterre, dans la saison des calmes.

Dans la circonstance actuelle où les coups à porter à l'ennemi ne sauraient être trop prompts ni trop vigoureux, il est peut-être, pour la première tentative, inutile et dangereux d'attendre les chances favorables que l'été présenterait pour donner à la descente un degré de plus de probabilité et de possibilité; mais vu la nature de la flottille et des élémens qui la composent, les ressources incalculables des rames, l'été et par conséquent la saison des calmes donneront, à l'espèce des bateaux adoptés, les moyens de se servir de tous leurs avantages, d'où il s'ensuit que s'il se trouve quelques chances contraires à l'expédition d'hiver, il n'y en a aucune contre celle d'été.

Quelles que soient, d'ailleurs, les chances et les circonstances, celui qui tient en main les destinées de la France saura toujours, par sa présence, les diriger, et les développemens suivans tiennent au calcul observateur et réfléchi, et nullement aux moyens ni aux ressources du génie qui conçoit, veut, et exécute.

L'expérience m'a appris que dans la Manche, où

j'ai commandé dix-huit mois cette espèce de bateaux, depuis le commencement de messidor jusqu'à la fin de fructidor, des calmes assez fréquens durent souvent douze, vingt-quatre, et quelquefois trente-six heures ; alors la mer est calme, et le trajet qu'on pourrait entreprendre avec une flottille partant des points même les moins rapprochés, serait assuré, et les forces que l'ennemi peut opposer avec le vent, et les plus redoutables pour la flottille, sont alors annulées.

Dans le calme, à l'arrivée sur la côte, les obstacles présentés par l'ennemi ne pourraient avoir lieu qu'avec des forces de même espèce, et la petitesse des bâtimens permettant de s'approcher jusqu'à la baïonnette, le succès deviendrait l'apanage certain de la valeur française.

Dans le calme, les hommes ne sont pas malades, et toute l'énergie de leur âme est secondée par la force de leur corps, et la vitesse moyenne des péniches et des bateaux plats pouvant être calculée à trois nœuds par heure, lorsque ceux-ci sont remorqués par les premières, un calme très-ordinaire de douze heures suffirait pour effectuer le passage ; et si la flottille passait au milieu des vaisseaux ennemis, pouvant, au moyen de ses rames, exécuter aisément toutes ses manœuvres, elle tirerait tout le parti possible de son artillerie qui, au contraire, ne lui serait

que d'une bien faible utilité, si le temps était mauvais : ce raisonnement s'applique particulièrement aux bâtimens dont les canons étaient à coulisses.

Le calme donne encore la facilité de porter et de débarquer l'artillerie et les chevaux, de choisir le lieu du débarquement, de le faire avec une mer tranquille, d'exposer au premier choc, contre des hommes qui attendent de pied ferme avec toutes les ressources que la nature et l'art ont pu leur donner, des hommes bien portans, pourvus de munitions et d'armes que la mer n'aura pas altérées. La célérité dans le débarquement se fera en raison de toutes ces données : l'ennemi n'aura pas le temps de multiplier ses obstacles, et enfin rendus à la côte d'Angleterre dans le calme et avec une belle mer, presque tous les endroits pour la descente sont praticables, et le problème se réduit alors au passage du Rhin ou d'un autre grand fleuve que l'ennemi cherche à empêcher.

Toutes ces circonstances favorables pour le débarquement chez l'ennemi, le deviennent également pour le départ. Avec quelles facilités s'exécutent en pareil cas les mouvemens et l'embarquement des troupes dans le trajet! Rien ne fatigue le soldat, et il brave les gros bâtimens si redoutables pour une flottille : enfin, le vent s'élève-t-il dans cette saison au moment où la flottille est en marche, il s'annonce et vient lentement, il ride la mer, mais ne l'agite

pas ; les rames servent encore, et quand les vaisseaux auraient la facilité de se mouvoir, il n'y a jamais dans les deux ou trois premières heures assez de vent pour leur faire acquérir une très-grande vitesse.

Suivant sa position, la flottille nage dans le vent, évite presque certainement un ennemi qui est obligé de faire beaucoup de chemin pour l'atteindre, et elle a de plus, comme lui, la facilité de se servir de ses voiles. Dans cette hypothèse, au moyen des péniches et des bateaux, le résultat certain de l'expédition est garanti par toutes les bases du calcul des possibilités qui viennent d'être énoncées, et qui m'ont été démontrées, lorsque conduisant quarante bateaux plats de *la Hougue* à *Cherbourg*, je parvins à ma destination, chassé et canonné par un vaisseau de 74, et une frégate dont les boulets dépassaient les derniers bateaux ; nous étions en calme et entraînés par les mêmes courans.

LACROSSE.

Paris, le 15 fructidor an XI.

NOTE SUR LA FLOTTILLE DE BOULOGNE,

Écrite sous la dictée de l'empereur Napoléon, à son retour de Boulogne, *en septembre* 1805.

CHAPITRE Ier.

Quel a été mon but dans la création de la flottille de *Boulogne*.

Art. 1er. Je voulais réunir quarante ou cinquante vaisseaux de guerre dans le port de *la Martinique*, par des opérations combinées de *Toulon*, de *Cadix*, du *Ferrol* et de *Brest*; les faire revenir tout d'un coup sur *Boulogne*; me trouver pendant quinze jours maître de la mer; avoir cent cinquante mille hommes et dix mille chevaux campés sur cette côte; trois ou quatre mille bâtimens de flottille, et aussitôt le signal de l'arrivée de mon escadre, débarquer en Angleterre, m'emparer de *Londres* et de la Tamise. Ce projet a manqué de réussir. Si l'amiral Villeneuve, au lieu d'entrer au *Ferrol*, se fût contenté de rallier l'escadre espagnole, et eût fait voile sur *Brest* pour s'y réunir avec l'amiral Gantheaume, mon armée débarquait, et c'en était fait de l'Angleterre.

Art. 2. Pour faire réussir ce projet, il fallait réunir cent cinquante mille hommes à *Boulogne*, y avoir quatre mille bâtimens de flottille, un immense matériel, embarquer tout cela, et pourtant empêcher

l'ennemi de se douter de mon projet : cela paraissait impossible. Si j'y ai réussi, c'est en faisant l'inverse de ce qu'il semblait qu'il fallait faire. Si cinquante vaisseaux de ligne devaient venir protéger le passage de l'armée en Angleterre, il n'y avait besoin d'avoir à *Boulogne* que des bâtimens de transport ; et ce luxe de prames, de chaloupes canonnières, de bateaux plats, de péniches, etc., tous bâtimens armés, était parfaitement inutile. Si j'eusse ainsi réuni quatre mille bâtimens de transport, nul doute que l'ennemi n'eût vu que j'attendais la présence de mon escadre pour tenter le passage ; mais, en construisant des prames et des bateaux canonniers, en armant tous ces bâtimens, c'étaient des canons opposés à des canons ; des bâtimens de guerre opposés à des bâtimens de guerre, et l'ennemi a été dupe. Il a cru que je me proposais de passer de vive force par la seule force militaire de la flottille. L'idée de mon véritable projet ne lui est point venue ; et lorsque les mouvemens de mes escadres ayant manqué, il s'est aperçu du danger qu'il avait couru, l'effroi a été dans les conseils de *Londres*, et tous les gens sensés ont avoué que jamais l'Angleterre n'avait été si près de sa perte.

CHAPITRE II.

Que convient-il de faire de la flottille de *Boulogne*.

Art. 3. Le projet a été démasqué : l'ennemi voit que le plan était d'arriver sous la protection de mes

escadres. Les travaux faits à *Boulogne* et aux ports de *Vimereux* et d'*Ambleteuse*, qui lui sont parfaitement connus, lui ont prouvé, d'ailleurs, que la flottille ne peut appareiller dans une seule marée, et qu'elle ne saurait passer un coup de vent dans la rade de *Boulogne*. Dès lors l'Angleterre n'a plus la crainte que la flottille veuille passer par ses propres forces, puisque les combinaisons de l'amiral Villeneuve ont prouvé que j'attendais son arrivée pour passer, et que la connaissance de la côte lui a montré l'impossibilité de faire sortir la flottille dans une seule marée. Aussi, depuis ce temps, les mêmes hommes qui avaient déclaré qu'on ne pouvait empêcher la flottille de débarquer, disent maintenant que rien ne peut empêcher l'arrivée de cent ou cent cinquante bâtimens, ce qui fait une expédition de quinze ou seize mille hommes, mais qu'il n'est pas probable qu'une expédition plus considérable pût trouver des chances de réussir.

Art. 4. Dans cette situation de choses, la rade de *Boulogne* n'étant point propre à instruire mes matelots, et la flottille ne pouvant plus donner à l'Angleterre l'inquiétude de lui voir faire le passage de vive force, il faut reprendre le projet qui a été manqué, avoir sur les hauteurs de *Boulogne* une armée de vingt à quatre-vingt mille hommes; avoir cinq cents bâtimens pouvant porter quarante à cinquante mille

hommes et plusieurs milliers de chevaux ; n'avoir qu'une partie des matelots nécessaires pour l'armement de ces bâtimens, et au moment où mes escadres commenceraient leurs mouvemens, faire une levée de pêcheurs et de matelots sur les côtes ; rétablir la ligne d'embossage ; embarquer l'artillerie et le matériel ; faire enfin toutes les démonstrations nécessaires pour faire voir qu'on n'attend que la présence d'une escadre pour passer.

CHAPITRE III.

Avantages de ce plan.

Art. 5. Les avantages de ce plan sont immenses. D'abord, j'aurai toujours le prétexte d'avoir quatre-vingt ou cent mille hommes campés dans une position saine, facile à approvisionner, et d'où ils peuvent se porter promptement en Allemagne ; et une aussi grande quantité de troupes qui sera vue de la côte d'Angleterre, avec un nombre de bâtimens qui permettra d'opérer la descente, si je suis quelques jours maître de la mer, aura une double influence en Angleterre : 1°. elle l'obligera à tenir des troupes pour se garder et se précautionner contre la descente qui est devenue possible ; 2°. elle l'obligera à tenir en réserve dans les *Dunes* ou dans la Tamise, une portion de ses escadres pour ce cas inattendu.

Art. 6. Si ma flotte de l'Escaut, de *Toulon* ou de *Brest*, débarquait trente mille hommes en Ir-

lande, quelle crainte n'aurait pas l'Angleterre qu'après les avoir débarqués, elle ne continuât son mouvement, se réunît sur un point donné avec mes autres escadres, et revînt sur *Boulogne* pour jeter une expédition sur les côtes d'Angleterre ! Si mes escadres portaient la guerre aux Grandes-Indes ou aux Indes occidentales, les Anglais auraient également la crainte que s'ils se dégarnissaient de leurs flottes, elles ne revinssent sur *Boulogne*, et que se trouvant à leur arrivée maîtresses de la mer, comme nous l'avons été après le combat d'*Ouessant*, elles ne couvrissent le passage d'une expédition dont tous les préparatifs étaient aperçus d'Angleterre.

CHAPITRE IV.

Que coûteront ces avantages.

Art. 7. Les principaux frais de cette grande diversion consistent dans l'entretien de l'armée de terre dans ses camps; mais on a déjà dit les avantages attachés à cette présence des troupes sur ce point, sous le point de vue continental; et dans l'obligation de garder une grande quantité de troupes pour le maintien de ma considération, il est indifférent de les entretenir à *Boulogne* ou ailleurs. Les cinq cents bâtimens nous les avons : il suffira d'avoir des équipages pour un quart de ces bâtimens; et l'entretien de ces équipages sera donc tout ce qu'il en coûtera à la France pour avoir ce moyen d'inquiéter et d'attaquer son ennemi.

Art. 8. Supposons une armée de quarante vaisseaux de ligne arrivant devant *Boulogne*, et y trouvant une armée de cent mille hommes avec dix mille chevaux; que pourra-t-elle faire? combien de temps ne lui faudra-t-il pas pour transporter en Angleterre les hommes, les chevaux et le matériel! il lui faudra plus de dix voyages. Supposons à présent quarante vaisseaux de ligne arrivant devant *Boulogne*, et y trouvant cinq cents bâtimens, prames, péniches, chaloupes canonnières, etc., armés ou sans canon, tous les objets d'artillerie, les hommes et les chevaux embarqués, prenant à son bord une partie des hommes que la flottille ne peut porter; voilà dans peu de jours toute l'expédition débarquée en Angleterre. Cela obligera donc l'Angleterre à avoir une armée de terre, et à tenir en réserve une armée de mer. De tous les moyens qu'on peut proposer pour nuire à l'ennemi dans cette lutte, on n'en peut imaginer un moins dispendieux pour la France et plus désastreux pour l'Angleterre.

Art. 9. Ayant ainsi fait connaître au ministre de la marine le rôle que je veux faire jouer à la flottille de *Boulogne*, je désire qu'il me propose les modifications nécessaires pour qu'elle atteigne mon but, en me coûtant le moins possible.

ÉTAT DE SITUATION

DES HUIT CORPS DE LA GRANDE ARMÉE FRANÇAISE

A l'époque du 25 septembre 1805.

PREMIER CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à *Würtzbourg*.

M. le maréchal BERNADOTTE, commandant en chef.
MM. BERTHIER, général de division, chef de l'état-major.
ÉBLÉ, général de division, commandant l'artillerie.
MORIO, colonel, commandant le génie.
LALANCE, inspecteur aux revues.
MICHAUX, ordonnateur.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'homm. sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major..	»	»	»	255	
1re Division.	»	Dronet.....	Frère..... / Werlé.....	6,760	
2e Division..	»	Rivaud.....	Dumoulin..... / Pacthod.....	6,364	
Division de cavalerie.	»	Kellermann..	Picard..... / Van Marizy....	3,016	
Division d'artill. et génie.	»	»	»	1,342	
			TOTAL.....	17,737	

DEUXIÈME CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à *Mayence*.

M. le général de division MARMONT, commandant en chef.
MM. VIGNOLLES, général de division, chef de l'état-major.
TIRLET, général de brigade, commandant l'artillerie.
LERY, général de division, commandant le génie.
AUBERNON, inspecteur aux revues.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'homm. sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major..	»	»	»	145	
1re Division.	»	Boudet.....	Cassagne..... Soyez.....	5,353	
2e Division.	»	Grouchy....	Delzonce..... Lacroix.....	5,610	
3e Division batave....	»	Dumonceau..	Guaita..... Wanhadel.....	6,013	
Division de cavalerie légère.	»	Lacoste.....	Guérin-d'Étoguigny.	1,744	
Artillerie et génie.....	»	»	»	1,893	
			TOTAL.....	20,758	

TROISIÈME CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à *Spire*.

M. le maréchal DAVOUST, commandant en chef.
MM. DAULTANNE, général de brigade, chef de l'état-major.
SORBIER, général de division, commandant l'artillerie.
ANDRÉOSSY, général de brigade, commandant le génie.
LAIGLE, inspecteur aux revues.
CHAMBON, ordonnateur.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'hommes sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major..	»	»	»	141	
1re Division.	Frankentahl.	Bisson.....	Demont..... De Lilly..... Eppler.....	8,791	
2e Division.	Oggersheim.	Friant.....	Heudelet..... Lochet..... Grandeau.....	7,826	
3e Division.	Spire.....	Gudin.....	Petit..... Gauthier..... Kisler.....	7,303	
Cavalerie légère.....	Spire.	»	Vialannes.....	2,169	
Artillerie et génie.....	»	»	»	1,222	
			TOTAL.....	27,452	

QUATRIÈME CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à *Landau*.

M. le maréchal SOULT, commandant en chef.
MM. SALLIGNY, général de division, chef de l'état-major.
PERNETTY, général de brigade, commandant l'artillerie.
POITEVIN, colonel, commandant le génie.
LAMBERT, inspecteur aux revues.
ARCAMBAL, commissaire-ordonnateur.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'homm. sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major..	»	»	»	138	
1re Division.	Gemersheim.	Saint-Hilaire.	Thiebault..... Morand..... Varé.....	9,192	
2e Division.	Lauterbourg.	Vandamme...	Schirer..... Ferrey..... Candras.....	9,281	
3e Division.	Berg-Zabern.	Legrand.....	Levasseur..... Merle..... Brouard.....	9,341	
4e Division.	»	Suchet.....	Becker..... Roger-Valhubert Claparède.....	9,502	
Cavalerie lég.	Landau.....	»	Margaron.....	2,169	
Artillerie et génie.....	»	»	»	1,735	
			TOTAL.....	41,358	

CINQUIÈME CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à *Brumpt*.

M. le maréchal LANNES, commandant en chef.
MM. COMPANS, général de brigade, chef de l'état-major.
FOUCHER, général de brigade, commandant l'artillerie.
KIRGENER, colonel, commandant le génie.
BUHOT, inspecteur aux revues.
WAST, commissaire des guerres, faisant fonctions d'ordonnat^ts.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'homm. sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major..	»	»	»	27	
1re Division.	Strasbourg...	Oudinot.....	Laplanche-Mortières. Dupas..... Ruffin.....	7,220	
2e Division.	Brumpt.....	Gazan.....	Graindorge.... Campana..... Rheinvald.....	6,962	
Cavalerie légère.....	Brumpt,....	»	Treilhard.....	2,168	
Artillerie et génie.....	»	»	»	1,411	
			TOTAL.....	17,788	

SIXIÈME CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à *Haguenau.*

M. le maréchal NEY, commandant en chef.
MM. DUTAILLY, général de brigade, chef de l'état-major.
SÉROUX, commandant l'artillerie.
CAZALS, colonel, commandant le génie.
MONARD, inspecteur aux revues.
MARCHAND, ordonnateur.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'hommes sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major..	»	»	»	140	
1re Division.	Seltz.....	Dupont.....	Rouyer.....	5,550	
			Marchand.....		
2e Division.	Bischveiler...	Loison.....	Villatte.....	8,014	
			Roguet.....		
3e Division.	Haguenau...	Malher.....	Marcognet.....	7,601	
			Labassée.....		
Cavalerie légère.....	»	Tilly.....	Dupré.....	2,169	
Artillerie et génie.....	»	»	»	1,168	
			TOTAL.....	24,407	

SEPTIEME CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à .....

M. le maréchal AUGEREAU, commandant en chef.
MM. DONZELOT, général de brigade, chef de l'état-major.
DORONER, général de division, commandant l'artillerie.
LAGLASTINE, colonel, commandant le génie.
GARREAU, sous-inspecteur aux revues.
NOURRY, ordonnateur.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'hommes sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major..	»	»	»	43	
1re Division.	»	Desjardins.....	Lapisse..... Lamarque.. Augereau...	6,826	
2e Division.	»	Maurice-Matthieu.	Sarut..... Sarrazin...	6,268	
Artillerie et génie.....	»	»	»	1,213	
			TOTAL...	14,450	

HUITIÈME CORPS D'ARMÉE.

Quartier-général à .....

M. le Maréchal Masséna, commandant en chef.
MM. Charpentier, général de division, chef de l'état-major.
Lacombe-Saint-Michel, *idem*, commandant en chef l'artillerie.
Dulauloy, *idem*, commandant en second l'artillerie.
Chasseloup, *idem*, commandant le génie.
Fririon, général de brigade, sous-chef d'état-major.
Félix, inspecteur aux revues.
Joubert, commissaire-ordonnateur en chef.

Désignation des Divisions.	Emplacemens.	Généraux de division.	Généraux de brigade.	Nombre d'homm. sous les armes.	Observations.
1re Division..	Vérone, etc....	Gardanne...	Compère..... Lonchantin...	7,588	
2e Division...	Isola Porcarizza.	Verdier.....	Brun..... Digonnet.....	8,076	
3e Division...	Villafranca, Provigliano.....	Molitor.....	Launay..... Herbin..... Valory.....	6,700	
4e Division...	Somma Campagna, Castelnovo.	Duhesme....	Goulus..... Lecamus.....	6,675	
5e Division...	Bussolingo, Piovezzano, Rivoli, val Sabbia.	Seras.....	Gilly..... Guillet..... Mallet..... Schill.....	9,070	
Cavalerie lég.	»	Espagne....	Cel Maurin... Debelle.....	3,990	
Divis. de cuirass.	»	Mermet.....	Fresia..... Lacour..... Davenay..... Cel Offenstein.	4,000	
Divis. de dragons.	»	Pully.....			
Grenadiers réunis de la réserve.	»	Partonneaux.	Solignac..... Valentin.....	2,000	
Artillerie et génie.	»	»	»	4,855	
			TOTAL.....	52,754	

RÉSERVE DE CAVALERIE.

S. A. S. le prince MURAT, lieutenant de l'empereur, commandant.
MM. BELLIARD, général de division, chef d'état-major.
HAMIGUE, général de brigade, commandant l'artillerie.
FLAYELLE, colonel, commandant le génie.
BOISNOD, inspecteur aux revues.
MATTHIEU FAVIERS, ordonnateur.

DÉSIGNATION des Divisions.	QUARTIERS-GÉNÉRAUX.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	Nombre d'homm. sous les armes.	OBSERVATIONS.
État-major.....	»	»	»	24	
1re Division de grosse cavalerie.	Pirmasens...	Nansouthy....	Piston..... Lahoussaye... Saint-Germain.	3,225	
2e *idem*.....	Schelestadt.	D'Hautpoul....	Saint-Sulpice.. Fauconnet....	2,199	
1re Division de dragons.....	Molsheim...	Klein.....	Fenerols..... Lasalle..... Millet.....	2,626	
2e *idem*.....	Schelestadt.	Walther.....	Sebastiani..... Roget..... Boussard.....	2,379	
3e *idem*.....	*Idem*.....	Beaumont....	Charles Boye... Scalfort..... Milhaud.....	2,369	
4e *idem*.....	Obernheim.	Bourcier.....	Laplanche.... Sahuc..... Verdière.....	2,369	
Dragons à pied...	Neubrisach.	Baraguey-d'Hilliers.	Lesuire..... Wonderveit...	5,822	
Artillerie et génie.	»	»	»	1,002	
			TOTAL.....	22,015	

SITUATION DES TROUPES DE LA GARDE IMPÉRIALE

AU 20 VENDÉMIAIRE AN XIV.

DÉSIGNATION DES CORPS.	PRÊTS A COMBATTRE.				OBSERVATIONS.
	Officiers.	Sous-officiers et soldats.	TOTAL. Hommes.	TOTAL. Chevaux.	
État-major-général....	13	»	»	»	
Grenadiers à pied.....	63	1,572	1,635	86	
Chasseurs à pied.....	65	1,537	1,602	80	
Garde royale.....	49	848	897	51	
Grenadiers à cheval...	46	696	740	839	
Chasseurs à cheval...	38	593	631	708	
Mamelucks.....	7	56	63	77	
Gendarmerie d'élite...	12	191	203	212	
Artillerie.....	24	262	286	243	
Train d'artillerie.....	2	179	181	234	
Ambulance.....	8	19	27	37	
TOTAUX.....	314	5,951	6,265	2,569	

RÉCAPITULATION

Des troupes électorales de Bavière, de Wurtemberg et de Baden, qui furent employées dans les garnisons, sur les derrières de l'armée.

DÉSIGNATION des Corps.	GÉNÉRAUX de division.	GÉNÉRAUX de brigade.	PRÉSENS SOUS LES ARMES. Officiers.	Sous-officiers et soldats.	TOTAL.	OBSERVATIONS.
Bavière.....	»	»	559	15,286	15,845	Non compris 7,375 hommes employés au premier corps d'armée sous les ordres du général de Vrède.
Wurtemberg.	Bon de Séeger.	Lilienberg..... De Roman, Col.	193	5,456	5,649	
Baden.....	»	De Harramth...	78	2,243	2,321	
		TOTAUX....	830	22,985	23,815	

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE DE LA GRANDE ARMÉE.

DÉSIGNATION DES CORPS.	NOMBRE de bataillons.	NOMBRE d'escadrons.	Compag. d'artillerie et de génie.	Officers d'état-major.	Officers de troupes.	Soldats.	TOTAL.	OBSERVATIONS.
État-major-général..	»	»	»	116	»	240	356	
1er Corps.....	18	16	16	82	707	16,948	17,737	
2e Corps.....	25	12	22	118	856	19,784	20,758	
3e Corps.....	28	16	18	126	1,018	26,308	27,452	
4e Corps.....	42	16	24	139	1,482	39,737	41,358	
5e Corps.....	21	16	15	75	696	17,017	17,788	
6e Corps.....	24	16	17	110	904	23,393	24,407	
7e Corps.....	18	4	14	91	482	13,877	14,450	
Réserve de cavalerie.	4	112	11	134	1,003	20,878	22,015	
Parcs généraux....	»	»	46	33	111	3,741	3,885	
TOTAUX.....	180	208	184	1,024	7,259	181,923	190,206	
8e Corps.....	»	»	»	»	»	»	27,487	
Garde impériale....	»	»	»	»	»	»	6,265	
Troupes électorales.	»	»	»	»	»	»	23,815	
						TOTAL GÉNÉRAL...	247,773	

ORDRES DE L'EMPEREUR NAPOLÉON,

Expédiés par le maréchal BERTHIER, ministre de la guerre, major-général, aux Généraux en chef des divers corps d'armée, pendant la campagne de 1805.

Au général en chef MARMONT, commandant l'armée en Hollande.

Boulogne, le 5 fructidor an XIII.

JE vous préviens, général, que l'escadre de l'empereur est partie du *Ferrol* le 26 thermidor avec l'escadre espagnole : si ces escadres combinées arrivent dans la Manche, l'empereur fait de suite l'expédition d'Angleterre. Mais si, par des circonstances de vents contraires, elles ne peuvent se rendre dans la Manche, l'empereur et roi ajournera l'expédition à une autre année, parce qu'elle n'est plus possible. Mais je dois vous prévenir que dans la situation actuelle où s'est placée l'Europe, l'empereur sera obligé de dissoudre les rassemblemens que l'Autriche fait dans le Tyrol, avant de tenter l'expédition en Angleterre. Dans ce cas, l'intention de sa majesté est que vingt-quatre heures après que vous en aurez reçu un nouvel ordre de moi, vous puissiez débarquer, et sous prétexte de

vous mettre en marche pour prendre vos cantonnemens, vous gagniez plusieurs jours de marche sans qu'on sache ce que vous voudrez faire; mais dans le fait vous devez gagner *Mayence*. L'intention de l'empereur est que, par le retour de mon courrier, que vous retiendrez le moins de temps possible, vous me fassiez connaître comment sera composé votre corps : sa majesté désire qu'il reste fort de vingt mille hommes; que vous emmeniez avec vous le plus d'artillerie qu'il vous sera possible.

Envoyez-moi également les dispositions que vous comptez faire pour le reste de vos troupes; la saison est trop avancée et l'hiver est trop prochain pour rien craindre des Anglais. Et au printemps vous serez de retour avec votre armée en Hollande : il suffit que les frontières soient gardées.

Je vous recommande sur tout cela le secret le plus impénétrable; car si le cas arrive, l'empereur veut se trouver dans le cœur de l'Allemagne sans qu'on s'en doute.

A M. le maréchal BERNADOTTE, *commandant l'armée en Hanovre.*

Boulogne, 5 fructidor an XIII.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, me charge de vous faire connaître qu'il ne sait point ce que veut

l'Autriche, par tous les mouvemens et armemens qu'elle fait. Mais sa majesté, pour se mettre en mesure, trouve convenable que vous réunissiez à *Goettingen* le 27e régiment d'infanterie légère, le 8e, le 94e, le 95e régiment de ligne; quatre régimens de chasseurs et de hussards, et vingt-quatre pièces d'artillerie de campagne avec doubles approvionnemens, attelées. Faites venir d'*Osnabruk* toutes les troupes qu'il y a : il suffit que vous y laissiez vingt-cinq hommes de cavalerie. Ces troupes réunies formeront un corps de dix mille hommes qui, réunis à *Goettingen*, pourra se porter partout où il sera nécessaire. Vous mettrez ce corps sous les ordres d'un général de division et de deux généraux de brigade, et vous ferez confectionner à *Goettingen* cent mille rations de biscuit. Mais vous ne devez pas encore démasquer votre mouvement; gagnez quatre jours, de manière qu'au premier courrier que vous recevrez, vous puissiez en trois jours avoir ce corps réuni à *Goettingen*. Je vous expédierai un autre courrier dans deux jours : envoyez par le retour de celui-ci la situation de votre armée, de votre artillerie, de vos approvisionnemens et munitions.

Au général MARMONT, *commandant l'armée de Batavie.*

Boulogne, 10 fructidor an XIII.

JE vous ai déjà prévenu, général, que vous deviez vous tenir prêt à débarquer au premier ordre; en conséquence mon courrier vous porte cet ordre, et vous débarquerez immédiatement après son arrivée, et le 15 du présent mois, vous commencerez votre mouvement pour vous rendre à *Mayence*.

Le général Miollis reçoit, par le présent courrier, une autre destination : vous laisserez le commandement de la Hollande au général que vous croirez le plus propre à ce commandement.

Indépendamment de votre régiment de chasseurs et de celui de hussards, vous amènerez le plus de cavalerie batave que vous pourrez.

Vous amènerez également le plus d'artillerie qu'il vous sera possible, soit française, soit batave, bien attelée : vous enlèverez, à cet effet, tous les attelages bataves.

Vous organiserez votre corps d'armée pour la guerre d'Allemagne, vous avez vingt jours de marche; votre première colonne n'arrivera donc que le 1er vendémiaire, la deuxième, le 2, et la troisième, le 3; il est très-nécessaire qu'au 5 vendemiaire votre corps d'armée soit tout réuni en Allemagne, et puisse

entrer en campagne. Vous marcherez par divisions en faisant observer le plus grand ordre, et prenant toutes les précautions pour empêcher la désertion. L'armée d'Hollande doit avoir des caissons et des chariots. Faites faire toutes les recherches possibles, et procurez-vous tous les moyens d'accélérer votre marche.

L'intention de l'empereur étant de faire une campagne d'automne, nous n'aurons pas le temps de nous procurer les équipages de vivres, ceux d'ambulance et autres transports qui sont cependant si utiles aux armées. La Hollande peut vous en procurer, mettez tout en œuvre pour cela.

Ceci n'est au surplus qu'un mouvement de peu de temps; il y a lieu de croire que nous serons bientôt débarrassés de la maison de l'Autriche, et nous reviendrons sur l'Océan : il faut donc que l'escadre reste dans le même état après en avoir débarqué ce qui peut s'avarier et ce qui peut vous être nécessaire. Faites prendre toutes les mesures propres à la conservation de ce qui restera, et au maintien de l'ordre et de la même activité dans les moyens d'embarquement.

Toute l'armée des côtes, les camps d'*Ostende*, de *Boulogne* et de *Montreuil*, ont déjà commencé leur mouvement sur le Rhin; l'armée d'Hanovre en fait autant.

Tous vos soldats doivent avoir une paire de souliers dans le sac et une aux pieds ; ils doivent avoir une capote et des armes en bon état.

La solde doit être versée dans la caisse du quartier-maître avant le départ, jusqu'au 1er brumaire ; exigez rigoureusement cette disposition du gouvernement batave.

Les troupes jouiront sur toute la route des vivres de campagne.

Je joins à ma dépêche des feuilles de route pour servir à la marche de vos colonnes. Envoyez au-devant de chacune d'elles des officiers d'état-major et des commissaires de guerre pour faire tout préparer, cantonnemens, vivres et transports ; et donnez-moi journellement avis de vos mouvemens.

A M. le maréchal BERNADOTTE, *commandant l'armée de Hanovre.*

Boulogne, ce 10 fructidor an XII.

J'AI déjà eu l'honneur de vous faire connaître, monsieur le maréchal, que l'intention de l'empereur était que quatre régimens de cavalerie, quatre régimens d'infanterie, vingt pièces de canon attelées, avec double approvisionnement et le nombre nécessaire d'officiers généraux pour les commander, se tinssent prêts à se rendre à *Goettingen ;* veuillez, en conséquence, commencer votre mouvement le 16 du

courant, afin que ces corps se trouvassent réunis le 20 à *Goettingen*, où vous en passerez la revue.

La division de cavalerie sera sous les ordres du général Kellermann; toute l'artillerie sous ceux du général que vous désignerez.

L'intention de l'empereur est de n'occuper du Hanovre que la place forte de *Hameln*. Vous ferez sur-le-champ approvisionner cette place pour six mois, et vous la ferez armer autant que la situation de votre artillerie le permettra; vous en laisserez le commandement à un de vos bons généraux de division.

Vous y ferez transporter tous les hôpitaux de l'armée, de manière que les hommes qui en sortiront, se réunissant à ceux de tous les dépôts que vous y placerez aussi, aux trois compagnies d'artillerie du 8e régiment, et au 19e régiment de ligne que vous y laisserez, devront suffire pour y tenir garnison, et que le 45e, le 54e, ainsi que le 5e régiment de cavalerie que vous avez, pourront aussi se joindre au corps de *Goettingen*, s'il y a lieu.

Le Hanovre est garanti par la Prusse. L'intention de sa majesté est de réunir toutes les troupes du Hanovre, de la Hollande, et celles disponibles de l'armée des côtes et de l'intérieur de la France pour entrer dans le cœur de l'Allemagne, si l'Autriche persiste dans ses projets hostiles.

Il faut donc que vous réunissiez à Hanovre le 45e, le 54e régiment, et le 5e régiment de cavalerie, pour qu'au premier ordre que je vous adresserai, ces troupes puissent aussi se mettre en marche sur *Goettingen*, pendant le temps que les premières fileraient sur *Würtzbourg*, qui est probablement la destination où vous devrez vous rendre.

Comme vous aurez sept à huit jours de marche sur des pays neutres, il faut réunir le plus de biscuit que vous pourrez, pour ne pas porter de dommage au pays de Saxe et de Cassel.

Je compte donc, monsieur le maréchal, que le 20 du courant au soir, vous m'expédierez de *Goettingen* un courrier pour m'instruire de la situation de la division de votre armée qui y sera réunie. Vous me ferez aussi connaître le détail de la route que vous devrez suivre de *Goettingen* à *Würtzbourg*, au cas que vous en receviez l'ordre.

Ce mouvement sur *Goettingen*, dans la situation où sont les esprits, réveillera l'attention publique; vous aurez soin de déclarer que vous restez de votre personne à Hanovre; effectivement, vous retournerez dans cette capitale immédiatement après votre revue de *Goettingen*.

L'empereur ne veut pas vous laisser ignorer qu'il y a une négociation avec la Prusse, pour une occupation provisoire du Hanovre; et qu'il est nécessaire

par la réunion d'un corps à Hanovre même, par votre retour et par vos dispositions pour y passer personnellement l'hiver, de donner le change à cette cour, pour qu'elle ne comprenne pas combien en réalité l'empereur est pressé de réunir toutes les troupes.

Pour le corps qui sera réuni à *Goettingen*, et pour celui que vous réunirez à Hanovre, vous ferez verser la solde dans la caisse des quartiers-maîtres, jusqu'au 1er brumaire.

Comme il s'agit d'une campagne d'automne et peut-être d'hiver, il est nécessaire qu'à son départ le soldat ait une paire de souliers en gratification, de manière qu'il en aie une dans le sac et une aux pieds; il doit aussi avoir une capote.

Levez le plus de chevaux d'artillerie qu'il vous sera possible, et menez, avec votre parc, le plus de pièces attelées que vous pourrez.

Au général GOUVION-SAINT-CYR, *à* Pescara.

Boulogne, ce 15 fructidor.

MONSIEUR le général Saint-Cyr, je ne crois pas devoir attendre le dernier moment pour vous faire connaître le plan de campagne adopté par l'empereur. Il est bon que quinze jours à l'avance vous en soyez instruit, afin que dans le plus profond silence vous puissiez prendre toutes vos mesures; de sorte que, lorsque je vous aurai transmis les derniers ordres de

l'empereur de commencer les hostilités, vous soyez préparé à jouer le rôle important que vous a confié sa majesté dans ses vastes plans qui embrassent depuis la Baltique jusqu'à *Naples*.

Vous aurez vingt mille hommes au moment de commencer les hostilités, soit Français, Polonais, Suisses ou Italiens. Cette force suffisante pour s'emparer de *Naples*, pour en chasser la cour, pour dissoudre et anéantir l'armée napolitaine, ne le sera plus si douze mille Russes, six mille Anglais, avaient le temps, de *Corfou* et de *Naples*, de se concerter avec l'armée napolitaine.

Il est essentiel que vous ayez l'initiative des mouvemens : il faut donc que vous gagniez du temps; que vous dissimuliez profondément vos projets, et que, jusqu'au moment où vos opérations commenceront, vous ne donniez aucune inquiétude au roi de *Naples*.

L'intention de l'empereur est que vous entriez à *Naples* au même moment qu'il passera le Rhin; ce que l'on suppose être dans la première quinzaine de vendémiaire.

Par là vous préviendrez les conseils des Russes et des Anglais : vous serez maître de *Naples* avant que ceux-ci aient appris que les hostilités sont commencées; vous aurez dissous l'armée napolitaine, et vous aurez eu le temps de vous emparer des forts.

Vous établirez à *Naples* une régence de gouvernement provisoire, et vous ferez ce qui sera convenable pour flatter l'opinion du parti contraire à la cour ; votre conduite ultérieure dépendra de la conduite des Russes et des Anglais.

Ou ils se réuniront tous en Sicile pour y attendre de nouveaux secours et concerter un plan d'invasion à l'effet de surprendre *Naples :* alors les mois se passeront et vous resterez une partie de l'hiver à armer s'il est possible le parti qui est pour nous, et à attendre le résultat des grands événemens d'Allemagne : ou, si au contraire dix mille Russses tentent de débarquer à *Tarente* et que vous puissiez être assez fort pour marcher à eux avant qu'ils aient pu se rallier, monter leur cavalerie et leur artillerie, vous ne vous y épargnerez pas. Et si, par quelque combinaison que ce soit, les forces de l'ennemi étaient telles que vous fussiez obligé d'évacuer *Naples* et la partie méridionale du royaume, vous disputeriez le terrain, et vous feriez votre retraite lentement. Arrivé à *Pescara*, vous y laisserez le général de division Régnier pour y commander la place avec une forte garnison, et un abondant approvisionnement d'artillerie, etc., et vous continueriez votre retraite sur Parme ou sur la Toscane, selon les événemens qui auraient eu lieu dans l'Italie supérieure. Ainsi donc, on peut considérer vos opérations sous deux points de vue :

comme opposé à l'armée napolitaine, vous êtes attaquant, et vous devez faire la guerre offensive, envahir le royaume; et, si des forces coalisées supérieures voulaient à leur tour établir la guerre dans le royaume de Naples, vous feriez à leur égard un corps d'observation qui leur disputerait le terrain, et qui ne pourrait les vaincre parce qu'ils seraient trop supérieurs à vous; vous leur rendriez leurs conquêtes difficiles, leur marche lente, et donneriez le temps aux armées d'Allemagne et d'Italie de vous envoyer de nombreux et puissans renforts.

Sous le premier point de vue d'armée opposée à l'armée napolitaine, vos opérations sont de peu d'utilité pour les opérations générales; mais sous le point de vue de corps d'observation opposé aux coalisés, vous empêchez ou retardez considérablement leur jonction avec l'armée autrichienne de l'Adige.

Les grands coups se porteront en Allemagne, où l'empereur se trouvera en personne, et les opérations mêmes de l'armée d'Italie, si elles n'avaient pas de succès, ne devraient en rien influer sur les vôtres. L'ennemi serait à *Milan*, que vous n'en devez pas moins rester à *Naples*; car ses succès, s'il en obtient, ne seront que de courte durée et une chimère éphémère : si les opérations de l'empereur sont couronnées du succès qu'on a droit d'en attendre, leur premier résultat serait de dégager l'armée d'Italie,

et de vous envoyer les secours dont vous auriez besoin pour jeter dans la mer les forces coalisées, reprendre tout le pays que vous auriez perdu, et même menacer la Sicile.

En dernière analyse, vous devez, sans délai, commencer l'armement et l'approvisionnement de *Pescara*, y placer tous les dépôts de votre armée, y mettre un commandant d'armes.

C'est sur ce point-là que seront dirigés vos secours, et enfin c'est votre centre d'opérations. Cette place doit tenir plusieurs mois, lors même que vous seriez obligé d'évacuer tout le pays, et redonner à l'empereur le temps de compléter son plan.

Une fois maître d'une place, vous devez en démolir les fortifications, et diriger toute l'artillerie et les approvisionnemens sur *Pescara*. Les châteaux mêmes qui dominent *Naples*, à peine en serez-vous maître que vous les ferez miner, afin que vous ne soyez pas obligé de les prendre deux fois. Vous les ferez sauter dans le cas où vous seriez obligé d'évacuer *Naples*.

La présente lettre est l'instruction de tout votre plan de campagne, et quelque événement imprévu qui puisse arriver, c'est dans l'esprit de cette instruction que vous devez chercher la règle de votre conduite. Si l'on parle de la contre-marche que la grande armée a faite de l'Océan sur le Rhin, vous devez

dire que ce ne sont que trente mille hommes qui ont marché pour renforcer la ligne de cette partie.

Dans le prochain courrier que je vous expédierai, je vous ferai connaître le plan adopté par l'empereur, la force de ces différens corps d'armée; ce qui vous rendra plus intelligible ce que je viens de vous écrire.

Mettez-vous en correspondance avec S. E. M. le cardinal Fèsch; convenez d'un chiffre que vous me ferez passer, afin que l'on ne puisse prendre connaissance de sa correspondance que l'on pourrait arrêter.

A M. le maréchal BERNADOTTE, *commandant l'armée de Hanovre.*

Boulogne, ce 15 fructidor.

JE vous ai fait connaître, par une lettre du 10, que vous deviez réunir une division d'artillerie de votre armée à *Goettingen*. Je vous envoie, par mon courrier, l'ordre du jour sur la composition de la grande armée : vous devez en garder la connaissance pour vous seul.

Vous réunirez le 45e et le 54e régiment à *Goettingen*, et vous organiserez votre corps d'armée en trois divisions, chacune de trois régimens d'infanterie, de douze pièces de canon, et une division de

cavalerie ayant six pièces de canon bien attelées. Vous laisserez le 19e à *Hameln*, avec le dépôt général de votre armée; vous y concentrerez tous vos malades; vous y laisserez trois compagnies d'artillerie, et le nombre d'officiers d'artillerie et du génie nécessaire; vous désignerez tous les officiers qui doivent commander les différens forts de cette place; vous y laisserez le général de division Barbeau, pour y commander le Hanovre; vous dirigerez l'artillerie, tous les fusils, toutes les munitions de guerre qui se trouvent sur les différens points de l'électorat sur *Hameln*, et vous approvisionnerez cette place pour un an en blé, farine et biscuit; vous nommerez les commissaires des guerres et les chefs d'administration qui doivent rester dans la place; vous exigerez que la régence du Hanovre se rende à *Hameln*, et reste là.

Vous ordonnerez l'organisation de quelques milices mal armées pour faire la police du pays.

Vous conviendrez avec le général du nombre de mois qu'il pourra tenir, s'il n'est que bloqué, et du nombre de mois qu'il tiendra, s'il est assiégé, et vous lui ferez comprendre que dans les combinaisons de la grande guerre que l'empereur établit, il arrivera assez à temps, s'il fait son devoir, pour le dégager. D'ailleurs, toutes les précautions qui peuvent être utiles devraient être superflues, puisque la Prusse

garantit le Hanovre contre les Anglais et les Russes.

Voici actuellement ce qu'exige le plan général de campagne qu'a adopté l'empereur. Vous devez être rendu le 1er vendémiaire à *Würtzbourg* avec votre corps d'armée ; et comme de *Goettingen* à *Würtzbourg* il y a dix petites journées de marche, il est nécessaire que vous partiez le 25. Vous marcherez en masse de manière que vos divisions ne soient pas éloignées de plus d'une lieue. Ce n'est pas une marche de guerre que vous ferez, mais une simple marche de paix. Vous devez traverser les pays neutres et l'Allemagne pour vous rendre à *Mayence* et passer par *Würtzbourg;* c'est dans ce sens que vous vous en expliquerez constamment. Vous paierez tout argent comptant. Vous vous éloignerez de *Hesse-Cassel* autant que la route et le pays pourront vous le permettre. Vous maintiendrez une sévère discipline ; vous enverrez des espions à *Égra* et à *Prague*, afin d'être instruit à temps de ce qui s'y passerait ; vous enverrez un officier intelligent à *Nuremberg*, afin d'observer tous les mouvemens des Autrichiens : car, quoique les ministres français soient dans l'une et l'autre cour, et que nous soyons encore en paix, l'Autriche a levé l'étendard, a déchiré le voile ; et, comme vous le sentez, la guerre est imminente.

Le général Marmont se trouvera rendu à *Mayence* avec son corps d'armée.

L'empereur sera lui-même à *Strasbourg*. Chacun sera à son poste. Vous ne devez point sortir de *Goettingen* que quand vous recevrez un ordre qui vous arrivera le 24 au soir : l'empereur a cependant voulu que je vous prévinsse d'avance, afin que tout fût prêt et disposé comme il l'entend. Vous sentez quelle combinaison et quelle exactitude il faut pour conduire avec succès, au plus grand avantage de la gloire de l'empereur et du bien de la patrie, une guerre sur un théâtre qui s'étend de la Baltique jusqu'à *Naples*.

A M. le maréchal BERNADOTTE.

Paris, le 24 fructidor.

J'AI mis sous les yeux de l'empereur, monsieur le maréchal, votre lettre du 19 fructidor.

M. Bignon a été chargé de demander le passage sur les terres de l'électeur de *Hesse-Cassel;* et sa majesté ne met pas en doute que cela n'ait été accordé peut-être avec quelques protestations.

L'empereur désire surtout que ses troupes, en arrivant à *Würtzbourg*, ne soient pas fatiguées. Sa majesté préfère qu'elles arrivent deux ou trois jours plus tard, c'est-à-dire du 1er au 5 vendémiaire, à les faire arriver le 1er vendémiaire, mais fatiguées.

Faites vos dispositions en conséquence pour un séjour tous les trois jours de marche, et pour arriver

à *Würtzbourg* en bon état ; trois mille hommes doivent suffire pour maintenir la police dans l'électorat. Si sa majesté ne vous a pas fait connaître la destination défensive de ce pays, c'est qu'elle n'est pas encore fixée ; mais dans les circonstances présentes où la guerre du continent paraît imminente, vous sentez que sa majesté est pressée de réunir toutes ses forces : avant qu'un mois soit passé, elle donnera vraisemblablement une destination aux troupes qu'elle a à *Hameln ;* ce qui ne doit pas empêcher le général Barbeau de réunir dans cette place les munitions de guerre et l'artillerie qui peuvent se trouver dans l'électorat, afin que si, contre toute apparence, une division anglaise venait pour l'y bloquer, il pût s'y maintenir avec honneur, et mettre sa majesté à même de faire, suivant les circonstances, les dispositions nécessaires. Envoyez-moi l'état bien détaillé de ce qui restera à Hanovre.

Faites-moi aussi connaître la situation du 19e régiment, afin que je puisse, selon les événemens, prendre les ordres de sa majesté pour donner à chaque corps une destination convenable.

Que l'empereur ait plus ou moins de monde en Hanovre, cela ne maintient pas moins le serment qu'ont fait les habitans ; le général que vous y laisserez doit montrer d'autant plus de fermeté qu'il a moins de troupes, et tous les engagemens de finances

que vous avez pris doivent continuer à avoir lieu ; si cela produisait quelque chose de moins, il y aurait toujours suffisamment pour pourvoir à l'approvisionnement, armement des troupes que vous y laisserez, et même à la force de votre corps d'armée.

Au maréchal MASSÉNA, *commandant en chef l'armée d'Italie.*

Paris, le 26 fructidor.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, m'ordonne de vous instruire de la situation des choses : quoique M. de Cobenzel soit toujours à *Paris*, et M. de La Rochefoucauld à *Vienne*, l'Autriche n'en paraît pas moins décidée à la guerre.

Il est certain que le 23 fructidor, avant-hier, une division autrichienne a passé l'Inn, ce qui a obligé l'électeur de Bavière à se sauver du côté de *Würtzbourg*. Ainsi les Autrichiens ont les premiers commencé à établir la guerre civile dans l'état germanique. Vous ne sauriez donc vous tenir trop en garde ; vous savez que le grand art est de tenir toutes ses troupes réunies ; l'empereur compte sur votre zèle, votre courage ordinaire, et sur vos talens. Vous verrez, par l'instruction ci-jointe, que sa majesté sera sur le Rhin le 1er vendémiaire avec l'armée des côtes qui était campée à *Boulogne*, et bientôt nous

aurons établi une diversion qui dominera les forces qui sont devant vous.

A M. le maréchal MASSÉNA.

Paris, le 26 fructidor.

L'EMPEREUR m'ordonne de vous faire connaître, monsieur le maréchal, que toutes les mesures ont été prises pour que les places du royaume d'Italie et celles des 27e et 28e divisions militaires fussent approvisonnées. Une grande quantité de biscuit est confectionnée, et le directeur de l'administration de la guerre instruit votre ordonnateur de toutes ces dispositions.

On vous aura rendu compte des ordres que j'ai donnés pour que les troupes qui étaient dans la 27e et dans la 28e division se réunissent à *Brescia*. Vous connaissez leur itinéraire et l'époque de leur arrivée. Je vous ai envoyé l'état des généraux et adjudans, commandans qui ont l'ordre de se rendre en poste à votre quartier-général ; donnez-leur la destination que vous croirez convenable.

La levée de la conscription de l'an XIV s'opère avec activité ; l'empereur a appelé soixante mille hommes, dont une partie considérable est destinée pour votre armée.

Il me reste actuellement à vous tracer, monsieur

le maréchal, les vues de l'empereur sur la conduite que vous avez à tenir avant et après le commencement des hostilités. Au moment où vous recevrez cette lettre, la moitié de votre armée doit se réunir entre *Vérone* et *Peschiera*, en ayant soin d'éviter les endroits malsains, en se portant sur les terrains élevés, au lieu de s'étendre sur les parties basses de *Mantoue*. L'autre moitié sera cantonnée à *Castiglione*, *Lonato*, *Dessenzano*, *Monte-Chiaro*, etc., de manière que les corps les plus éloignés se trouvent sur la *Chiesa*, et se nourrissent par *Brescia* et *Crémone*.

Vous occuperez *Vérone* en force : vous ne laisserez à *Legnago* qu'un bataillon de garnison, trois compagnies d'artillerie française et italienne, et une compagnie de sapeurs.

Un général de brigade de cavalerie avec deux régimens de troupes à cheval et quatre pièces de canon servies par l'artillerie à cheval, borderont l'Adige depuis *Legnago* jusqu'à *Rovigo*. Ce général devra vous tenir instruit de tout ce qui se passerait de ce côté.

Vous devez faire travailler vos soldats à construire des retranchemens sur les hauteurs de la couronne, à établir ses redoutes sur le plateau de *Rivoli*, et enfin quelques ouvrages sur celui de *Castelnovo*, de manière que si par quelque événement, qui n'est pas

probable, vous étiez dans le cas d'évacuer l'Adige, après une bataille sous *Vérone*, vous puissiez vous retirer derrière ces redoutes, disputer le terrain et gagner du temps, avant de prendre le parti de repasser le Mincio.

Quand vous vous trouverez avoir à *Vérone*, *Boussolingo* et villages voisins, de dix-huit à vingt mille hommes, alors l'ennemi sera obligé d'en avoir autant; ce qui donnera un beau champ à la désertion que vous favoriserez de tous vos moyens.

Le quartier général serait bien placé à *Mantoue*, si la saison n'était plus mauvaise, ou bien il serait convenable de l'établir à *Villa-Franca*.

Quoique M. de Cobentzel soit toujours à *Paris*, il est possible que l'ennemi vous attaque d'un moment à l'autre. Ce sera donc à vous à avoir toujours l'œil ouvert, à tenir les troupes que vous aurez au-delà du Mincio; vous ne souffrirez aucuns dépôts ni hôpitaux; vous ferez tout rentrer dans *Peschiera* et dans *Mantoue*; pour un premier moment, si cela devient nécessaire, vous ferez filer tous les bagages au-delà de l'Adda. Du reste, vous vous maintiendrez dans la meilleure intelligence avec l'ennemi : vous me préviendrez fréquemment de tous ses mouvemens en faisant passer vos courriers par le *Saint-Gothard*; lorsque je vous aurai prévenu que l'empereur sera à *Strasbourg*, vous aurez soin de répondre toutes les

fois que l'ennemi vous interrogera sur la concentration de vos forces, que vous ne voulez que vous défendre, l'Autriche ayant fait cause commune avec l'Angleterre; mais que vous n'avez pas l'ordre d'attaquer; qu'au contraire, vous avez celui de vivre dans la meilleure paix jusqu'à ce que les différends survenus entre les deux gouvernemens soient terminés.

II.

Passons actuellement à l'époque où les hostilités auraient commencé.

Entre le 5 et le 10 vendémiaire, l'empereur compte passer le Rhin. Vous verrez l'effet que ce mouvement fera sur l'armée autrichienne, et vous devrez être prêt à agir.

Je vous informerai du jour où l'empereur passera le Rhin : je vous instruirai plus particulièrement si vous devez ou non commencer les hostilités. Au cas où je ne vous dirais rien, vous ne les commenceriez qu'autant que vous vous apercevriez, aux dispositions de l'ennemi, qu'il veut vous attaquer, et que vous croiriez avoir avantage à le prévenir.

Vous sentez que l'empereur ne peut pas aujourd'hui déterminer le genre de guerre que vous pourrez faire, puisque cela dépend de la force de l'armée ennemie. Mais il est évident que si elle est plus forte que vous, et qu'une guerre offensive ayant pour but

d'envahir le pays vénitien, soit difficile ou dangereuse pour vous, il serait cependant nécessaire, pour bien appuyer votre défensive et vous donner le temps d'attendre le moment où l'armée ennemie se serait dégarnie devant vous pour aller renforcer celle d'Allemagne, que vous soyez maître de *Vérone* et de la tête de pont de *Legnago*.

L'empereur estime qu'une fois maître de *Vérone*, vous devez ranger votre armée sur trois lignes, en avant de cette ville, sur le terrain le plus convenable, la droite appuyée à l'Adige, la gauche aux montagnes, en faisant construire cinq ou six redoutes fermées en avant, et sur les flancs de votre ordre de bataille.

Une division occuperait *Rivoli*, ayant son avant-garde à la couronne. Dans cette position, l'empereur ne doute point que quarante mille hommes ne soient à l'abri d'être attaqués par un beaucoup plus grand nombre, et sa majesté ne voit pas quels moyens pourrait prendre l'ennemi pour vous déloger de devant *Vérone;* il ne peut point pénétrer par la couronne, car jamais il ne donnera une bataille sérieuse sans artillerie et sans cavalerie ; il n'essaiera point de passer l'Adige entre *Vérone* et *Legnago;* vous lui tomberiez sur les flancs. Plus bas que *Vérone*, outre les difficultés du pays, l'ennemi s'exposerait à vous voir sur ses derrières. Il est donc à penser que dans

cette bonne position, gardée par l'Adige, par *Montebaldo*, et tenant presque toute votre armée campée devant *Vérone*, vous pouvez y attendre autant de temps que cela vous conviendra.

Votre armée, là, sera bien nourrie, votre artillerie s'approvisionnera, et votre infanterie se reposera. Au surplus, tout est subordonné aux circonstances et à vos talens.

III.

Si l'ennemi n'est que de votre force, nul doute que les dispositions ci-dessus deviennent inutiles; vous l'attaqueriez et vous le poursuivriez sans relâche l'épée dans les reins, et vous irez planter vos aigles sur les bords de la Brenta et de l'Isonzo, pour venir ensuite former la droite de la grande armée. Mais si l'ennemi était supérieur dans le premier moment, tout porte à penser que vous ne resterez pas plus de quinze jours dans votre position de *Vérone*, sans que l'ennemi ne fasse de forts détachemens de son armée d'élite sur celle d'Allemagne, et alors vous marcherez à lui pour vous porter sur l'Isonzo, en laissant toutefois sur l'Adige un petit corps de troupes pour pouvoir, suivant les circonstances, renforcer *Mantoue* et *Peschiera*. Mais je vous ferai connaître fréquemment les progrès que nous ferons en Allemagne, et je vous enverrai des ordres qui dirigeront votre conduite. Si vous étiez forcé à la défensive,

vous devez disputer le terrain pied à pied le plus qu'il vous sera possible, laisser dans *Mantoue* dix mille hommes, dont sept mille Français et trois mille Italiens; et dans *Peschiera*, six cents Français et quatre cents Italiens. Ces places sont abondamment approvisionnées, et vous devez toujours vous tenir prêt à reprendre l'offensive; car il est impossible que les opérations de la grande armée ne finissent pas par attirer toute la sollicitude de l'ennemi.

V.

De *Naples*. Si les Russes n'avaient pas quinze mille hommes à *Corfou*, et les Anglais huit mille à *Malte*, l'empereur ordonnerait au général Saint-Cyr de se reployer sur l'Adige, pour vous renforcer de son corps d'armée. Mais sa majesté a considéré que les Russes et les Anglais débarquant sur-le-champ à *Naples*, et joints à quinze mille Napolitains, formeront une armée qui, à trop peu de distance, se trouveront à même de vous inquiéter sur le Pò. L'empereur préfère donc ordonner au général Saint-Cyr d'anéantir l'armée napolitaine avant le débarquement des Anglais et des Russes, pour ensuite, s'il y a lieu, servir de corps d'observation.

Les instructions ci-jointes que j'ai données au général Saint-Cyr, vous feront connaître toutes les vues de l'empereur sur le rôle que doit jouer le corps d'armée quand il recevra des ordres.

J'ai cru devoir, monsieur le maréchal, vous faire connaître les plans de sa majesté, afin que vous puissiez mieux vous diriger en tout état de cause suivant les circonstances.

Au général MARMONT, *commandant le 1er corps.*

Paris, le 26 fructidor.

L'EMPEREUR me charge de vous donner l'ordre, général, de vous rendre sur-le-champ et en poste à *Mayence*, où vous devez être arrivé le plus tôt possible. Vous prendrez le commandement de cette place; vous veillerez à ce qu'on arme la place et que l'on tende l'inondation des marais; vous ordonnerez également qu'on fasse les préparatifs nécessaires pour pouvoir travailler avec la plus grande activité aux ouvrages de *Cassel*, du moment où l'empereur en aura ordonné le passage : ce qui empêche sa majesté de l'effectuer, ainsi qu'elle le désirerait, dans cinq ou six jours, est le défaut de troupes en nombre suffisant.

Si, sans fatiguer un ou deux régimens de votre armée, vous pouvez gagner quelques jours de marche sur leur itinéraire, ce serait une chose convenable et utile.

Lorsque vous serez arrivé à *Mayence*, vous vous mettrez en correspondance avec monsieur le maréchal

Bernadotte, qui doit arriver du 1er au 5 à *Würtzbourg*, venant de *Goettingen*.

Instruisez-moi souvent par des courriers extraordinaires de ce qui se passera dans cette partie de l'Allemagne. Envoyez des espions, même des officiers à *Nuremberg* et dans la Franconie, pour connaître et surveiller les mouvemens des Autrichiens sur le Danube. Mettez-vous en correspondance avec l'agent de l'empereur à *Francfort*, et recommandez-lui de vous faire connaître par estafettes toutes les nouvelles qu'il apprendrait, et de les transmettre également à monsieur le maréchal, à *Würtzbourg*.

En cas d'événemens, il n'y a aucun doute que vous ne deviez manœuvrer pour vous joindre au mouvement du maréchal Bernadotte, afin de le soutenir.

A *Mayence*, vous serez dans une position à savoir tout ce qui se passera et à en instruire l'empereur : au surplus, vous serez à même de recevoir des ordres avant que votre armée se trouve réunie à *Mayence*. Je dois vous observer que la guerre n'est pas déclarée, mais que les mouvemens des Autrichiens ne laissent pas de doute qu'ils sont dans l'intention de ne rien ménager.

Au maréchal BERNADOTTE.

Paris, le 18 fructidor.

MONSIEUR le maréchal, S. M. l'empereur vous ordonne de partir avec votre corps d'armée pour vous rendre à *Würtzbourg*, et de combiner votre marche de manière à y être arrivé du 1er au 2 vendémiaire. Vous êtes sensé vous rendre à *Mayence;* vous écrirez à M. Bignon pour qu'il demande passage sur les terres de l'électeur pour votre rentrée en France. Arrivé à *Würtzborug*, vous recevrez de nouveaux ordres; M. Otto, qui est à *Munich*, est chargé de vous instruire de tout ce qu'il y aurait de nouveau sur l'Inn, qui pourrait vous intéresser. Je m'en rapporte à la dernière lettre que je vous ai écrite relativement à toutes les précautions que vous devez prendre, et pour tout ce que vous devez faire. Envoyez-moi, par le retour de mon courrier, la route que vous prendrez, afin que je puisse faire connaître jour par jour à S. M. l'empereur le lieu où vous serez, ainsi que vos troupes. Je n'ai pas besoin de vous dire qu'il est nécessaire de donner cinquante cartouches par homme à chacun de vos soldats, et que vous en fassiez transporter, autant qu'il sera possible, non-seulement par les chariots, mais encore par les transports du pays. Je dois vous dire

mais absolument pour vous seul, car c'est un secret politique qu'il importe de garder scrupuleusement, que l'électeur de Bavière a mis ses troupes à la disposition de l'empereur, et que si ce prince se trouvait attaqué par l'Autriche, il se porterait avec vingt-cinq mille hommes sur *Donawert*, et opérerait sa jonction avec vous. Mais rien ne porte à penser que l'Autriche soit en mesure et assez décidée pour commencer les hostilités. Je ne puis donc de nouveau trop vous recommander de vous bien observer dans vos discours, et de faire en sorte que vos généraux en usent de même. Vous ferez dire partout que vous rentrez en France, parce que vos troupes seront relevées par des troupes venant de la Hollande. On en croira ce qu'on voudra, mais il n'en est pas moins nécessaire de ne pas sortir de ce cercle de conversation.

Au maréchal MASSÉNA.

Paris, le 18 fructidor.

L'EMPEREUR me charge de vous donner l'ordre, monsieur le maréchal, de faire avancer votre parc d'artillerie, de former vos divisions, de faire mettre de l'artillerie sur le château de *Vérone;* vous exigerez que les biscuits y soient renfermés, et vous déterminerez le commandant qui sera chargé de dé-

fendre *Vérone*, où il est important de se tenir maître du vieux pont. L'intention de sa majesté est qu'on construise dès qu'on aura passé, sur-le-champ, une tête de pont au vieux pont. Vous recevrez dans deux jours le plan de campagne que vous devez suivre.

Vous devez cependant toujours tenir un langage pacifique, car l'empereur ne sera en mesure sur le Rhin que le 5 vendémiaire.

Au général MARMONT.

Paris, le 29 fructidor.

LA route que j'ai tracée au corps d'armée à vos ordres, général, passe à *Sinmeren;* c'est la vieille route : l'empereur en a fait tracer une beaucoup plus courte le long du Rhin, qui abrége de deux journées de marche. Quoique sa majesté pense que vous n'avez pas besoin d'en être prévenu, elle désire cependant que je vous fasse connaître que l'électeur de Bavière est arrivé à *Würtzbourg* le 25, et que là il réunit toutes ses troupes. L'intention de l'empereur est que vous envoyez à ce prince un de vos officiers pour lui faire connaître que vous êtes avec votre corps de trente mille hommes à *Mayence*, pour marcher sur *Würtzbourg*, et vous y réunir à son armée et au corps du maréchal Bernadotte.

Sa majesté me charge de vous faire connaître que

vous allez incessamment recevoir l'ordre de passer le Rhin à *Cassel*, et de vous rendre à *Würtzbourg* pour vous joindre au maréchal Bernadotte; qu'un corps de huit mille hommes de *Hesse-Darmstadt*, mais qui, au premier moment, ne sera que de quatre mille hommes, se rendra sous vos ordres. Vous recevrez également une instruction qui vous apprendra le nom des princes des pays que vous traverserez, et de ceux qui sont nos amis.

Le prince de Nassau vous enverra un capitaine avec cent voitures qui vous serviront à porter des munitions d'artillerie et de toute espèce. Je n'ai pas besoin de vous dire que cela doit être du plus grand secret; que votre langage doit être pacifique; enfin que vous devez augmenter votre artillerie autant que vos moyens de transport vous le permettront. Nous trouverons des chevaux dans les pays que nous traverserons. A la rigueur, il suffira que les pièces et un caisson par pièce soient attelés par le train; les autres pièces et caissons seront attelés comme on pourra.

A S. A. S. monseigneur le prince MURAT.

Paris, le 28 fructidor.

L'EMPEREUR m'ordonne d'informer votre altesse sérénissime qu'il a conclu un traité d'alliance défen-

sive et offensive avec l'électeur de Bade : cela doit cependant rester entièrement secret ; mais si jamais cet électeur vous écrivait pour vous demander du secours, dans le cas où il serait menacé par un régiment de hussards qui est sur le Necker, votre altesse est autorisée, pour ce cas seulement, à faire passer la quantité de cavalerie et d'artillerie nécessaire commandée par un général de brigade, pour se réunir aux troupes de Bade et protéger cet électorat. L'empereur serait très-contrarié que l'on fût obligé à cette mesure ; ce n'est donc que dans la plus extrême nécessité que cela devrait avoir lieu. Votre altesse doit avoir soin d'éviter aucune correspondance, telle que l'envoi de courriers, d'officiers.... Dans l'électorat de Bade, tout ce qui peut compromettre ce prince étant contraire aux projets de l'empereur, il faut que jusqu'au dernier moment ce que je vous confie reste secret. Bien entendu que si les Autrichiens se trouvaient à proximité plus forts que ce que vous pourriez envoyer, dans ce cas vous n'enverriez personne.

Il y a à *Landau* un régiment d'infanterie légère ; la division du général Nansouty, composée de cinq mille chevaux, sera déjà arrivée à *Pirmasens*. Si votre altesse en avait un besoin urgent, elle les ferait avancer sur *Strasbourg*. Le général d'Hautpoul sera aussi arrivé à *Schelestadt ;* elle pourra également s'en servir.

Enfin, les dragons, entre le premier et le deuxième complémentaire, seront presque tous arrivés.

Mais l'ordre exprès de l'empereur est qu'il ne soit rien dérangé aux dispositions qu'il a faites, que dans la plus extrême nécessité.

L'empereur verrait, comme un malheur, qu'il fût obligé de passer le Rhin avant le temps désigné et avant que l'armée fût arrivée, et cela spécialement à cause de l'armée d'Italie.

A M. le maréchal MASSÉNA.

Paris, le 3e fructidor.

L'EMPEREUR, monsieur le maréchal, vient de mettre à votre disposition une somme de 100,000 fr. pour espionnages et dépenses secrètes; 50,000 fr. à la disposition de votre chef d'état-major, pour solder les frais de courriers, dont il me justifiera par pièces; 100,000 fr. à verser dans le parc d'artillerie pour être employés sur la décision du général commandant l'artillerie, soit en construction d'affûts, soit en harnois, attelages, etc., dont il sera justifié dans la comptabilité du parc, et aussi pour frais de courriers et dépenses de missions secrètes ordonnées par ce général.

Sa majesté a également mis une somme à la disposition de l'ordonnateur en chef pour le service administratif.

Je vous préviens aussi, monsieur le maréchal, qu'un nouveau bataillon corse de six cents hommes va débarquer à *Gênes*. J'imagine que les cinq bataillons qui sont organisés à *Livourne* sont à votre armée ; les Corses ont de mauvaises têtes, mais ce sont de bons soldats : caressez-les un peu, et ils vous rendront de très-bons services. Voici, monsieur le maréchal, la situation de nos affaires : les Autrichiens sont à *Munich*, l'électeur a réuni toute son armée à *Würtzbourg*, et s'est déclaré pour nous.

L'ambassadeur Cobentzel est toujours à *Paris*, il négocie ; vous ne sauriez donc être trop sur vos gardes.

Les premières colonnes de l'armée de *Boulogne* sont arrivées sur le Rhin.

Le maréchal Bernadotte, avec son armée, est parti de *Goettingen ;* il est en marche sur *Würtzbourg*.

L'empereur pense que les batteries du château de *Vérone* sont en bon état, et que, par ce moyen, vous serez maître du pont.

Les renseignemens que nous avons de l'ennemi disent qu'il construit des batteries devant *Legnago*, qu'il ne fait rien devant *Vérone*, mais qu'il se retranche sur les hauteurs de *Caldiero*. S'il en était ainsi, il serait probable que l'ennemi se serait dégarni à *Trente*, où il a déjà très-peu de troupes.

Si tous ces renseignemens sont exacts, il est probable que l'ennemi n'a pas le projet de vous disputer

la ville de *Vérone ;* mais qu'il veut ou se tenir sur la défensive et nous attendre à *Caldiero*, ou passer l'Adige sous la protection de ces hauteurs, ou bien même au canal Blanc.

S'il en était ainsi, vous pourriez donc vous emparer de toute la ville de *Vérone*, et si l'ennemi essayait de passer alors entre *Vérone* et *Legnago*, vous seriez à même de tomber sur ses flancs pendant son passage ; et enfin, avec une garnison à *Legnago*, et un petit renfort à la garnison de *Mantoue*, l'ennemi se trouverait dans une fâcheuse position, puisqu'il ne pourrait rien contre cette place, et qu'une fois dégarni sur sa position de *Caldiero*, vous seriez à même d'attaquer et de battre tout ce qui se trouverait sur ces hauteurs.

Si l'ennemi essaie de passer entre *Vérone* et *Albarédo*, l'opinion de l'empereur est qu'au premier coup de canon, vous devez passer l'Adige à *Vérone*, et vous emparer des hauteurs ; s'il ne les a pas fortifiées, c'est un indice de ses projets, et la preuve qu'il ne veut pas garder *Vérone*.

Il serait possible aussi que l'ennemi comptant sur l'impétuosité française, voulût vous attendre sur le champ de bataille à *Caldiero ;* mais rien ne vous presse, et vous devez vous fortifier en avant de *Vérone* comme je vous l'ai fait connaître dans ma première instruction.

Vous attendriez, dans cette position, que l'ennemi se fût affaibli pour courir au secours de *Vienne*.

Dans ma dernière instruction, j'ai oublié de vous rappeler ce que j'avais déjà écrit au maréchal Jourdan, qu'il faut à *Legnago* une garnison de cinq cents Français, et six cents Italiens avec trois compagnies d'artillerie; force qui paraît suffisante : mais l'intention de l'empereur est qu'après que l'ennemi aura passé, on coupe les digues, et on inonde tout le bas pays. Par ce moyen, la place pourra tenir autant de temps qu'elle a de vivres, et elle en a pour un an.

Vous sentez que l'inondation qui résultera des coupures faites aux digues à *Legnago*, rendra très-difficiles les opérations de l'ennemi sur le Bas-Adige.

Ayez soin de choisir un bon commandant de place, de bons officiers de génie et d'artillerie pour être employés à *Legnago*; et faites-leur connaître que tant de jours, tant d'heures après le passage de l'ennemi, les digues soient coupées et l'inondation tendue.

Il vous sera aussi facile d'en imposer à l'ennemi par l'aspect d'un équipage de ponts du côté de *Legnago*, et d'une division de l'armée qui se tiendra à proximité; ce qui le menacera dans cette partie, et l'obligera à y tenir beaucoup de troupes, de crainte que celles qui se trouveraient devant *Vérone* ne fussent coupées.

Le jour où vous auriez résolu d'attaquer, vous

feriez reployer dans la nuit la division que vous auriez du côté de *Legnago*, et à la pointe du jour vous le surprendrez avec tout votre monde réuni, tandis que lui se trouverait disséminé.

L'empereur imagine que dès ce moment-ci les Autrichiens n'entrent plus à *Legnago;* que le pont-levis est fermé jour et nuit, et toute communication interceptée; les portes de la ville doivent être fermées, à l'exception d'une seule; les voyageurs, les paysans doivent passer une lieue plus bas, ou une lieue plus haut, aux différens bacs.

La même mesure doit être prise pour *Peschiera*, les troupes seules doivent y passer; les voyageurs, les commerçans doivent passer le Mincio à *Borgetto*. Mêmes précautions à prendre pour *Mantoue*, qu'on ne doit plus traverser; les voyageurs passeront par *Goëtto*; il faut surtout interdire l'approche du prétoli; les habitans même ne doivent plus voir ce qui s'y fait. Enfin, aucun Autrichien ne doit plus passer l'Adige que muni d'un passeport qui lui serait donné par un officier que vous nommeriez *ad hoc*.

Votre position actuelle doit être enveloppée d'un peu de mystère.

A tous les bacs, vous devez avoir un poste pour surveiller ce qui pourrait être suspect. Vous exigerez que la moitié des bacs de l'Adige couche de ce côté-ci de l'Adige, pour être à votre disposition; qui que ce

soit ne doit plus voyager par les gorges de *Rivoli* ni le long du lac.

Au milieu de tout cela, il faut de la prudence pour ne pas jeter l'alarme ; mais il est naturel que chacun prenne ses précautions.

Si les Autrichiens n'attaquent pas les premiers, l'intention de l'empereur n'est pas toutefois de commencer les hostilités avant le 5 vendémiaire, comme vous en recevrez l'ordre que vous attendrez avant de rien commencer.

Par le retour de mon courrier, répondez-moi en détail sur le contenu de cette lettre, et faites-moi connaître vos idées ainsi que vos projets.

L'ordre exprès de l'empereur est que je finisse par vous dire que vous devez vous tenir réunis, et ne point disséminer votre armée. Sa majesté pense que quarante à cinquante mille Français réunis commandés par vous, sont invincibles s'ils sont sur une bonne position, et sur un même champ de bataille où chaque corps puisse s'entr'aider.

Éclairez-vous dans le Tyrol, afin de savoir au juste ce que l'ennemi peut y avoir, et ne pas mettre inutilement trop de monde à *Rivoli*.

Au général MORAND, *commandant en Corse.*

Paris, le 30 fructidor an XIII.

L'EMPEREUR attend avec impatience d'apprendre, général, que le 2e bataillon du 20e régiment est arrivé à *Gênes* : je vous préviens que trois frégates qui sont dans ce port ont ordre de se rendre à *Saint-Florent.* L'intention de sa majesté est que vous y fassiez encore embarquer un bataillon corse pour *Gênes*, ainsi que les conscrits ; que vous fassiez également embarquer tous les hommes de bonne volonté qui voudraient faire la guerre, pour compléter la légion corse.

L'empereur a vu avec peine que les conseils d'administration, les officiers des bataillons qui forment la légion corse, et les registres, n'étaient pas arrivés à *Livourne.*

Dans cette occasion l'empereur désire que vous fassiez connaître aux Corses qu'il s'en rapporte à eux pour défendre son île de Corse, qu'ils ne resteront pas oisifs, qu'ils seront empressés d'accourir sous ses drapeaux.

Faites écrire par les préfets et les sous-préfets, par les hommes les plus considérables du pays, afin que par leur influence il soit envoyé le plus de conscrits possible à *Gênes*, pour renforcer les bataillons corses.

Vous avez en Corse, général, deux bataillons

suisses ; l'intention de l'empereur est qu'il n'en reste qu'un seul. Sa majesté ordonne que l'autre se rende à l'île d'*Elbe*, et que le bataillon du 20e régiment qui est dans cette île débarque sur-le-champ à *Piombino* ou à *Livourne*, pour se rendre en toute hâte à l'armée. Tous ces ordres doivent être exécutés ponctuellement ; et si le dernier bataillon du 20e régiment n'est pas encore parti de Corse, il doit en partir vingt-quatre heures après la réception de cette lettre.

Envoyez l'ordre au bataillon du 30e qui est à l'île d'*Elbe*, et qui doit débarquer à *Piombino* ou à *Livourne*, d'en partir sur-le-champ pour se rendre à *Mantoue*, où il recevra des ordres du maréchal commandant l'armée d'Italie, pour rejoindre les autres bataillons du même régiment.

Je vous réitère que vous devez faire partir pour l'île d'*Elbe* le bataillon du régiment suisse qui est en Corse, et faire partir, comme je l'ai dit ci-dessus, un nouveau bataillon corse pour *Gênes*.

Dans la proclamation, qu'en conséquence de quelques dispositions de cette lettre, vous ferez aux Corses, faites connaître que vous avez l'autorisation de lever le nombre de bataillons nécessaire pour maintenir la tranquillité extérieure et intérieure de l'île ; que les fonds seront exactement faits pour les solder.

L'opinion de l'empereur, monsieur le général Morand, est qu'avec votre zèle et vos talens, et avec la

confiance que vous avez su inspirer aux Corses, un bataillon suisse, la gendarmerie, et trois ou quatre bataillons du pays suffiront pour garder les places et maintenir la tranquillité.

Au général MONNET, *commandant l'île de* Walcheren.

Paris, le 30 fructidor an XIII.

L'EMPEREUR, monsieur le général Monnet, a reçu la lettre que vous lui avez écrite en date du 27 fructidor. Sa majesté me charge de vous faire connaître qu'elle a nommé pour commander en Hollande le général de division Michaud, et qui doit y être rendu en ce moment; que l'île de *Walcheren* est suffisamment garnie avec quinze cents hommes commandés par un officier-général tel que vous; que si l'ennemi effectuait un débarquement, vous devez vous retirer dans la place de *Flessingue*, et couper sur-le-champ les digues; l'île se trouverait alors inondée, et l'ennemi obligé de se rembarquer; tel mal que cela puisse faire, on ne peut le prendre en considération. Les événemens sont majeurs, et tout doit être employé pour conserver l'île que sa majesté vous a confiée; d'ailleurs un nombre assez considérable de troupes se trouve en échelon pour secourir la Hollande, s'il y avait lieu.

Au général DURUTTE, *commandant l'île d'*Elbe.

Paris, le 30 fructidor an XIII.

JE vous préviens, général, que j'ai donné l'ordre au général Morand d'envoyer à l'île d'*Elbe* un des deux bataillons suisses qui sont en Corse.

L'intention de sa majesté est que le bataillon du 20e qui est à l'île d'*Elbe* débarque sur-le-champ à *Piombino* ou à *Livourne* pour rejoindre l'armée.

Cet ordre doit être exécuté ponctuellement, et ne souffrir aucun retard.

A M. OTTO, *ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur près l'électeur de Bavière*, à Würtzbourg.

Paris, le 2e jour complémentaire an XIII.

JE vous préviens, monsieur, que le général commandant l'artillerie de l'empereur donne l'ordre à M. Dessale de se rendre en poste à *Würtzbourg*, pour y faire confectionner le plus de cartouches possible.

L'empereur a approuvé le marché pour les chevaux, pour deux mille au prix de quinze louis pièce, dont cinq cents à livrer sur-le-champ. Il est important que les achats se fassent de suite; les fonds sont faits chez le payeur de la guerre à *Paris;* vous pouvez donc tirer des lettres-de-change sur ce payeur pour

la somme de 180,000 francs, nécessaire au payement des cinq cents premiers chevaux.

Faites faire des cartouches; il en faut au moins cinq millions.

J'ai donné l'ordre au général Marmont et au maréchal Bernadotte de se diriger sur *Würtzbourg* avec leurs corps d'armée fort de quarante mille hommes.

Tous les pays autrichiens et ceux des princes attachés à la maison d'Autriche seront mis à contribution pour faire vivre l'armée.

Il sera donné des reconnaissances par les commissaires des guerres des différens corps d'armée pour tout ce qui sera fourni par le pays Bavarois.

L'empereur me charge de faire connaître à Votre Excellence, qu'il est indispensable que le corps de troupes bavarois se range sous les ordres du maréchal Bernadotte; il sera en conséquence nécessaire que S. A. E. le fasse reconnaître de ses troupes. Sa majesté désire que le corps bavarois soit divisé en autant de divisions qu'il y a de fois six à sept mille hommes, ce qui formera trois divisions d'infanterie de dix-huit mille hommes; il faut également trois mille hommes de cavalerie, quinze cents d'artillerie et sapeurs; total, vingt-deux mille cinq cents hommes.

S. A. E. est maîtresse de désigner un officier pour commander son corps d'armée, ou bien de mettre ces trois divisions sous les ordres du maréchal Berna-

dotte. Sa majesté désire que le général qui commandera chacune des divisions du corps bavarois envoie auprès de moi, à *Strasbourg*, un officiers intelligent. Si l'électeur confie le commandement de ses divisions à un de ses officiers généraux, il devra aussi envoyer un adjudant commandant près de moi, pour rester à mon quartier-général.

L'empereur pense que S. A. E. jugera utile d'envoyer près de lui un officier qui y résidera, et qui aura les doubles fonctions de ministre et de général.

Chacune des divisions bavaroises devra avoir douze pièces de canon attelées, et un parc de réserve composé de douze pièces attelées et approvisionnées.

Indépendamment de la citadelle de *Würtzbourg*, l'empereur désire connaître la situation de toutes les autres places; il faut s'occuper sur-le-champ de les armer et de les approvisionner. Il est indispensable d'établir à *Würtzbourg* un hôpital pour cinq cents malades; quant à la garnison de cette place, il faut y laisser les dépôts de l'armée bavaroise, ce qui montera environ à mille hommes, nombre très-suffisant.

S'il est d'autres places plus en avant sur la Rednitz et sur le Danube, si elles sont susceptibles d'être défendues, il faut les armer et les approvisionner sans retard. J'engage Votre Excellence à correspondre avec moi par courrier extraordinaire, en attendant l'arrivée du maréchal Bernadotte à *Strasbourg*, vers le 4 vendémiaire.

A M. le maréchal BERNADOTTE.

Paris, le 2e jour complémentaire an XIII.

L'EMPEREUR me charge de vous faire connaître, monsieur le maréchal, qu'il trouve que la route que vous avez projetée de prendre, se jette trop sur le Rhin; que ce n'est pas sur *Francfort*, mais sur *Würtzbourg*, que vous devez vous rendre; que si son intention eût été que vous passassiez à *Francfort*, il vous en aurait donné l'ordre.

Sa majesté me charge aussi de vous faire connaître qu'il est important que vous vous dirigiez par la route la plus directe et le plus promptement possible sur *Würtzbourg*, où vous devez prendre sous votre commandement toutes les troupes bavaroises; le général Marmont, avec son armée, s'y rend aussi pour s'y réunir à vous, ainsi qu'environ quatre mille hommes de troupes de *Hesse-Darmstadt*; ainsi l'empereur aura à *Würtzbourg* plus de cinquante mille hommes.

L'intention de sa majesté est que tous ces corps de troupes puissent se mettre en marche vers le 8 vendémiaire : ce qui ne doit avoir lieu que sur l'ordre que vous recevrez de marcher sur le Danube, et faire votre jonction avec les quatre corps de la grande armée.

NOTES.

NOTE PREMIÈRE.

CHAPITRE III. — *Page* 25.

Sur les expéditions de Jules-César contre les Bretons.

L'ÉTUDE de l'histoire n'est jamais plus attrayante ni plus profitable que lorsque dans les mêmes lieux, après l'écoulement des siècles, elle nous montre des événemens tout semblables à ceux que nous voyons s'y reproduire; lorsque remontant à travers les ruines des empires, nous rencontrons dans cet immense domaine de la mort, des ombres illustres, dont les actions, les écrits, les travaux de leurs mains, n'ont pu être effacés par les ravages du temps : nous nous complaisons dans ces rapprochemens avec les faits et les personnages dont nous avons été les contemporains; ce sont presque les mêmes scènes que nous avons répétées sur le même théâtre.

On ne peut lire dans le IVe et le Ve Livre des *Commentaires de César*, les détails de ses deux expéditions dans l'île des *Bretons*, sans être frappé de

leur analogie avec les armemens des flottilles de Napoléon ; et nous avons pensé que nos lecteurs nous sauraient gré d'avoir recueilli dans cette note un extrait des recherches les plus intéressantes qui aient été faites à ce sujet : ce n'est, à bien dire, qu'une espèce d'*index* propre à rappeler les souvenirs historiques, et à fixer l'opinion sur quelques questions de géographie.

César, ainsi qu'il le dit lui-même, voulut punir et soumettre les Bretons qui, dans presque toutes les guerres des Gaules, avaient fourni des secours aux ennemis des Romains. — *Quod omnibus fere gallicis bellis, hostibus nostris inde subministrata auxilia intelligebat.* Après avoir passé et repassé le Rhin, ravagé le pays des Sicambres (peuple de la Westphalie), il résolut de porter ses aigles dans les îles Britanniques ; il se rendit au pays des Morins (le Boulonnais), visita toute la côte; et considérant le court trajet comme le principal avantage, il choisit pour le point d'embarquement celui qui lui parut être le plus rapproché de la côte opposée. Tous les vaisseaux qu'il avait fait construire dans les ports de la Manche (*fretum gallicum*), les mêmes que *Nieuport*, *Ostende*, etc., et dans les ports de la *Gaule-Celtique*, la Bretagne où se trouvait la flotte qu'il avait employée pendant la campagne précédente sur la Loire, contre ceux de *Vannes* (*Bel-*

lum Veneticum), furent rassemblés au port *Itius* (aujourd'hui *Wissens*), pour l'embarquement des légions. Vingt-huit galères réunies à *Ambleteuse* furent destinées à celui de la cavalerie.

Gesoriacum (Boulogne), chef-lieu des pays des *Morins*, fut choisi pour la résidence du tribun militaire, chargé d'y faire construire et armer les bâtimens de transport et les galères qui devaient, après le passage des légions, être successivement envoyées au lieu où elles auraient débarqué.

César n'avait aucune connaissance ni de l'étendue de l'île, ni de la population et de la manière de combattre de ces barbares; aucuns renseignemens sur la forme et le nombre de leurs vaisseaux; il envoya C. Volusenus, l'un de ses lieutenans, pour reconnaître au moins le rivage. Cet officier, avec une barque longue, que nous appellerions *péniche* (*cum nave longa*), explora la côte, et revint le cinquième jour rendre compte de sa mission.

Pendant ces apprêts, César reçut les soumissions des Morins qui s'étaient révoltés, et s'assura, soit par des otages, soit par d'autres dispositions, que les mouvemens des ennemis sur le continent ne le distrairaient pas de son entreprise; il laissa son lieutenant Sulpitius Rufus, avec un corps de troupes suffisant pour la garde du port *Itius*, et pour contenir les Gaulois. Afin de mettre le port à l'abri d'insulte de

la part des Barbares, il fit construire divers ouvrages dont on voit encore les vestiges, savoir :

1°. Un camp retranché de 88 mètres de longueur, 53 de largeur, et 250 de pourtour qui n'a qu'une seule ouverture faisant face à la mer : on le nomme encore aujourd'hui *la Motte-Julienne*, ou *le Camp-de-César*.

2°. Un poste élevé sur la crête d'un rideau escarpé, qu'il est facile de reconnaître pour la falaise au pied de laquelle les flots de la mer venaient se briser à l'entrée du port : ce poste est appelé *la Motte-du-Vent*.

3°. Une espèce de redoute à trois faces inégales, ouverte à la gorge, mais inacessible par l'escarpement du rideau ; on l'appele *la Motte-du-Bourg*.

4°. Un monticule de forme circulaire, et de 14 mètres de rayon placé sur le bord du rideau, dans un rentrant, vis-à-vis et dans la direction de l'entrée du *Havre*, et qui servait sans doute à marquer la direction du chenal.

On a dit qu'on ne pouvait établir aucune comparaison entre l'expédition de César et celle projetée par Napoléon, à cause de la différence des temps et des circonstances : César ne chercha qu'un facile triomphe et la vaine gloire d'avoir porté la terreur des armes romaines au-delà de l'Océan, aux extrémités du monde alors connu, chez des peuples presque sauvages, même par rapport aux Barbares du con-

tinent (*divisos toto orbe Britannos*), et qui ne pouvaient résister à la discipline et à la tactique des Romains. Napoléon avait conçu un plus vaste dessein, celui de porter le feu de la guerre et la fureur de ses vengeances au sein de la moderne *Carthage*, d'humilier cette rivale de la France, plus puissante que ne le fut la rivale de Rome. Ces hordes d'insulaires, que César soumit au joug des Romains, étaient, après dix-huit siècles, devenus un peuple redoutable, balançant à son gré les destins de toutes les nations de l'ancien monde, par la force de son organisation sociale, par sa prépondérance maritime, et surtout par ses richesses. Ni le trajet, ni l'abord, ni le courage féroce des Barbares de l'île *Britannique* n'opposaient à César aucun obstacle qu'il ne fût certain de surmonter. Napoléon, avant de tenter ce périlleux passage, avait à combattre contre une marine supérieure; et si par un avantage décisif, ou par de savantes combinaisons, il restait maître de la mer, il trouvait à son débarquement une armée ennemie en tout semblable à la sienne, une nation fière et belliqueuse, les mêmes armes, le même perfectionnement des arts de la guerre. S'il ne laissait derrière lui sur le continent, au lieu de Gaulois révoltés, que des Français enivrés de sa gloire, ardens à soutenir la cause nationale contre leurs vieux ennemis, il avait à craindre la ligue des puissances dont ses victoires avaient excité le ressentiment ou la jalousie.

Et cependant, malgré cette différence dans le but de l'entreprise, et dans les moyens d'exécution, on ne peut se défendre de reconnaître une grande conformité dans le caractère de ces deux personnages historiques, dans leur résolution, dans le choix des ports où ils réunirent leurs flottes, et de la saison la plus propice. On voit que Napoléon imitait son modèle en tout ce qui lui semblait praticable et compatible avec les changemens apportés par les armes modernes et les progrès de la science navale : les constructions, l'installation des bâtimens de guerre et de transport de son immense flottille, rappellent les dispositions que César avait faites dans les mêmes lieux. La manière de combattre avec des bâtimens légers, d'assaillir de grands vaisseaux et de braver l'artillerie de ces citadelles flottantes, en manœuvrant autour d'elles avec agilité, se rapprochait beaucoup de celle des anciens : quoique des officiers de marine dont l'opinion était d'un grand poids, considérassent ce genre de combat comme trop inégal, et ne pouvant amener que désastre et confusion, les succès de l'amiral Verhuel dans plusieurs combats de ce genre laissaient du moins la question encore indécise, et l'on verra à cet égard, dans la note suivante, l'opinion de cet amiral qu'il nous a permis d'y insérer. Reprenons nos observations sur les deux expéditions de César.

La première eut lieu à la fin du mois d'août de la cinquante-cinquième année avant notre ère. César,

après avoir fait embarquer deux légions sur quatre-vingts navires de transport, et distribué à ses principaux officiers les galères qui leur étaient destinées, fit voile du port *Itius*, vers minuit, avec un vent favorable. Dix-huit autres vaisseaux que les vents avaient retenus dans un port voisin, à *Sangatte* (*ulterior portus*), furent destinés au transport de la cavalerie, et ne purent appareiller en même temps que ceux des légions. La flotte aborda et mouilla devant la baie de *Douvres*, dont le rivage resserré et dominé par de hautes falaises n'était point propre au débarquement, et donnait trop d'avantage aux nombreux insulaires accourus pour le défendre; César, après avoir rallié tous ses vaisseaux, fit lever l'ancre et dirigea la flotte sur une plage unie et découverte à trois lieues plus loin (sans doute à la rade de *Déal*); là s'effectua le débarquement, malgré la vive résistance des Barbares. Le combat fut opiniâtre, dit César (*pugnatum est acriter*); la narration de cette descente est un des plus beaux morceaux de ses Commentaires; c'est un exemple des plus instructifs pour de semblables opérations. L'intrépide dévouement du *porte-aigle* de la 10e légion, qui, le premier, s'élança dans les flots sous une grêle de traits, y est peint, en peu de mots, avec toute la chaleur de l'action; les Bretons furent repoussés et mis en fuite; mais ils ne purent être poursuivis par la cavalerie; les vais-

seaux qui la transportaient furent dispersés par la tempête ; les galères échouées sur le rivage, et même des bâtimens de transport qui étaient à l'ancre, furent maltraités et mis hors d'état de tenir la mer : mais à l'aide des secours qui lui vinrent de la Gaule, César parvint à les réparer à l'exception de douze.

Après divers combats à l'avantage des Romains, les Bretons vaincus demandèrent la paix, et César, profitant d'un vent favorable avant l'équinoxe, ramena ses deux légions au port *Itius*, sans avoir perdu aucun de ses vaisseaux.

Sa seconde expédition, l'année suivante, fut beaucoup plus considérable que la première, qui n'avait été qu'une reconnaissance ; n'ayant point pénétré dans l'intérieur de l'île, à cause du manque de vivres, et du peu de temps qui lui restait avant la mauvaise saison, César résolut d'y porter de plus grandes forces, et d'achever de soumettre les Bretons qui s'étaient révoltés pendant qu'il était retourné en Italie. Avant de quitter les bords de l'Océan, il avait ordonné à ses lieutenans, et aux commandans des légions, d'employer tout l'hiver à radouber les vaisseaux qu'il avait ramenés de l'île de *Bretagne*, et d'en faire construire d'autres en aussi grand nombre qu'ils le pourraient ; il en prescrivit lui-même la forme et les dimensions, que, d'après l'expérience, il avait reconnues être les plus propres au transport des bagages et des chevaux,

comme aussi les plus commodes pour être mis facilement à sec sur le rivage après le débarquement. Il recommanda surtout que les bâtimens de toute espèce pussent aller à la voile et à la rame, et que tous ses soldats fussent continuellement exercés à les manœuvrer. A son retour d'Italie, après avoir inspecté les légions dans leurs quartiers d'hiver, il trouva les constructions très-avancées dans les divers ports ; six cents vaisseaux de transport et vingt-huit galères étaient déjà prêts à mettre à la voile ; il les fit réunir dans le port *Itius*.

Pendant que ces nouveaux apprêts s'achevaient, César, avec quatre légions et huit cents chevaux, marcha contre les Treverlens qui menaçaient de se soulever et de se coaliser avec les Germains. Il appela près de lui les chefs les plus fameux, se fit donner deux cents otages choisis dans les familles les plus distinguées ; et, après avoir ramené ses légions à *Gesoriacum* (*Boulogne*), il y fit rassembler avec quatre mille hommes de cavalerie gauloise, les nobles des pays qu'il savait lui être dévoués, et quelques-uns de ceux dont il suspectait la foi : (*principes qui ex omnibus civitatibus perpaucos quorum in se fidem perspexerat.*) Il leur donna l'ordre et reçut leur serment de l'accompagner en Bretagne. Un seul, Dumnorix, au moment de l'embarquement, s'échappa, emmenant avec lui les soldats et la cavalerie de sa

nation. César suspendit l'embarquement, fit poursuivre et tuer Dumnorix, qui tomba sous les coups des Romains, en attestant les dieux vengeurs de la liberté de sa patrie. Contenus par cet exemple, les Gaulois suivirent leurs vainqueurs.

Ayant laissé son lieutenant Labienus sur le continent, avec trois légions et la moitié de sa cavalerie pour garder les ports, rassembler des vivres, et surveiller les Gaulois, César mit à la voile du port *Itius* avec une flotte de huit cents bâtimens. L'armée se composait de cinq légions, environ six mille hommes de cavalerie romaine ou auxiliaire, et pouvait être évaluée à quarante mille combattans. Les vents ayant molli, la flotte entraînée par les courans, dériva vers le nord, et ce ne fut qu'à force de rames, et à la faveur de la marée, que les vaisseaux purent regagner le point de débarquement, la même plage (la baie de *Déal*) où il s'était effectué l'année précédente. Cette fois les Bretons, effrayés du grand nombre de bâtimens, abandonnèrent la défense du rivage, et s'enfuirent vers les positions élevées. César ayant fait débarquer ses légions, marqué le camp et pourvu à sa garde comme à la sûreté du mouillage, marcha sur-le-champ à la poursuite des Barbares, les atteignit à quatre lieues des bords de la mer, et les força à se retirer dans les bois ; il les y attaqua, et les déposta d'une forte position où ils s'étaient retranchés : mais

pendant qu'il se disposait à les poursuivre sans relâche dans différentes directions, un événement imprévu l'obligea de rétrograder. Une tempête affreuse avait surpris sa flotte au mouillage, fracassé quarante vaisseaux, désemparé ou avarié tous les autres. Il employa dix jours et dix nuits à réparer, autant qu'il se pouvait, ce désastre. Les vaisseaux furent mis à sec et renfermés dans l'enceinte du camp fortement retranché (*castris egregiè munitis*). César donna l'ordre à Labienus de lui envoyer d'autres embarcations et d'en faire construire de nouvelles; il retourna ensuite au point où il avait interrompu son opération.

Ce délai avait donné aux ennemis le temps de rassembler de plus grandes forces, de se concerter, et de déférer le commandement à Cassivellaunus, prince réputé parmi eux pour le plus habile guerrier, et dont les états étaient séparés des villes maritimes par la Tamise.

Mais en retraçant, quoique par une légère esquisse, cette campagne du premier conquérant de la Bretagne, qu'il a si bien décrite lui-même dans ses inimitables Commentaires (*eodem animo quo dimicavit*), nous nous écarterions trop de l'objet de cette note. Qui ne sait d'ailleurs quel en fut le rapide cours et le succès? avec quelle vigueur et quelle prévoyance César faisant soutenir sa cavalerie par ses cohortes, repoussa les attaques multipliées des Barbares. Leurs

irruptions étaient toujours vives et soudaines, leur ralliement aussi prompt que leur fuite, genre de combat tout nouveau pour l'infanterie romaine pesamment armée... Il poursuivit sa marche à travers les forêts et les marécages, passa la Tamise, reçut la soumission de diverses peuplades, ravagea les états de Cassivellaunus, attaqua et força la ville ou plutôt le camp retranché de ce prince, le réduisit à demander la paix. César ne l'accorda qu'en exigeant des otages : il fixa le tribut que la Bretagne devait payer chaque année au peuple romain, et ramena son armée dans son camp sur la côte. Il y trouva ses vaisseaux radoubés, à l'exception de ceux que la tempête avait mis hors d'état de naviguer, et fit repasser, en deux traversées, toutes ses troupes sur le continent.

Ceux de nos lecteurs qui auront parcouru la correspondance et les différentes instructions de Napoléon, qui précèdent cette note, trouveront facilement les points de rapprochement que nous n'avons fait qu'indiquer. Nous ajouterons seulement quelques éclaircissemens géographiques.

Les principaux lieux du *Pagus gesoriacus* (aujourd'hui canton du Boulonnais), au temps de la conquête par les Romains, étaient *l'ulterior portus* (Sangatte), les ports *Itius* (Vissant), le *portus citerior* (Ambleteuse), et *Gesoriacum navale* (maintenant le port de Boulogne).

Gesoriacum était le port le plus commode et le mieux situé, non-seulement pour le commerce, mais aussi pour la construction et l'équipement des vaisseaux.

On a écrit des volumes sur la question de savoir si le port de *Vissant*, aujourd'hui comblé par les sables, est en effet le port *Itius*, où César s'embarqua; il dit lui-même que c'était le port de cette côte le plus rapproché de l'île des Bretons, et la seule comparaison des distances de chacun des trois ports qu'on fait concourir à cette sorte d'illustration, décide la question pour celui de *Vissant*.

Distance de *Calais* à *Douvres*....	41,970 mètres.
De *Vissant* à *Douvres*.....	35,000
De *Boulogne* à *Douvres*	49,000

César, pour contenir les Morins et pour s'opposer aux entreprises des Bretons qui méditaient de venir détruire sa flotte, fortifia la partie saillante de la colline à l'est de l'île de *Gesoriacum;* il y fonda la ville de *Bononia* (Boulogne). Quand les Romains abandonnèrent ce pays, *Boulogne* conserva tous les avantages de la position de son port, le plus vaste qu'il y eût alors dans ces parages, et la prééminence qu'il lui donnait sur les autres villes de la Gaule Belgique.

Le souvenir des brillantes expéditions et des triomphes de César flatta long-temps l'orgueil des empe-

reurs dont, au milieu de la corruption et des ruines de la république, son génie avait fondé la puissance. Parmi ceux qui succédèrent à cette usurpation du pouvoir souverain, l'un des plus indignes de l'exercer, Caligula vint à *Boulogne* profaner par une vaine et ridicule parade les monumens de la gloire de Jules César, et pour élever celui d'une vanité insensée. Il feignit les apprêts d'une expédition maritime sans objet, rassembla une armée, et la rangea en bataille sur le rivage avec les machines de guerre : il ordonna à ses soldats de se charger de coquillages pour les porter au sénat, et les déposer au Capitole comme des trophées de la victoire qu'il avait remportée sur l'Océan; et pour en perpétuer le souvenir, il fit construire sur le haut de la falaise qui domine, du côté de l'est, l'entrée du port, une tour très-élevée qui servit de phare pour diriger les vaisseaux; il reste encore quelques débris de ce monument qui fut par la suite appelé *Tour-d'Ordre*, mot celtique qui signifie *limites*. C'est sur ce point même que Napoléon avait fait élever les tentes ou baraques de son camp impérial; et, comme c'était de ce point qu'il donnait ses ordres par des signaux, on l'appela la *Tour-d'Ordre*.

En 810, Charlemagne se rendit à *Boulogne*, visita tous les ports de la côte, fit réparer la vieille tour ou phare de Caligula, et ordonna qu'on entretînt les feux.

En 1213, Philippe Auguste fit équiper dans le port de *Boulogne* une flotte de dix-sept mille voiles pour attaquer l'Angleterre.

En 1545, lorsque Charles-Quint pénétra en Champagne, les troupes réunies de l'Angleterre et des Pays-Bas ayant attaqué la Picardie, le maréchal de Biez, chargé de la défense de cette province, confia celle de *Boulogne* à Jacques de Coucy. La place fut assiégée par terre et par mer par le roi d'Angleterre : les assiégeans construisirent une digue en maçonnerie qui séparait le port en deux parties. Cette espèce de môle faisait face aux deux rives de la baie ; et, par sa grande hauteur, dominait les forts de l'entrée du port : le siége dura six semaines ; la garnison soutint et repoussa un furieux assaut ; mais les murailles étant ouvertes de toutes parts et n'ayant aucun espoir d'être secourue, la place se rendit aux Anglais. Les Français reprirent *Boulogne* quelque temps après, et Blaise de Montluc s'y distingua par son intrépidité. Les Anglais, en quittant *Boulogne* en 1550, ravagèrent la ville, détruisirent les travaux du port, ne laissèrent que les ruines des monumens qu'elle renfermait, et effacèrent partout les lis de France. Après être rentré dans cette place importante, on ne s'aperçut pas des suites funestes que devait entraîner la direction de la digue construite par les Anglais : en portant le courant sur le pied de la falaise

de la *Tour-d'Ordre*, elle accélera la ruine du phare, et les sables trouvant un appui sur les débris de la digue, s'y accumulèrent peu à peu. Cet obstacle à la direction naturelle du courant a changé totalement le port de *Boulogne*, et l'a fort amoindri, et pour sa capacité et pour le fond. On ne pourrait le rétablir qu'en reportant le chenal dans sa direction primitive. Si l'on pouvait creuser et entretenir un grand port militaire dans ces parages, où le canal de la Manche est le plus rétréci, il gênerait beaucoup en temps de guerre la navigation du commerce des Anglais, et particulièrement l'arrivage de leurs approvisionnemens de marine dans les arsenaux de *Portsmouth* et de *Plymouth*.

Malgré ces avantages le port et la place de *Boulogne* furent presque abandonnés, à cause des difficultés que présentaient le rétablissement du port, et le peu de fond de la rade. Le ministre Louvois fit raser les fortifications en 1687; ce ne fut que cent ans après, pendant la première guerre de la révolution, que le gouvernement français méditant des projets de descente, ou en affectant la menace, porta principalement son attention sur *Boulogne*. Un des meilleurs ingénieurs français, et ce titre seul est un éloge, le général Caffarelli Dufalga (le même qui s'illustra parmi tant de braves, et qui, déjà mutilé, alla chercher en Égypte, et trouva devant *Saint-Jean-d'Acre*

une mort glorieuse) fut chargé, en 1797, de faire la reconnaissance des côtes des départemens du Nord et du Pas-de-Calais. Le compte qu'il rendit à Bonaparte, dont il fut le condisciple et l'ami, des grands avantages qu'on pouvait tirer de la baie de *Boulogne*, détermina le conquérant de l'Italie, à son retour du congrès de *Rastadt*, à se rendre lui-même à *Boulogne*. Il visita en silence toute la position, les Commentaires de César à la main ; il rechercha soigneusement ses traces, et pendant qu'il méditait comme lui d'autres grands desseins, et la conquête de l'Égypte, et la domination des factions qui déchiraient sa patrie, et l'oppression de sa liberté, il conçut dès lors le projet de son expédition contre l'Angleterre. Le port *Itius* (*Vissant*) qu'il aurait préféré comme le fit César, à cause de sa position entre les deux promontoires, et de sa proximité de la côte opposée, ne pouvait être rétabli qu'avec des frais immenses, et il n'aurait pu offrir les ressources qu'on trouvait à *Boulogne*. Jusques à l'an 1347, *Vissant* avait été le port d'embarquement des voyageurs pour passer en Angleterre : les Anglais s'étant rendus maîtres de *Calais*, et voulant donner à ce port le bénéfice du passage, ruinèrent entièrement la ville et le port de *Vissant*.

Le troisième port de César, *Ambleteuse*, également ruiné par les mêmes motifs, ne fut pas depuis entièrement abandonné, et Napoléon qui le fit rétablir

y trouva des vestiges plus récens. Louis XIV en avait connu toute l'importance ; il s'y rendit lui-même en 1680, accompagné du maréchal de Vauban, qui jugea que c'était le point le plus avantageux pour le passage. On y travailla pendant cinq ans ; on y construisit une écluse de chasse, et des jetées qui se prolongeaient fort avant dans la mer. Durant la guerre de 1690, ce port servit de refuge à des vaisseaux de quarante canons, et aux nombreux corsaires de la Manche.

NOTE DEUXIÈME.

CHAPITRE III. — *Page* 40.

Opinion de l'amiral Verhuel sur l'expédition contre l'Angleterre.

L'AMIRAL comte Verhuel, l'un des officiers les plus distingués de la marine hollandaise, glorieusement naturalisé en France à cause de ses talens et de ses services, et depuis élevé par le roi à la dignité de pair, commandait la flottille batave qui formait l'aile gauche destinée à l'embarquement du corps d'armée sous les ordres du maréchal Davoust. Comme il eut successivement à surmonter plus de difficultés qu'aucun autre amiral ou capitaine de vaisseau commandant des divisions de la grande flottille, pour conduire la sienne des bouches de la Meuse et de l'Escaut, au port d'*Ambleteuse* où elle fut tout en-

tière réunie, il eut aussi plus d'occasions d'éprouver ce nouveau genre de combat de mer, et de se convaincre de la possibilité de l'entreprise. Il a fixé son opinion dans la notice que nous transcrivons sans nous permettre d'y rien changer.

« L'expédition contre l'Angleterre fut une des vastes conceptions qui ont caractérisé le règne de l'empire. La possibilité de l'exécution a été souvent discutée, mais rarement bien approfondie. La grande force maritime de l'Angleterre portait les marins à ne regarder d'abord les préparatifs qu'on avait commencés en 1803, que comme une démonstration militaire et politique qui n'avait d'autre but que d'alarmer le gouvernement anglais. On travaillait aux apprêts de l'expédition avec obéissance ; mais le zèle qu'y mettaient les agens dépendait des voyages que faisait le premier Consul à *Boulogne-sur-Mer*, et autres ports où elle se préparait. Il inspectait lui-même les travaux, les dirigeait, et à l'étonnement de tout le monde, aussi-bien la partie maritime que la partie militaire ; sa présence dissipait tous les doutes ; on croyait alors à la possibilité de l'expédition : aussitôt qu'il avait quitté les bords de la mer, les doutes renaissaient.

« Les armemens ne prirent une consistance qui permit d'agir qu'à la fin de 1804 ; des affaires souvent très-chaudes, des parties des flottilles françaises et

hollandaises avec les croisières anglaises, inspirèrent un peu plus de confiance à l'armée ; et l'on voyait, avec moins de dédain, des bâtimens, dont plusieurs centaines de cinq, sept, et douze pièces de canon de 24 à 36, soutenir souvent le feu des frégates, et même des vaisseaux de ligne des Anglais. Des chefs, jusqu'alors incrédules, commencèrent à regarder les côtes d'Angleterre comme un nouveau champ de gloire ; l'empereur avait électrisé l'esprit de l'armée à un tel point, que tout le monde attendait avec impatience le moment de sortir des ports.

« L'Angleterre observait nos mouvemens avec inquiétude, et loin de mépriser nos armemens, comme quelques personnes l'ont prétendu, elle travaillait avec précipitation à un immense système de défense, qui lui coûta des sommes considérables : elles songea en même temps à des plans d'attaque pour détruire nos bâtimens dans les ports ; mais toutes les entreprises à cet égard échouèrent contre notre vigilance. Plus de deux mille bâtimens armés, avec les bâtimens de transport suffisans pour transporter à la fois quatre-vingt-dix mille hommes, n'attendaient que le signal pour appareiller.

« Au commencement de 1805, les Anglais étaient plus en mesure ; leurs côtes étaient couvertes de troupes et de tous les moyens de défense possibles ; les côtes de France étaient observées sur tous les point

par un grand nombre de bâtimens de guerre, qui tinrent souvent la mer par les plus gros temps.

« L'expédition était prête; l'armée campée sur les côtes était la plus belle et la mieux exercée qui eût jamais existé. Les affaires qu'avait eues la flottille avec la croisière anglaise avaient presque toujours été à notre avantage : le passage sous le cap *Grinez* par la flottille hollandaise fut glorieux, et montra ce qu'elle était en état de faire, et qu'en choisissant bien le moment du départ, la flottille eût pu passer à travers de l'escadre anglaise, sans que celle-ci pût l'empêcher : elle eût peut-être éprouvé de grandes pertes, mais rien de capable d'empêcher l'arrivée du plus grand nombre des bâtimens sur les côtes d'Angleterre.

« J'ai été de bonne foi, et dans le commandement de l'aile droite de l'armée qui m'a été confié, j'ai cru à la possibilité la plus entière de cette expédition. La malheureuse bataille de *Trafalgar* nous avait enlevé un grand appui. Les difficultés majeures eussent été, une fois en Angleterre, de maintenir les communications ouvertes; mais je demande si les flottes française et espagnole qui pouvaient, avec une grande supériorité, venir dans la Manche, y eussent occupé la flotte anglaise dont les escadres divisées surveillaient la côte de France depuis *Brest* jusqu'au Pas-de-Calais; et si les escadres hollandaises du *Texel* et d'*Helvoët-Sluis* eussent fait en même

temps leur expédition sur les côtes du nord de l'Angleterre, qui est-ce qui eût pu empêcher le passage de la flottille?

« La réussite de cette grande expédition eût changé la face de l'Europe. »

Ce jugement de l'amiral Verhuel sera toujours d'un grand poids aux yeux des hommes d'état qui seraient appelés à prononcer sur cette question; puisse-t-elle ne pas se reproduire, et puisse la paix s'affermir de plus en plus entre les deux puissances rivales dont l'état de guerre entraîne toutes les autres dans une calamité commune! Le parfait accord de l'Angleterre et de la France commanderait, sans doute, aux nations de la vieille Europe une paix durable, et ferait cesser la ruineuse manie de maintenir sur pied de nombreuses armées. Les intérêts des deux peuples pour être divers ne sont pas nécessairement ennemis, et l'on ne peut qu'applaudir aux vœux des partisans de ce système. Toutefois, en attendant qu'ils opèrent ce grand miracle politique, chacune des deux nations doit connaître et faire valoir ses avantages. Si l'Angleterre, par sa prépondérance maritime et par ses subsides, peut susciter une guerre continentale contre la France, celle-ci peut aussi l'attaquer sur son propre territoire; et, malgré l'infériorité relative de ses forces navales, saisir une circonstance favorable pour transporter une armée au-delà du

canal. Depuis l'armement des flottilles, et la combinaison de l'empereur Napoléon, pour se rendre maître de la navigation de la Manche, les militaires de terre et de mer ne sauraient, s'ils la jugent avec impartialité, regarder la question comme indécise, et c'est ce qu'il importait d'établir sur d'irrécusables témoignages.

NOTE TROISIÈME.

Chapitre V. — *Page* 133.

Sur l'organisation de la première grande armée, ou armée impériale, commandée par Napoléon.

Nous avons affirmé que les troupes françaises, rassemblées dans les camps baraqués sur les côtes de l'Océan pendant les deux campagnes d'hiver et d'été (depuis le mois de septembre 1803 jusqu'au mois d'août 1804), y avaient acquis la plus grande vigueur morale et physique et la plus parfaite instruction auxquelles aucune nation, après les Romains, ait pu atteindre. Nous ne craignons pas que la rivalité de gloire ou l'esprit de parti fassent considérer cette assertion comme une jactance. Sans doute que d'autres peuples aussi belliqueux, d'autres soldats que les Français, ne leur eussent pas été inférieurs, s'ils eussent été, comme eux, retenus deux ans dans les limites des camps, soumis à la plus sévère disci-

pline, exercés sans relâche à toutes sortes d'évolutions et de manœuvres, endurcis à toute espèce de travaux, sans autre délassement que le soin de leurs armes et le spectacle des combats de mer. Cette école de guerre peut donc, sans exciter l'envie, être admirée par les contemporains, et donnée en exemple : si la fortune, et l'ambition non moins aveugle qu'elle, ont en peu d'années fait perdre le fruit de ces grandes leçons, elles n'en doivent pas moins faire époque dans l'histoire de l'art de la guerre, et c'est pourquoi nous nous efforçons d'en conserver l'utile tradition. Nous pensons que le César français égala son modèle dans l'organisation de son armée, et nous dirons, comme on l'a dit du premier César, que *son génie imprima le sceau de la perfection à l'art militaire de son temps.*

Depuis la renaissance des lettres, les inépuisables trésors de l'antiquité, si long-temps enfouis sous ses ruines, ont de plus en plus éclairé les esprits et hâté les progrès de la civilisation : dans les sciences, dans les arts, dans l'organisation des sociétés et de leur gouvernement, nous avons quelquefois orgueilleusement dépassé les limites dont nous retrouvons les traces, et souvent aussi nous sommes restés en-deçà; la question de la prééminence entre les anciens et les modernes a été vainement débattue, et semble être encore indécise; la querelle n'a pas été moins vive

pour l'art de la guerre que pour la littérature et les arts de la paix. La perfection de l'organisation légionnaire des Romains, qu'*un Dieu*, dit Végèce, *leur avait sans doute inspirée*, a tellement séduit les militaires modernes les plus instruits et les plus expérimentés, que, malgré la différence des armes, ils ont cru pouvoir l'imiter, et l'introduire dans nos armées, sans vouloir presque admettre aucune modification.

L'un des plus habiles officiers de l'armée française, le général du génie Rogniat, dans ses *Considérations sur l'Art de la Guerre* (ouvrage très-instructif et des plus substantiels), a renouvelé la discussion sur les systèmes de guerre des anciens et des modernes. Il a pensé que le système fondé sur les armes à feu *n'était point encore fixé;* il exprime ainsi lui-même, dans son introduction historique, les données du problème qu'il a voulu résoudre : « Il s'agit, dit-il, « de rechercher et de puiser dans l'ancien système « fondé sur les armes de main, que les Romains por- « tèrent au plus haut degré de perfection, les prin- « cipes éprouvés par le succès et le temps, applicables « au système moderne fondé sur les armes à feu. » Moins exclusif, moins enthousiaste que l'auteur des *Commentaires sur Polybe*, et plus éclairé par l'expérience des dernières guerres dans lesquelles il s'est acquis, comme ingénieur, une haute réputation, le

général Rogniat s'est efforcé d'adapter la formation de la légion romaine dans toute sa rigueur, à la tactique moderne; il compare avec raison nos bataillons, qui sont les unités dans nos ordres de bataille, aux cohortes qui étaient aussi les unités dans ceux des Romains; mais il reproche à nos bataillons de n'avoir qu'une espèce d'infanterie; il regrette qu'ils ne soient plus fraisés par un premier rang de *piquiers* combattant de pied ferme, et que la similitude des armes ait conduit à confondre deux espèces de troupes dont le service lui paraît fort différent. Son bataillon, ou plutôt sa cohorte (car il adopte cette dénomination pour entrer pleinement dans l'organisation légionnaire) *n'a d'autre division naturelle que celle des rangs;* et chacun des trois rangs est formé par une compagnie de ligne : il figure ainsi les trois espèces de troupes d'infanterie qui formaient les trois rangs des cohortes romaines, les *hastaires*, les *princes* et les *triaires* : toutefois, en conservant le beau nom de *grenadiers*, il met cette compagnie de braves au premier rang. Nos *voltigeurs*, en conservant aussi leur nom, figurent les *vélites*, et cette quatrième compagnie, uniquement destinée au service de troupes légères, à éclairer et couvrir en tirailleurs les flancs et le front de la cohorte, n'entre point en ligne. Tels sont les élémens du système proposé par M. le général Rogniat; sa légion moderne se compose de dix co-

hortes, qui donnent 5,700 fantassins de ligne et 1,900 fantassins légers, 760 cavaliers, 95 artilleurs, 190 pontonniers-sapeurs; en tout 8,700 combattans. Il faut lire dans l'ouvrage même les argumens spécieux par lesquels le savant auteur motive la préférence qu'il accorde à cette formation, les facilités qu'il y trouve pour les évolutions, pour les feux, et comment il démontre qu'elle se prête *à toutes les combinaisons, à tous les besoins de la guerre*, et principalement à l'organisation des corps d'armée.

L'objet de cette note n'est point d'entreprendre la réfutation de ce système ingénieusement exposé, mais qui nous paraît entièrement inapplicable à la nature de nos armes, et à tout ce qu'exige nécessairement notre manière de combattre et de conduire les diverses opérations de guerre. L'examen critique de cette partie de l'ouvrage du général Rogniat, que le colonel Marbot a publié, ne laisse rien à désirer aux militaires qui voudront s'éclairer sur les points principaux de cette controverse; on ne saurait indiquer sur cette matière de lecture plus intéressante, disons mieux, d'étude plus profitable que celle de ces deux ouvrages polémiques. Nous partageons l'opinion du colonel Marbot, et nous croyons que ce digne adversaire du général Rogniat a démontré jusqu'à l'évidence les dangers du système d'*organisation romaine*. Nous oserons même prononcer négativement sur cette

question : *Est-il nécessaire d'avoir deux espèces d'infanterie, infanterie de ligne, infanterie légère?* Les avantages momentanés qu'on a pu retirer de la distinction des deux genres de service, et d'une instruction spéciale et exclusive, nous paraissent bien inférieurs à ceux d'une parfaite uniformité. Nous croyons, avec Guibert, que toute infanterie doit savoir combattre en ligne ou en tirailleurs selon le besoin; et nous ajouterons que si d'autres nations ont abandonné ce principe fondamental de la tactique moderne, et créé, sous diverses dénominations, des troupes d'infanterie légère qui n'entrent point dans la ligne de bataille, cet exemple ne doit point être imité dans nos armées; le soldat français, à cause de son activité naturelle et de son intelligence, est également propre à ces deux genres de service : l'épreuve qu'on en a faite dans le cours de la dernière guerre ne doit, à notre avis, laisser aucun doute à cet égard. Le colonel Marbot s'en est prévalu avec raison. Il a très-judicieusement distingué trois espèces de tirailleurs, ceux de *marche*, ceux de *bataille*, et les tirailleurs en *grande bande*. Il a choisi de préférence dans les plus brillantes actions de guerre de montagne, les cas et les exemples qu'il cite de l'éparpillement de bataillons entiers, du succès de ce genre d'attaque, et du prompt ralliement de cette nuée de tirailleurs. Le plus ordinairement des vol-

tigeurs attachés à chaque bataillon suffisent pour éclairer les flancs lorsqu'il marche en colonne, ou pour couvrir le front lorsqu'il est déployé; et depuis la création de ces compagnies d'élite, dont l'excellent esprit n'a paru, dans aucune circonstance, inférieur à celui des grenadiers, on ne s'est pas aperçu qu'elles eussent moins d'ensemble, moins de vigueur et de solidité à leur poste dans la ligne de bataille. On est donc fondé à conclure que la diversité des armes, indispensable pour le service de la cavalerie, serait plus nuisible qu'utile dans le service de l'infanterie.

Ces observations nous ramènent au sujet de cette note, dans laquelle nous nous sommes proposé de prouver que l'empereur Napoléon, dans l'organisation de sa grande armée, avait déterminé, pour chaque arme et pour chacune des parties de cette vaste machine, les justes proportions qui pouvaient en simplifier les ressorts, et rendre leur jeu plus facile. Il s'était rapproché de l'organisation romaine autant qu'il était possible et sage de le faire, sans trop subdiviser les masses et les commandemens; ses divisions, fortes de neuf à dix mille hommes de toutes armes, représentaient les légions romaines; mais elles étaient plus fortes en infanterie que celles-ci, qui n'étaient que d'environ cinq mille combattans de troupes différentes et différemment armées, pesamment ou à la légère. Ses bataillons, de sept à huit

cents hommes, étant plus forts de plus d'un tiers que les cohortes, qui n'étaient que d'environ cinq cents combattans, présentaient un front de bataille plus solide et moins morcelé : il n'avait point accueilli les idées de quelques militaires, qui ont été séduits par ce principe général et trop absolu, que le bataillon étant l'unité, puisqu'on marche en bataille, qu'on se forme en colonne, qu'on attaque par bataillons, il est inutile de les réunir en régimens de tel ou tel nombre de bataillons, pair ou impair, et regrettent qu'on ait conservé cet intermédiaire qui n'existait pas chez les Romains entre la cohorte et la légion. Napoléon rétablit au contraire les régimens, et rappela les grades et les dénominations usitées dans toutes les armées de l'Europe : il sentit que, bien loin d'être superflue, cette subdivision du commandement général est nécessaire, non-seulement pour donner plus d'énergie aux commandemens inférieurs, plus d'ensemble et d'uniformité, mais encore pour la bonne administration.

Dans les armées françaises, organisées à la hâte pendant les quatre premières campagnes des guerres de la révolution de 1792 à 1796, les divisions furent portées jusqu'à quinze et dix-huit mille hommes; c'étaient autant de petits corps d'armée plutôt que des divisions; il n'y avait encore que très-peu de généraux formés au commandement, et capables de bien

conduire de telles masses. L'expérience de la guerre ayant développé le génie de quelques-uns, les talens d'un assez grand nombre, et excité l'émulation de tous, les généraux en chef dûrent partager les commandemens principaux; ils trouvèrent plus d'avantage à former un plus grand nombre de divisions; s'ils en réunissaient plusieurs sous un seul commandement, celui-ci prenait le titre de lieutenant-général : ces lieutenances formaient les ailes de l'armée, dont le centre et la réserve restaient sous les ordres immédiats du général en chef; telle fut, par exemple, sous le général Moreau, l'organisation de l'armée du Rhin.

L'empereur Napoléon prit un terme moyen entre les deux extrêmes; ses corps d'armée, dont l'effectif était de vingt mille hommes au moins, et au plus de trente mille, étaient composés de trois ou de quatre divisions, à peu près d'égale force, et dont l'organisation était toute semblable. Chaque corps d'armée, commandé par un maréchal, avait, proportionnellement à sa force, la même quantité d'artillerie de campagne, son parc, sa réserve, et deux ou trois régimens de cavalerie légère. La grosse cavalerie et la cavalerie moyenne (les dragons), formées en divisions, étaient réunies sous un général en chef qui recevait directement ses ordres. Il en était de même pour la garde impériale, corps d'armée de réserve

complétement organisé, qui, toujours sous ses yeux, sous sa main, ne se mêlait jamais avec aucun autre, et dont lui seul disposait dans toutes les circonstances.

Cette organisation d'armée est certainement la plus simple et la plus forte qui ait existé, tant par l'homogénéité des élémens que par la parfaite hiérarchie et la concentration des commandemens; elle était surtout bien appropriée au nouveau système de guerre offensive (si l'on doit appeler ainsi l'invasion et l'occupation d'une grande étendue de pays, seul moyen de nourrir et d'entretenir de grandes armées aux dépens de l'ennemi). En effet, chaque général en chef commandant un corps d'armée avait une direction donnée, un rôle convenu et tracé d'avance pour concourir à l'ensemble de l'opération : mais sur la partie du théâtre qui lui était pour ainsi dire assignée, il disposait seul des forces qui lui étaient confiées, et des moyens que lui fournissait le pays pour les maintenir. Napoléon laissait d'ordinaire à ses lieutenans la plus grande latitude pour leurs combinaisons particulières, le choix des positions, les mouvemens, les manœuvres que, selon les circonstances, ils jugeaient les plus propres à atteindre le but qui leur avait été marqué. Si (comme nos lecteurs ont pu le remarquer dans la correspondance officielle du major-général avant l'ouverture de la campagne)

il entrait quelquefois dans les moindres détails d'exécution, parcourait toutes les suppositions, et calculait toutes les chances, c'étaient plutôt des conseils que des ordres positifs. Les généraux en chef auraient commis de graves erreurs, si, dans les cas très-fréquens que le généralissime n'avait pu prévoir, ils s'étaient attachés au sens littéral des instructions qu'il leur avait adressées : on n'a pu remarquer, dans aucune autre armée que celle de l'empereur Napoléon, l'accord si nécessaire de l'indépendance des commandans en chef, et de leur ponctuelle obéissance : cet avantage était le fruit de la bonne constitution de son armée, mais surtout de sa fixité. Les corps d'armée devaient rester invariablement composés des mêmes divisions, et celles-ci des mêmes troupes; aucune incorporation, aucune transposition, ne troublèrent l'ordre de bataille établi dans les camps : l'esprit de corps se forma dans les divisions comme dans un seul régiment, et dans les corps d'armée comme dans une seule division. On ne conçoit pas que le principe de cette force d'ensemble, de cette solidarité de gloire, ait pu, dans la suite, être abandonné par celui qui en avait fait le principal ressort de sa puissance.

Toutefois, en donnant ainsi au génie, aux talens de ses généraux en chef, un libre essor, Napoléon savait les retenir dans leur sphère; il était envers

eux avare d'éloges et prompt à blâmer. S'il récompensa largement de grands services, il était aussi quelquefois injuste, et se montra jaloux des succès personnels; il ne lui suffit pas d'exciter l'émulation, il crut utile à sa politique de faire naître de grandes rivalités, et de souffrir que l'envie arrêtât l'élan d'une noble émulation.

L'un des plus utiles exemples qu'il ait laissés aux souverains qui veulent conduire eux-mêmes la guerre, est le soin qu'il prenait de l'excellente organisation de son armée : il en était continuellement occupé; et, sur ce point, aucun détail n'échappait à sa perspicacité. Il exigeait que les états de situation lui fussent adressés presque journellement; il les étudiait, les comparait, et les faisait souvent vérifier inopinément par des officiers de son état-major particulier.

Sa vigilance n'était pas moins active sur les différentes branches d'administration; elles étaient, comme le personnel, organisées d'une manière semblable dans les divisions et dans les corps d'armée, et se rattachaient à un centre commun, à l'intendance générale; des rapports fréquens sur toutes les parties du service étaient mis sous ses yeux; et quoique, à l'exception des fonds provenans du trésor ou des contributions, chaque général en chef disposât à son gré des ressources des contrées que ses troupes occupaient, il se faisait rendre compte des consom-

mations en tous genres; il affectait même à cet égard une prévoyance que ses nouvelles dispositions rendaient le plus souvent inutiles; il était parcimonieux quand les moyens de subsistance étaient abondans; il eût voulu que des magasins formés à la hâte pussent suivre les troupes en marche; il multipliait, il épuisait les moyens de transport que pouvait fournir le pays, et ruinait promptement les siens : il ne parvint point à soutenir cette partie si importante de l'organisation administrative : il luttait contre une difficulté insurmontable, celle de nourrir une grande masse d'hommes sans cesse en mouvement: depuis les Romains jusqu'à lui aucun général n'avait franchi en aussi peu de temps d'aussi grandes distances; mais il ne pouvait espérer sur ce point d'égaler son modèle. Comment suffire aux distributions de viande et de pain fabriqué, pendant une continuité de marches forcées, sans les disséminer, et les exposer à tous les inconvéniens du pillage? comment rétablir cette sobriété des anciens que nous pouvons à peine concevoir? Car on ne distribuait aux soldats romains que du blé, et chacun d'eux, outre l'énorme poids de ses armes, bien autrement embarrassantes que les nôtres, portait avec lui pour vingt jours de vivres.

Concluons avec assurance de ces diverses observations, que la grande armée ou armée impériale, for-

mée, organisée, disciplinée par Napoléon pendant les années 1803 et 1804, et mise en action en Allemagne et en Italie vers la fin de 1805, fut, sous tous les rapports, la meilleure qu'aucune nation moderne eût eue jusqu'à cette époque.

NOTE QUATRIÈME.

Chapitre II. — *Page* 103 *du tome XI.*

Quelques éclaircissemens relatifs à l'expédition partie de Toulon, *sous les ordres de l'amiral Villeneuve et du général Lauriston, le* 30 *mars* 1805.

Le soin religieux que nous avons toujours pris en écrivant ces Essais historiques, de n'y consigner que des faits avérés par des témoignages authentiques, nous fait un devoir de rectifier les erreurs dans lesquelles nous aurions pu tomber involontairement. Nos lecteurs éclairés savent trop bien que les recherches les plus pénibles et la plus scrupuleuse exactitude ne suffisent pas toujours pour y échapper. Qu'on demande au savant auteur de la *Nouvelle Histoire de Venise* combien de graves erreurs il a reconnues et relevées dans les historiens contemporains des révolutions de cette république, en rapprochant leurs relations des anciens manuscrits et des pièces originales qui dûrent leur servir de matériaux. Bien

moins habile, mais non moins consciencieux, nous nous empressons de rétablir un fait assez important relatif à la navigation de la flotte combinée sous les ordres de l'amiral Villeneuve. Le marquis de Lauriston, qui commandait alors le corps de troupes embarqué sur cette escadre, et qui, pendant le cours de cette mission de confiance, ne quitta pas l'amiral, a bien voulu nous donner ces éclaircissemens.

La combinaison du plan de campagne maritime de l'empereur Napoléon, pour protéger le trajet de sa flottille et assurer le succès de la descente en Angleterre, varia selon les circonstances : le premier projet fut de réunir aux îles du *Vent* la flotte de *Brest* à l'escadre française et espagnole de l'amiral Villeneuve. Le secret de cette opération ne fut connu des deux généraux de terre et de mer, qui devaient y coopérer, que lorsque, après la réunion des vaisseaux espagnols sortis de *Cadix* sous les ordres de l'amiral Gravina, les paquets adressés à l'amiral Villeneuve et au général Lauriston, furent décachetés hors de vue de terre : les instructions qui y étaient renfermées prescrivaient à l'amiral de se rendre à *la Martinique*, et d'y attendre la flotte de *Brest* sous les ordres de l'amiral Gantheaume, ayant à bord deux mille hommes de troupes de débarquement commandés par l'adjudant-général Claparède. Après la réunion des escadres, qui auraient formé une flotte de quarante vaisseaux,

l'amiral Gantheaume devait en prendre le commandement, et le général Lauriston devait passer à bord du vaisseau amiral, et commander en chef toutes les troupes embarquées. Gantheaume avait l'ordre de faire voile pour l'Europe sans perdre un instant, et de se présenter avec cette force devant *Boulogne*, soit en entrant directement dans la Manche, soit en faisant le tour de l'Irlande et de l'Écosse, selon qu'il serait favorisé par les vents. Au moment de son apparition par l'ouest ou par le nord, toute l'armée d'expédition devait s'embarquer sur les bâtimens de la flottille, et exécuter le passage et le débarquement sous la protection de la flotte. Le général Lauriston, et le général Reille employé sous ses ordres, étaient destinés au commandement de l'avant-garde du débarquement à la côte d'Angleterre.

La position des escadres anglaises à cette époque était telle, que, même en supposant que lord Cornwallis eût suivi la flotte de *Brest* aux *Antilles*, il était impossible que les Anglais réunissent à temps sur aucun point, et surtout dans la Manche, une force navale égale à celle avec laquelle Gantheaume y aurait paru.

Nous avons dit comment les amiraux Villeneuve et Gravina exécutèrent la première partie de leurs instructions, et se rendirent à *la Martinique* pour y attendre la flotte de *Brest*, qui, retenue tantôt par

les vents contraires, tantôt par la supériorité de la croisière anglaise, ne pût échapper à sa vigilance comme l'avait fait Villeneuve à sa sortie de *Toulon*. L'amiral Gravina ne se sépara point de lui pour remplir une mission particulière, et c'est encore un fait que nous devions rétablir; il mouilla à *la Martinique* avec le reste de la flotte combinée et ne la quitta point: ceci doit servir d'*erratum* au premier paragraphe de la page 131, où, trompés par divers rapports officiels, nous avions dit que l'amiral Gravina après s'être détaché de la flotte combinée pour porter des secours à *Porto-Ricco* et à *la Havane*, était venu la rejoindre à sa station aux îles du *Vent*.

N'ayant parlé que vaguement du premier projet, dont le blocus de *Brest*, sévèrement maintenu, fit échouer l'exécution, nous n'avons pas assez fait connaître le motif du long séjour de l'amiral Villeneuve à *la Martinique*. Il attendit vainement pendant vingt jours l'arrivée de l'escadre de *Brest*; enfin, le vingt-unième jour, la frégate *la Didon*, commandée par le capitaine Milius, annonça l'arrivée du contre-amiral Magon, avec deux vaisseaux, qui portèrent au nombre de vingt vaisseaux la force de la flotte combinée. L'escadre de *Brest* ne devant plus sortir, la combinaison était changée; l'amiral Villeneuve reçut l'ordre de retourner en Europe, après qu'il aurait fait tout le mal possible à quelques colonies anglaises.

Nous rentrons ici dans la narration que nous avons donnée de la suite de cette expédition qui se termina si malheureusement à *Cadix*. Le général Lauriston, après avoir fait débarquer ses troupes, reçut, ainsi que le général Reille, l'ordre de rejoindre le quartier-général de la grande armée.

TABLE RAISONNÉE

DES CHAPITRES ET DES MATIÈRES

DU TOME XII.

CHAPITRE III.

Situation respective des escadres aux îles du Vent. — *L'amiral Villeneuve fait voile pour l'Europe. — Lord Nelson le suit. — Départ de l'île d'*Aix *d'une escadre sous les ordres du contre-amiral Lallemand. — Camps de* Boulogne, *organisation, concentration de l'armée. — Ralliement des flottilles française et batave. — Combats de l'amiral Verhuel au cap* Grinès. — *L'empereur Napoléon arrive à* Boulogne. — *Grandes manœuvres. — Dispositif d'embarquement. — Combat naval à la hauteur du cap* Finistère, *entre la flotte sous les ordres de l'amiral Villeneuve, et la flotte anglaise commandée par l'amiral Calder. — Réunion au* Ferrol *des escadres française et espagnole.*

Pages 1re à 23.

Opérations de la flotte combinée aux *Antilles*. — Prise du fort *le Diamant*. — Valeur des troupes coloniales. — Capitulation des Anglais. — Leurs pos-

sessions menacées. — Arrivée de lord Nelson. — Il visite les îles du *Vent*. — Cherche la flotte gallo-batave. — Justesse de sa prévoyance. — Avis important qu'il donne à l'amirauté. — Il fait voile pour l'Europe. — Arrive à *Gibraltar*. — Navigation de l'amiral Villeneuve. — Ordres qu'il reçoit. — Urgence de leur exécution. — Croisières de Nelson. — Son retour en Angleterre. — Situation des forces navales française et anglaise. — Avantage de la France. — Calculs de Napoléon. — Il fait partir l'escadre du contre-amiral Lallemand. — Extraits de sa correspondance. — Nouvelles dispositions au contre-amiral Gourdon. — L'amirauté anglaise pénètre le plan du cabinet français. — Mouvement de concentration des croisières anglaises. — Erreur de Napoléon. — Il part pour *Boulogne*.

Pages 23 à 39.

Nouvelle organisation de l'armée des côtes. — Camps stationnaires. — Leur utilité. — Instruction des troupes. — Discipline, surveillance. — Construction des baraques. — Détails sur l'emplacement. — Salubrité des habitations. — Activité des officiers et soldats. — Leurs occupations. — Ouvrages de défense. — Soins de l'empereur Napoléon pour les troupes. — Origine de la formation des divisions dans l'armée. — Zèle de l'administration. — Manœuvres. — Avantages de la

tactique française. — Force de l'armée. — Matériel d'artillerie. — Approvisionnemens. — Accroissement des armemens. — Mort de l'amiral Bruix. — Honneurs rendus à sa mémoire.

Pages 39 à 50.

Croisières anglaises dans la Manche. — Leur réunion sur un seul point. — But de cette concentration. — Divers combats. — Intrépidité des capitaines Collet et Hamelin. — Ralliement des divisions de la flottille. — L'amiral Verhuel attaqué par toute la croisière anglaise. — Se défend avec habileté ; chasse l'ennemi. — Nouveau combat. — Forces supérieures des Anglais. — Vaines tentatives pour arrêter la flottille. — Dispositions hardies de l'amiral hollandais.

Pages 50 à 63.

Menaces sérieuses contre l'Angleterre. — Moyens mis en œuvre. — Dernières dispositions pour l'embarquement. — Prévoyance de Napoléon au cas d'une guerre continentale. — Grandes manœuvres. — Calder rencontre la flotte combinée, tente de couper la ligne. — Manœuvre de l'amiral Villeneuve. — Détail de l'action. — Vive canonnade. — Brillante conduite de l'amiral espagnol Gravina. — Engagement dans l'obscurité de la brume. — Deux vaisseaux espagnols tombent au pouvoir des Anglais. —

Calder prend le large. — Villeneuve entre au *Ferrol*. — Mécontentement de Napoléon. — Apparition du contre-amiral Lallemand dans les mers d'Irlande. — Inquiétudes du gouvernement anglais. — Ordre pour la réunion des forces navales françaises. — Napoléon insiste sur l'exécution de son plan.

CHAPITRE IV.

L'amiral Cornwallis réunit les escadres anglaises devant Brest ; *il détache Calder. — Gantheaume appareille de la rade de* Brest, *s'engage et se retire. — Villeneuve, avec la flotte combinée, sort du* Ferrol, *entre à* Cadix. — *Collingwood passe le détroit. — Croisière de Lallemand. — Dernier engagement devant* Boulogne. — *Nelson reprend le commandement dans la Méditerranée. — Mouvement des troupes autrichiennes. — Fausse négociation et déclaration de la Russie. — Accession de l'Autriche à la coalition. — Napoléon met les armées françaises sur le pied de guerre. — Formation et marche de l'armée autrichienne et de l'armée russe.*

Pages 63 à 80.

Méprise de l'amirauté sur le combat de l'amiral Calder. — L'alarme s'accroît à Londres. — Position critique de lord Cornwallis. — Dispositions contre

la flotte combinée. — Blocus de *Brest*. — Ordres réitérés de Napoléon pour la réunion de ses escadres. — Faux avis qu'il reçoit. — Gantheaume appareille. — Cornwallis se présente devant le goulet de *Brest*. — Combat d'avant-garde. — Belle manœuvre du vaisseau français *l'Alexandre*. — Les Anglais prennent le large. — Fausse route de Villeneuve. — Il relâche à *Cadix*, est bloqué par Calder. — Fâcheux résultat de cette navigation. — Brillante croisière du contre-amiral Lallemand. — Combats du capitaine Baudin. — Succès d'une tentative de la flottille de *Boulogne*. — Vives inquiétudes en Angleterre. — Renfort de la croisière ennemie.

Pages 80 à 89.

Danger de la situation de l'Angleterre. — Efforts du gouvernement pour accélérer la déclaration de la guerre continentale. — Confiance de Napoléon dans l'exécution de ses ordres. — Son indignation de la conduite de Villeneuve. — Sa correspondance avec le ministre de la marine. — Bases d'une accusation contre l'amiral. — Erreur sur le plan de guerre maritime de Napoléon. — Preuves de la réalité de son dessein. — Certitude d'une invasion. — Chances de succès. — Opinion de Lloyd. — Choix du lieu de descente. — Combinaisons d'attaques simultanées. — But de Napoléon. — Ses regrets.

Pages 89 à 98.

Attitude hostile de la Russie. — Traité d'alliance avec l'Angleterre. — Adhésion de la Suède. — Projet d'une ligue générale contre la France. — Engagemens respectifs des puissances contractantes. — Neutralité de la Prusse. — Politique du cabinet de *Vienne*. — Propositions de l'empereur Alexandre. — Intervention de la Prusse. — Mission de M. de Novosiltzoff. — Ruses diplomatiques. — Napoléon pénètre les vues de la coalition. — Consent à l'ouverture des négociations. — Rappel du négociateur russe. — Sa déclaration à la cour de *Berlin*. — Réponse du gouvernement français. — Ses récriminations sur les envahissemens de la Russie.

Pages 98 à 130.

Progrès de la coalition. — Participation secrète de l'Autriche. — Ses armemens dans le Tyrol et l'état de Venise. — Ses troupes menacent les frontières de la Bavière. — Actes de violence de sa police envers les Français. — Représentations énergiques du cabinet des Tuileries. — Dissimulation du ministère autrichien. — Il offre sa médiation de concert avec la Russie. — Signe un traité de coalition. — Imminence de la guerre. — Napoléon arrête le plan de la campagne. — Porte son armée au grand complet. — Ordres

aux généraux en chef. — Mouvemens des corps d'armée du maréchal Bernadotte et du général Marmont. — Extraits de la correspondance du maréchal Berthier, major-général de la grande armée.

CHAPITRE V.

Organisation des armées françaises d'Allemagne et d'Italie. — Formation de deux armées russes et de trois armées autrichiennes. — Marche de la grande armée de Boulogne *aux rives du Rhin. — Nouvelles dispositions de Napoléon pour la guerre maritime. — Ses instructions au maréchal Masséna et au général Gouvion-Saint-Cyr. — Divers actes diplomatiques. — Inutile intervention du corps germanique. — Neutralité armée de la Prusse. — Neutralité armée du roi de Naples et de la Suisse. — Concentration de l'armée française d'Italie.*

Pages 130 à 151.

Habileté de M. Pitt dans ses négociations. — Affaire des subsides. — Il démêle le motif de la neutralité de la Prusse. — Exposé de son plan de campagne. — Coopération de l'Angleterre. — Danger de la position de Napoléon. — Promptitude de ses dispositions. — Levée des camps. — Organisation de la grande armée française. — Création d'un état-

major central. — Armée de la coalition. — Son effectif. — Mouvemens des divers corps de la grande armée. — Rapidité de leur marche. — Leur direction vers les rives du Rhin. — Retour de Napoléon à *Paris*. — Il change son projet de guerre maritime. — Ordonne diverses croisières. — Ses dispositions pour le mouvement des escadres. — Rétablissement du calendrier grégorien.

Pages 152 à 169.

Développemens du plan de guerre de l'empereur Napoléon de la Baltique à Naples. — Parfait accord pour l'exécution. — Rivalité de zèle de ses généraux. — Le maréchal Bernadotte traverse la Hesse. — Le général Marmont arrive à *Mayence*. — Le maréchal Masséna prend le commandement de l'armée d'Italie. — Situation comparative de la force de cette armée avec celle du prince Charles. — Instructions dictées par Napoléon. — Les opérations de Masséna. — Cas où le maréchal doit attaquer. — Communication du plan de campagne au général Gouvion-Saint-Cyr. — Avis des préparatifs des Anglais et des Russes pour débarquer dans le royaume de Naples. — Conduite que doit tenir le général. — Diverses conjectures sur les mouvemens des ennemis. — Dispositions à prendre. — Prévoyance de Napoléon.

Pages 169 à 203.

Subterfuges réciproques. — Déclarations diplomatiques. — Note virulente de Napoléon adressée aux cours germaniques. — Il signale la conduite insidieuse de la Russie. — Son motif dans l'envoi de cette communication. — Déclaration de M. Bascher, chargé d'affaires de France à *Ratisbonne*. — Il démontre l'injuste agression de l'Autriche. — Menace de la guerre au cas d'une invasion. — Réponse de l'empereur d'Autriche. — Invitation aux états germaniques d'entrer dans la coalition. — Traité secret de la Bavière avec la France. — Inquiétude de Napoléon sur la politique de la Prusse. — Mission du général Duroc. — Le cabinet de *Berlin* déclare sa neutralité. — Armée d'observation. — Napoléon s'assure de la neutralité de Naples et de la Suisse. — Organisation définitive de l'armée d'Italie. — Dernière instruction au maréchal Masséna.

CHAPITRE VI.

Transaction entre la cour de Vienne *et celle de* Londres. — *L'armée autrichienne d'Allemagne entre en Bavière. — L'électeur quitte sa capitale. — L'armée bavaroise se retire en Franconie. — Marche de l'armée russe. — L'empereur d'Au-*

triche se rend à son armée. — L'empereur Alexandre quitte Saint-Pétersbourg. — *L'empereur Napoléon expose au sénat les motifs de la guerre continentale. — Rappelle son ambassadeur. — Ordonne de nouvelles levées. — Organise les gardes nationales. — Forme trois armées de réserve. — Se rend à son quartier-général de* Strasbourg.

Pages 203 à 213.

Causes des lenteurs de l'Autriche. — Demande d'une augmentation de subsides. — Négociations avec le cabinet britannique. — Conclusion du traité. — Réflexions sur ces sortes de stipulations. — L'Autriche met son armée sur le pied de guerre. — Intrigues de cour. — Motif de la préférence donnée au feld-maréchal Mack. — Force de l'armée autrichienne d'Allemagne. — Sa position. — Alternative proposée à la Bavière. — Ses représentations. — Invasion de l'électorat. — Occupation de *Munich*. — Contributions imposées au pays. — L'électeur se retire à *Würtzbourg*. — Le ministre autrichien l'y suit ; — insiste vainement ; — est forcé de se retirer.

Pages 213 à 225.

Résultat de l'occupation de la Bavière. — Notification de la cour de France à l'ambassadeur autrichien à *Paris*. — Napoléon exige l'évacuation de l'électorat.

— Récriminations de l'Autriche. — Ses projets en évidence. — Ses menaces. — Marche de la première armée russe. — Impossibilité de sa réunion dans un temps opportun. — Sage avis du prince Charles. — Sa prévoyance. — Témérité du général Mack. — Il entre en Souabe. — S'empare d'*Ulm*. — L'empereur d'Autriche arrive à l'armée. — Tient un conseil de guerre. — Arrête des dispositions. — Retourne à *Vienne*. — Départ de l'empereur Alexandre. — Sa confiance en M. de Wintzingerode. — Sous quel point de vue les souverains envisagent la neutralité de la Prusse. — Causes des premiers mouvemens offensifs de l'Autriche.

Pages 225 à 238.

Alarme causée à *Vienne* par la marche de l'armée française. — Levée extraordinaire d'hommes et d'argent. — Réquisitions rigoureuses. — Coopération de l'empereur Alexandre. — Son manifeste. — Augmentation de l'armée russe. — Projet de réduire la France à ses anciennes limites. — Succès des négociations de M. Pitt. — Vigilance de Napoléon. — Il pénètre les projets de la coalition. — Rappelle son ambassadeur à *Vienne*. — Convocation extraordinaire du sénat. — Exposé de la conduite réciproque de la France et de l'Autriche. — Communication des pièces officielles. — Appel d'une nouvelle con-

scription. — Réorganisation des gardes nationales. — Pouvoir législatif exercé par le sénat. — Formation de trois corps d'armée de réserve. — Système de défense du territoire de l'empire. — Divers décrets. — Discours de l'empereur. — Il part de *Saint-Cloud*. — Arrive à son quartier-général à *Strasbourg*.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES DU TOME XII.

TABLE

DES PIÈCES JUSTIFICATIVES DU TOME XII.

Suite de la Correspondance de l'empereur Napoléon avec le vice-amiral Decrès, ministre de la marine.

ORDRE à l'amiral Gantheaume de se rallier au capitaine Lallemand..... *Page* 239
Instructions urgentes pour le capitaine Lallemand.—Mesures à ordonner pour qu'elles lui parviennent à *Vigo* à une époque indiquée, et que les vivres soient préparés à *Cadix* pour l'escadre de l'amiral Villeneuve..... *Ib.*
Raisons qui peuvent avoir déterminé les Anglais à lever le blocus de *Rochefort*, et à renforcer l'escadre de Nelson. — L'amiral Gourdon doit en prévenir le capitaine Lallemand..... 243
Départ pour *Boulogne*. — Espérance de la jonction de Magon à Villeneuve..... 245
Le combat de Villeneuve avec Calder ne doit point retarder l'exécution des projets auxquels il est chargé de coopérer. — Les Anglais ont été fort maltraités. — Regrets à exprimer au prince de la Paix sur la perte de deux vaisseaux

espagnols ..... *Page* 245
Rapport anglais sur le combat de Villeneuve et de Calder. — Sur la manœuvre de l'amiral français. — Son indécision est la seule cause que la victoire n'a pas été complète..... 247
Mécontentement de la conduite de l'amiral Villeneuve. — Ordre d'attaquer les Anglais. — Supputation de leurs forces. — Division de leurs escadres. — Conjoncture favorable à la flotte française..... 248
L'inexécution des ordres a compromis la sûreté des îles françaises aux *Antilles*.—Bonne composition des équipages..... 250
L'inaction de Villeneuve fera manquer le succès des opérations. — Ses forces sont supérieures. — Expédition sur la côte d'Afrique, sous le commandement de Jérôme Bonaparte..... 251
Dénombrement des vaisseaux de l'escadre anglaise dans la Méditerranée. — Forces navales de Villeneuve. — Incertitude sur le sort du capitaine Lallemand. —L'amiral Gantheaume doit mettre à la voile..... 255
Question importante.—Demande d'une prompte solution..... 256
Nouvelles de *Londres*. — Combat de la frégate française, *la Topaze*, contre la frégate anglaise, *la Blanche*. — Dispositions des ami-

raux anglais. — Belle occasion de succès dont Villeneuve n'a pas profité. — Nouveaux détails sur le combat de Calder ..... *Page* 257
Il annonce son retour à *Paris*. — Ordonne des dispositions pour la sûreté de la flottille et du territoire..... 259
Parti qu'il convient de tirer de l'escadre de Villeneuve. — Elle doit se rendre devant *Naples*. — Débarquer le corps de troupes qu'elle a à bord. — Faire le plus de mal possible à l'ennemi, et rentrer à *Toulon*. — Ordre que l'amiral Rosilly prenne le commandement de cette escadre..... 261
Suite des mêmes dispositions maritimes ..... *Ib.*
Premières instructions sur les armemens de *Boulogne*, dictées par le premier consul au ministre de la marine..... 265
Organisation de la flottille de guerre et de transport..... 273
Situation de l'armée des côtes de l'Océan 282
Situation des escadres au 3 août 1805..... 292
Situation des escadres au 7 août 1805..... 297
Armée navale de *Brest*..... 302
Appareillage générale de la flottille impériale.. 305
Mémoire de M. l'amiral Lacrosse sur le trajet de la flottille et l'opération de la descente en Angleterre, dans la saison des calmes..... 311

Note sur la flottille de *Boulogne*, écrite sous la dictée de l'empereur Napoléon à son retour de *Boulogne*, en septembre 1805..... *Page* 315
État de situation des huit corps de la grande armée française..... 321
Récapitulation générale de la grande armée... 332

Ordres de l'empereur Napoléon, expédiés par le maréchal Berthier, ministre de la guerre, major-général, aux généraux en chef des divers corps d'armée, pendant la campagne de 1805.

Au général en chef Marmont, commandant l'armée en Hollande..... 333
A M. le maréchal Bernadotte, commandant l'armée de Hanovre..... 334
Au général Marmont, commandant l'armée de Batavie..... 336
A M. le maréchal Bernadotte, commandant l'armée de Hanovre..... 338
Au général Gouvion-Saint-Cyr, à *Pescara*.... 341
A M. le maréchal Bernadotte, commandant l'armée de Hanovre..... 346
A M. le maréchal Bernadotte..... 349
Au maréchal Masséna, commandant en chef l'armée d'Italie..... 351
Au maréchal Masséna..... 352
Au général Marmont, commandant le 1er corps. 359

Au maréchal Bernadotte..... *Page* 361
Au maréchal Masséna..... 362
Au général Marmont..... 363
A S. A. S. monseigneur le prince Murat..... 364
A M. le maréchal Masséna..... 366
Au général Morand, commandant en Corse... 373
Au général Monnet, commandant l'île de *Walcheren*..... 374
Au général Durutte, commandant l'île d'*Elbe*. 375
A M. Otto, ministre plénipotentiaire de S. M. l'empereur près l'électeur de Bavière à *Würtzbourg*..... *Ib.*

FIN DE LA TABLE DES PIÈCES JUSTIFICATIVES.

TABLE RAISONNEE

DES MATIÈRES DES NOTES

RELATIVES AU TEXTE DU TOME XII.

NOTE PREMIÈRE.

Sur les expéditions de Jules César contre les Bretons.

Pages 379 à 396.

UTILITÉ des documens historiques. — Sujet de méditations. — Comparaison des événemens. — Recherches sur les deux expéditions de César. — Ses projets de descente. — Motifs de ses précautions. — Il faut explorer la côte. — Ordonne des travaux de défense. — Vestiges qui en restent. — Choix des lieux pour les préparatifs. — Parfaite similitude avec le plan de Napoléon. — Différence de moyens. — Identité de but. — Causes de la facilité de l'invasion de César. — Obstacles qui se présentent à Napoléon. — Rapprochemens remarquables dans les dispositions. — Fondation de la ville de *Boulogne*. — Avantages de situation. — Ridicule expédition de Caligula. — Précis historique. — Ravages des Anglais à *Boulogne*. — Son rétablissement.

NOTE DEUXIÈME.

Opinion de l'amiral Verhuel sur l'expédition contre l'Angleterre.

Pages 396 à 401.

Premiers apprêts de la France. — Les Anglais les méprisent. — Changement d'opinion. — Effets de la présence de Napoléon. — Activité des travaux. — Zèle des troupes. — Alarmes en Angleterre. — Divers combats. — Succès constans. — Probabilités de la descente. — Impatience des soldats. — Belle composition de l'armée. — Évidence de la réussite de l'expédition. — Témoignages à l'appui. — Fâcheux résultat de la bataille de *Trafalgar*. — Intérêt de la France à maintenir le système d'invasion.

NOTE TROISIÈME.

Sur l'organisation de la première grande armée ou armée impériale, commandée par Napoléon.

Pages 401 à 414.

Instruction rapide des troupes dans les camps. — Progrès dans l'art de la guerre. — Système du général Rogniat. — Combat par le colonel Marbot. — Arme de l'infanterie. — Nécessité de son uniformité, — Organisation de la grande armée. — Justes proportions dans chaque arme. — Rétablissement des

régimens. — Effectif des corps d'armée. — Hiérarchie des commandemens. — Centre unique d'opérations. — Concours des généraux. — Maintien de la discipline. — Branches d'administration. — Prévoyance. — Observations sur l'organisation générale de l'armée. — Preuve de l'excellence de sa composition.

NOTE QUATRIÈME.

Quelques éclaircissemens relatifs à l'expédition partie de Toulon, *sous les ordres de l'amiral Villeneuve et du général Lauriston, le* 30 *mars* 1805.

Pages 414 à 418.

Inexactitude de renseignemens. — Embarras des historiens. — Insuffisance des recherches. — Plan pour la réunion des escadres. — Troupes de débarquement. — Flotte de *Brest* bloquée. — Avis qu'en reçoit Villeneuve. — Motif de son séjour à *la Martinique*. — Rectification d'un fait relatif à l'amiral espagnol Gravina.

FIN DU DOUZIÈME VOLUME.

819.

B'D FEB 5 1915